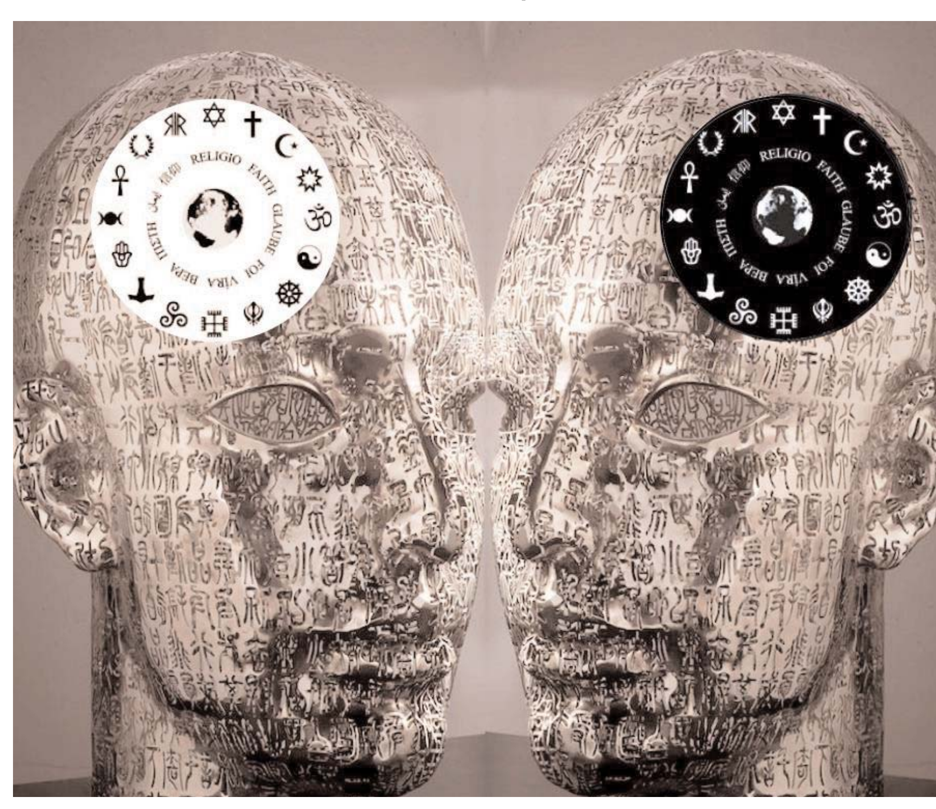
LE COMPLEXE DE DÉITÉ



LA NÉVROSE DU PATRIARCAT

Le complexe de déité
ou la névrose du patriarcat

Claude Paquet



"Ne pourrait-on pas alors imaginer que l'humanité soit aussi une maladie pour quelque organisme supérieur (la terre, l'univers) que nous n'arrivons pas à saisir comme un tout, et dans lequel elle ne trouve pas la condition, la nécessité et le sens de son existence? Chercher à détruire cet organisme et être obligé de le détruire au fur et à mesure de son développement, tout à fait comme l'espèce microbienne aspire à détruire l'individu humain atteint d'une maladie (cancer).

(...) En ce sens, il est peut-être permis d'interpréter l'histoire de l'humanité comme un éternel combat contre le divin qui, en dépit de sa résistance, est peu à peu, et par nécessité détruit par l'humain. " (Jean Baudrillard, Figures de l'altérité, p. 148-149, 1994)

Au moins depuis l'homme de Neandertal, nous savons que des rituels sacrés étaient institués pour célébrer un animal fétiche, le plus connu étant l'ours ces cavernes, le plus craint car le plus puissant . Périodiquement, l'ours des cavernes était chassé, tué, décapité et mangé lors de ces cérémonies. Régulièrement, Dieu, en l'occurrence l'ours, était sacrifié pour que l'homme puisse en retirer la puissance. Tel est le sens encore de nos jours de l'eucharistie : le désir de déité, la volonté d'acquérir la puissance de Dieu par la communion. À noter que l'homme, en plus de tuer Dieu, s'appropria la caverne de l'ours à son usage domestique ou rituel.

Intimement relié au monde psychique de l'inconscient, la mort de l'animal-dieu se ritualise en actes mythiques afin d'apaiser les angoisses liées à la mort. Parmi ces actes mythiques, le repas rituel (la Cène), où la chair et le sang de l'animal totémique (Eucharistie) sont partagés, permet à Homo érectus de participer à la nature "divine" de l'Ours, de canaliser la pulsion de l'agressivité mortifère vers la vie : eux-aussi devaient mourir, mais en sublimant l'Ours-totem, ils étaient associés à sa vie et en mangeant la chair, en buvant le sang de l'animal défunt, l'Ours mythique pouvait ainsi renaître, ressusciter dans une vie nouvelle et immortelle par la répétition éternelle du rituel. Le rituel devient culte : " la conviction qu'une nouvelle vie ne surgit qu'à travers la mort sacrificielle " (M. Eliade, Histoire des croyances et des idées religieuses, Payot, 1978, p. 327).

Une chose est indéniable, la caverne paléolithique est une structure imposée à la nature, reflet du pouvoir de l'esprit. C'est la matrice, où s'exprime la vie spirituelle. Il est curieux que l'art rupestre, l'art qui s'exprime dans la noirceur, soit aussi celui qui permet le passage de la lumière intérieure qui ouvre le passage de l'âme. Elle est lieu de passage de la terre vers le ciel où l'esprit de l'homme rencontre son totem, son Dieu. Au niveau psychologique, c'est le lieu de l'individuation par l'initiation où le Moi s'organise et parvient à la maturité; une nouvelle relation s'établit entre l'individu et sa communauté, l'adulte y acquiert sa personnalité.

Maintenant divisé, le processus d'individuation nouvellement entamé ne peut se réaliser sans la prise de conscience de l'autre (altérité). L'homme et la femme apprendront à se connaître, à découvrir leur place respective dans le grand échiquier de la nature, principalement dans la connaissance de leur sexualité. Des notions comme géniteur, fécondité, se révèlent. En somme, l'unité ancestrale de l'homme et la femme, la fusion des origines, ayant comme modèle biologique l'unicellulaire qui se complexifie en se divisant (binaire), accomplit le même cheminement complexe, cette fois-ci, par la conscience, la connaissance. Voilà la constante de l'évolution, plus la vie progresse, plus elle se complexifie. L'homme et la femme se découvre des rôles différents mais complémentaires dans la sexualité.

La caverne, ce temple archaïque sera investi par l'animus et servira strictement à la représentation, à la conception masculine de l'Univers et à la célébration des rituels qui s'y rattachent comme l'initiation des adolescents à la chasse, comme passage du monde féminin protecteur au monde masculin aventurier de la chasse où l'adolescent devenu homme acquiert sa première arme, signe de puissance. Ce sera le lieu de prédilection des danses rituelles et des extases chamanistes. Selon Leroi-Gourhan, il s'agit de la diffusion par contact d'un même système idéologique, notamment celui qui marque la " religion des cavernes ". L'idéologie et la "religion" du patriarcat ont trouvé leur "église", leur "mosquée", leur "synagogue". (Les religions de la préhistoire, p. 84).

A l'intérieur de la caverne sacré, le langage atteint un pouvoir magico-religieux

inouï grâce aux drogues naturelles dont certaines chamans connaissent le pouvoir. Les paroles chamanistes pré-extatiques (poésie) suggèrent la vision d'un monde mystérieux où l'âme voyage et rencontre d'autres esprits (Et le verbe s'est fait chair - mantra). La poésie chamaniste est transcendance, voilà sa force : l'homme peut quitter son espace terrestre, se détacher de la nature. C'est par la poésie que l'homme enfin perce le mystère de la transcendance initialement observée avec le feu et la fumée qui monte vers les cieux. Grâce à la parole poétique, le corps entre en extase, sorte de combustion interne telle (transe) que l'esprit acquérant les propriétés du feu, peut enfin s'élancer vers le Très Haut. Puisque les forces de l'anima sont terrestres, les Dieux de l'animus masculin habiteront désormais le ciel, domaine de l'Esprit.

Peu représentée symboliquement dans le dessin pariétal (art des cavernes), la femme en est également exclue physiquement. Chassée, l'expression de l'anima trouvera refuge dans l'espace domestique (reine du foyer) dans un lieu aménagé (décoration) à cette fin et la statuette (poupée) sera son mode de représentation.

" elles (statuettes) proviennent des niveaux d'habitation, par conséquent semblent être en rapport avec la religion domestique. (...) C'est le mérite de Leroi-Gourhan d'avoir mis en lumière la fonction centrale de la polarité masculin/féminin dans l'art paléolithique, i.e. peintures et reliefs rupestres/statuettes et plaquette de pierre ". (Eliade, 1973, p. 31)

Le temps est donc venu d'essayer de comprendre pourquoi la femme se trouve chassée de la caverne ? Sur quoi, peut bien reposer cette exclusion. Revenons donc au monde de la chasse, car c'est de la chasse comme seul référant que l'homme "construit" son univers. Depuis longtemps déjà, le chasseur archaïque a acquis la conviction qu'il possède les forces de la mort parce qu'il contrôle le sang de l'animal. C'est par son intervention que le sang coule de l'animal d'où sa mort. Sa supériorité sur l'animal vient donc du fait que l'homme contrôle en acte l'écoulement du sang des "autres" et qu'il a surtout le contrôle sur son propre sang.

Or, nous l'avons vu précédemment : le sang est sacré. Pour le chasseur Homo sapiens, le sang coule de la vulve de la femme comme le saignement de la blessure de l'animal associé à la mort. La vulve qui saigne, c'est la mort; confirmée par la biologie, la femme menstruelle est non-féconde. La perte du sang chez la femme est comprise par l'homme comme un "acte impur" qui la discrédite comme "courroie" de transmission du sacré par les rituels. La femme est exclue du "sacerdoce".

" C'est parce que femme et en tant que femme, c'est à dire en tant que deuxième sexe, le sexe de la nature, que la femme est exclue de la fonction sacerdotale. (...) Le corps des femmes, plus précisément leur sang, semble, de façon plus ou moins consciente et explicite, la raison majeure pour leur refuser l'accès au sacrement de l'ordre et à la fonction sacerdotale ". (Veillette, Femmes et religions, p. 311,1995)

Mais alors pourquoi l'exclure aussi comme participante à l'assemblée ? Pourquoi la chassée de "l'église" pariétale, là où l'on célèbre la Vie spirituelle ? Même si on reconnaît le caractère sacré de la femme à cause de sa transmission de la vie naturelle et terrestre, son "impureté" l'a rendu inéligible aux célébrations de la Vie spirituelle. Mais encore pourquoi ! Nom de Dieu! Justement à cause de lui, Dieu le Père (les grands totems collectifs sont presque toujours des animaux de sexe masculin). Sang impur = être impur = acte impur = incestre

" Dans une société et une culture masculines, légitimées par un Dieu masculin, " le refus dont la femme est victime, revêt un caractère sans doute sexuel ", Interdiction de "communier à " son propre père. Interdiction de célébrer et de commémorer son propre père. Le tabou de l'inceste ainsi présent au coeur même des organisations sociales et religieuses. " (Veillette (Santerre), Femmes et religions, p. 311)

C'est donc des bouleversements majeurs qui s'annoncent au niveau de la spiritualité et de l'expression artistique. Les images humaines se multiplient. En fait, on assiste à une véritable transformation du sacré où les forces surhumaines prennent la forme de l'homme. L'individu tend désormais à maîtriser son destin par des représentations de sa propre image. Toute nature, sauvage et mystique est à la mesure, à la portée de son action; l'homme est libre. L'homme, dès la période mésolithique (10 à 15 mille ans) s'engage résolument à transformer le monde. La terre, symbole féminin, maternel, bascule dans le camp du masculin; les statuettes sacrées de la femme-génitrice ont un nouveau compétiteur qui vient affaiblir davantage la symbolique de la Terre-Mère : la statuette masculine fait son apparition et sera objet d'un nouveau rituel : la cérémonie de sacralisation (messe) de sa propre image. L'homme assume ainsi complètement son rôle moteur dans le déroulement et la transformation du monde mystique et de la nature. C'est la naissance du patriarcat.

L'art sacré prend une tournure tout aussi révolutionnaire : l'homme commence à vouloir créer Dieu à son image.

" Ils (les crânes surmoulés) portent les restitutions des chairs et des chevelures par du plâtre et de l'argile, le regard étant représenté par des coquillages incrustés aux orbites. (...) L'image sacrée est empruntée au registre humain fondés sur ses propres restes anatomiques et transformés en "oeuvre d'art" par l'adjonction de matériaux " Otte, 1993, p.84)

Si l'essence du Christianisme est l'Incarnation de Dieu en l'homme, on peut penser à rebours que la religion néolithique est celle de l'Incarnation de l'homme en Dieu.

Par contre, puisque cet art sacré était associé au culte des ancêtres, on peut imaginer qu'il s'agissait d'une reconstitution du défunt. Pour la première fois, l'homme cherche à recréer une entité par sa seule adresse ou habileté dans la manipulation "savante" de ses propres restes anatomiques. L'homme commence à goûter aux joies de la création démiurgique.

Si les Dieux prennent l'image symbolique de l'homme, qu'advient-il de la

femme? La découverte de la céréaliculture (graminées) et de la végéculture (tubercules) amène avec elle un bouleversement prodigieux des valeurs spirituelles. Un nouveau mythe sacré prend forme qui exprime la relation intrinsèque entre la femme/nature et la végétation issue d'un acte primitif, presque inné, exécuté par la femme depuis des lustres : l'enfouissement du placenta (eaux des origines) qui devient rite de fertilité de la Terre-Mère. Par ce geste, la femme se substitue à la divinité en possédant une puissance biologique sacrée qui donne naissance aux végétaux, les tubercules enfouis dans le sol. La signification du mythe est évidente : les plantes alimentaires sont sacrées puisqu'elles proviennent du corps de la femme divinisée. En se nourrissant, l'homme mange une substance divine.

Comme on le voit ce nouveau rite féminin vient se juxtaposer à "l'ancien", celui de la moelle des os et du crâne associé au chasseur masculin paléolithique. On peut parler ici d'une crise "existentielle" profonde.

" La femme et la sacralité féminine sont promues au premier rang. Puisque les femmes ont joué un rôle décisif dans la domestication des plantes, elles deviennent les propriétaires des champs cultivés, ce qui rehausse leur position sociale et crée des institutions caractéristiques, comme par exemple, la matrilocation, le mari étant obligé d'habiter la maison de son épouse. La fertilité de la terre est solidaire de la fécondité féminine; par conséquent les femmes deviennent responsables de l'abondance des récoltes, car elles connaissent le "mystère" de la création. Il s'agit d'un mystère religieux, parce qu'il gouverne l'origine de la vie, la nourriture et la mort. (...) Certes la sacralité féminine et maternelle n'était pas ignorée au paléolithique, mais la découverte de l'agriculture en augmente sensiblement la puissance, La sacralité de la sexualité, en premier lieu de la sexualité féminine, se confond avec l'énigme miraculeuse de la création. (...) Un symbolisme complexe, de structure anthropo-cosmique, associe la femme et la sexualité aux rythmes lunaires, à la Terre (assimilée à la matrice) et à ce qu'on doit appeler le " mystère " de la végétation. Mystère qui réclame la "mort" de la semence afin de lui assurer une nouvelle naissance, d'autant plus merveilleuse qu'elle se traduit par une étonnante multiplication. L'assimilation de l'existence humaine à la vie végétative s'exprime par des images et des métaphores empruntées au drame végétal (la vie comme la fleur des champs, etc.). Cette imagerie a nourri la poésie et la réflexion philosophique pendant des millénaires, et elle reste encore "vraie" pour l'homme contemporain ". (M. Eliade, op., cit. p.51-52).

Qui dit fécondité, dit maternité, plusieurs statuettes en effet idéalisent les rondeurs maternelles : le culte de la mère-génitrice est fort répandu et bien établi par les statuettes sacrées...à la maison, au foyer.

Le statuaire féminin devient, par le fait même, plus fidèle à son image mais reste toujours associé à la maternité, à la nature. Mais curieusement, c'est à cette époque qu'apparaît la statuette femme/serpent où ce dernier s'incruste au visage féminin. Cette association est tout à fait "logique" lorsque l'on sait que les champs cultivés servent de niches écologiques à plusieurs variétés de serpents qui se nourrissent de petits rongeurs et s'y reproduisent. Dans toutes les civilisations, le serpent est un ancêtre mythique fondateur des sociétés parce qu'associé à la fertilité féminine.

Pour contrebalancer ces forces agraires, les pasteurs nomades édifieront leurs propres symboles principalement axés sur la puissance en adoptant le taureau sauvage comme emblème spirituel. (À ne pas confondre avec le bœuf domestiqué, symbole agraire). Pour eux, c'est la semence abondante du taureau qui fertilise la terre. Le taureau est bien un animal primordial, que l'on retrouve dans l'art des cavernes du Paléolithique, associé à la force créatrice.

Changement tout aussi révélateur au niveau de l'espace sacré, on passe de l'ombre à la lumière; de la caverne au temple. En effet c'est au Néolithique ancien européen qu'apparaît une aire aux fonctions spécialisées bien délimitée dans l'espace du village. Ce temple confirme que l'autorité religieuse est désormais présente et qu'elle s'inscrit dans une convergence du pouvoir et du sacré. Nous sommes au début de la cité. Les croyances animistes des chasseurs s'estompent pour faire place aux nouvelles religions. Les masques liturgiques, principalement en tête d'oiseaux, accordent l'importance aux yeux, passage du regard, de l'intelligence et de la force mystique. Statuettes et masques sont regroupés sur une sorte d'autel au fond du Temple. Autre effet sur le sacré, l'apparition de fonctions sacerdotales réservées à une élite masculine (prêtrise) qui dorénavant s'occupera à réfléchir aux destinés de la communauté. Et fait attesté par les découvertes archéologiques récentes, la femme, malgré sa force acquise dans la symbolique du monde agraire, est toujours absente de l'iconographie générale du Temple "européen". (Eliade, 1976). Ce qui n'est pas le cas en Inde, en Asie, en Afrique et en Amérique précolombienne où le matriarcat est plus largement répandue due la prédominance de l'agriculture sur la chasse.

Enfermée dans la sphère privée, la femme est responsable de la charge physique et affective des membres du groupe. Ses tâches domestiques parce que "naturelles" sont non-quantifiées, non-mesurées, non-évaluées donc non-rémunérées. Dépossédée de sa production, elle est donc tenue à l'écart du pouvoir social et politique. Les femmes deviennent les gardiennes dévouées loyales, les courroies de transmission par l'éducation de valeurs culturelles qu'elles ne déterminent pas.

Mais plus encore, cette victoire sur l'anima porte en elle le "vrai péché originel" de l'humanité, le germe de toutes les répressions : la logique de la domination qui va du sexisme au totalitarisme. Affirmation confirmée par les travaux de l'École de Francfort (Adorno, Marcuse, Horkheimer, Benjamin, Habernas) dont Dialectique de la raison (1945) où l'on apprend " que la crise de la civilisation moderne ne découle pas d'abord de la domination capitaliste. Notre monde a basculé le jour où l'homme a entrepris de dominer la nature" et moi de rajouter, dominer la nature et la femme.

Car il est important de noter que c'est l'appropriation du domaine sacré donc des rites religieux et aussi de l'art par la confrérie des prêtres et chamans indépendamment d'un dieu masculin ou féminin qui détermine l'idéologie du pouvoir social et politique et le propage de génération en génération. Si bien qu'une société dite matriarcale qui vénère la Grande Déesse véhicule néan-

moins l'idéologie masculine des rapports sociaux car les hommes se sont approprié la manifestation du mythe par la célébration, le contrôle des rituels.

Si aux origines du chamanisme, l'homme s'identifiait à l'animal, il en revêtait les attributs par le déguisement, on s'aperçoit très vite que le déguisement du chaman évolue rapidement vers la représentation féminine. Portant des costumes féminins où des seins y étaient dessinés, le chaman s'approprie les attributs de la femme pour mieux l'éliminer des célébrations. La personnification féminine du chaman/travesti permet de mieux communiquer avec les dieux. Ce n'est pas par hasard, si de tout temps, la femme fut investie du pouvoir de sonder la volonté des dieux et communiquer avec eux, comme la Sybille chez les Grecs (Jung) et "diseuse de la bonne aventure" d'aujourd'hui.

On voit bien que c'est l'institution religieuse contrôlée par l'homme qui a propagé les inégalités entre l'homme et la femme dans tout le tissu social et politique; ce que Montaigne décrit comme " la grossière imposture des religions." Le clergé forme la société d'homme la plus drastique envers les femmes.

À la fin du Néolithique, tout est maintenant à sa place : la nature est de plus en plus soumise, le culte des morts et de la fertilité sont bien établis, les Dieux et Déesses agraires côtoient les icônes déifiées du chasseur paléolithique et du pasteur nomade, croyances et rituels sont célébrés au Temple décoré par des artistes mâles sous la supervision de "prêtres" masculins avec une cosmologie comportant le symbole du village comme "Centre du Monde" défendu par des guerriers aguerris. (Eliade, 1976). Bref, une "philosophie" générale de la vie, une culture où les pouvoirs spirituel, politique et guerrier sont entre les mains des hommes en recherche de puissance.

Cette nouvelle puissance fondamentale s'actualisera dans la répression des forces de l'anima dans la domination du corpus social par le patriarcat qu'il érigera longuement, patiemment en système politique.

" Nous savons (...) que le dimorphisme sexuel (ensembles des caractères non indispensables à la reproduction et qui permettent de distinguer les deux sexes d'une espèce) est enraciné dans les processus de reproduction et de socialisation des primates (...) Au cours de l'évolution de l'humanité, ce "pattern" de base s'est enrichi des comportements complexes développés par la chasse. (...) Les différences sexuelles existantes furent encore accentuées. (...) L'une des conséquences les plus importantes de la chasse comme mode d'existence fut d'accentuer la différence entre les comportements des hommes et ceux des femmes. (...) Si nous nous rappelons qu'à ce stade de la civilisation primitive de la chasse, la taille du cerveau passe du simple au double (...), nous pouvons prendre la mesure des procédés que la sélection a mis alors en oeuvre et qui ont dû être d'une efficacité énorme. L'ancienne structure d'association des primates s'est transformée en une impressionnante structure nouvelle, celle de la chasse coopérative. (nda- origine de la diplomatie (alliances). De là aussi résulte que la politique est une "affaire d'hommes", avec ses comportements d'intimidation, sa phraséologie, ses réglementations écrites, ses vanités, ses conceptions bizarres de l'honneur: on a peur de paraître faible, on est disposé au combat et à la guerre, on fait étalage de grandeur viril et d'exaltation de soi-même. (...) Ces mécanismes de sélection ont influencé sur le comportement de tous les types masculins et produit ces résultats extravagants mais bien réels qui semblent si chers au Moi des hommes ". (Tiger et Fox, The Imperial animal, p.121-122, 1971.)

" Des travaux récents de l'anthropologie culturelle comme L'un et l'autre sexe, 1975, de Margaret Mead, on ne pouvait que retirer l'impression qu'il n'y a rien que l'on puisse considérer comme une nature spécifique de l'homme et de la femme. Mais si sujette à variation et à divergence que soit la répartition sociale des rôles entre les sexes selon les civilisations, la division multi-millénaire du travail entre eux : chasse d'une part, maternité et éducation des enfants d'autre part, n'en a pas moins conduit à certaines constances que l'on peut définir en les radicalisant, par les oppositions polaires entre tuer et donner la vie, guerre et paix ". (Drewermann, Spirale de la peur, 1982, note 56, p. 367)

D'ailleurs, aucune société dite de nature et/ou matriarcale a survécu à son contact avec l'Occident patriarcal. Que l'on pense aux Amérindiens tant du Nord que du Sud.

Nous avons vu l'importance accordée au sang dans son rapport de filiation (lien du sang) entre dieu et l'homme et de son tabou (sang menstruel) qui exclue la femme du sacré ou plutôt qui relègue le sacré de la femme dans une sous-catégorie qu'est la religion domestique dont le temple est le foyer et les membres, la famille. Ce rapport au sang est à la base de la construction sociale de la différence homme/femme. D'autres pensent que l'incapacité des hommes à procréer justifie leur filiation avec Dieu. Peu importe car c'est justement parce que l'homme occupe la caverne comme lieu sacré qu'il peut se placer en position de domination. Ce qui lui permet de déterminer son idéologie, d'affirmer sa vision comme universelle : celle qui régit et définit le type de société et les rapports entre membres. Si bien, qu'il y a deux sexes naturellement différenciés mais une seule culture androcentrique; la victoire de la raison (animus) sur la nature (anima).

" On aboutit à une dichotomie quasi-absolue. L'homme, placé au centre de l'édifice social imaginé, est seul du côté de l'universel, du général, du social et du culturel. La femme est définie par rapport à lui et la différence qu'on est contraint de lui reconnaître ne peut être ni sociale, ni culturelle; elle relève du domaine biologique; la femme est du côté de la nature ". (N.C.Mathieu (Veillette), op, cit. p15)

Selon la pensée hindoue, la femme ne peut vouloir par elle-même, c'est l'homme qui décide; la femme est écartée du savoir très jeune pour s'occuper des travaux domestiques. Le taoïsme en Chine, le shintoïsme au Japon lui réserve un sort identique, malgré l'existence de philosophie comme le Yin Yang chinois pour qui le masculin et le féminin sont complémentaires et non affectés par des catégories inférieures et supérieures, malgré l'existence de la déesse Amaterasu et du dieu Susano-o qui assure l'équilibre dans la société japonaise et dans l'Univers, ces sociétés demeurent quand même dominées par l'homme. Selon le bouddhisme, la femme nonne n'a pas le même statut que le moine et

sa réincarnation dans un homme est la seule manière pour elle d'échapper à son état d'infériorité. Dans beaucoup de pays musulmans, la femme est considéré mineur puisque sans droit politique et juridique.

Dans Homère, les jeunes femmes capturées sont livrées au bon caprice sensuel des vainqueurs; chacun à leur tour, dans l'ordre hiérarchique, les chefs choisissent les plus belles; on sait que toute L'Iliade gravite autour d'une querelle entre Achille et Agamemnon, à propos d'une de ces esclaves. Pour chaque héros homérique de quelque importance, on mentionne la jeune captive avec qui il partage sa tente et son lit. De plus, la Bible désigne la femme comme butin de guerre et exprime les préceptes à suivre pour toute femme extérieure à la communauté hébraïque dont l'interdiction de mariage pendant un mois pour être sûr qu'elle n'est pas déjà enceinte de l'ennemi.

Devant une telle unanimité internationale, Engels en tirera cette conclusion en affirmant que " la victoire de l'humanité patriarcale " repose sur "la défaite historique du sexe féminin ".

" En effet, le matriarcat, tout comme la maternité, est un état de nature qui a dû être transcendé pour laisser place à la culture. Les femmes n'ont pu effectuer ce passage, faisant elles-mêmes biologiquement partie de la nature. Le rôle de civilisateur revient au sexe non défini par sa biologie, aux humains dégagés de la nature : aux hommes. Ils ont pu développer la culture, la civilisation en dominant la nature et la partie de l'humanité qui lui est assujettie : les femmes. (...) Si les femmes ont été prédominantes à une certaine époque, c'est parce que leurs qualités intrinsèques étaient indispensables au début de l'humanité. (...) La "défaite historique du sexe féminin" qui doit être comprise comme une "victoire de l'humanité", a donc été une étape nécessaire dans la progression des sociétés. La filiation patrilinéaire a alors remplacé la matrilignage, et la famille monogame l'organisation communautaire clanique, sapant du même coup les bases du "pouvoir" des femmes ". (Françoise Braun, Matriarcat, maternité et pouvoir des femmes, Anthropologie et sociétés, Québec, Université Laval, 1987, vol.11 no.1, p. 47)

La "défaite historique des femmes", telle que formulée par Engels, est inadéquate et incomplète. C'est non seulement le sexe mais aussi le genre féminin qui est en cause : l'anima. Reliée à l'harmonie primordiale, les valeurs de l'anima tendent vers la réalisation de cet "état de nature" et cherchent ainsi à neutraliser, à absorber les élans masculins pulsionnels de l'animus. Cette dualité est la marque de l'évolution, l'un tempérant l'autre. Car l'anima poussé a son extrême c'est l'immobilisme de la niche écologique et la mort. L'extrémisme de l'animus s'exprime par la destruction qui conduit elle-aussi à la mort. Les valeurs masculines (patrilignage) de la chasse venant bousculer les valeurs féminines (matrilignage) de l'Australopithèque végétarien voué à la mort. Par la suite, les sociétés horticoles venant tempérer les ardeurs destructrices des mâles-chasseurs et ainsi de suite.

Mais revenons à Engels quelques instants. La fameuse "défaite historique du sexe féminin" n'est pas définitive encore et le combat fait toujours rage. Car s'il y a recherche de victoire, c'est qu'il y a enjeu. Et quel peut-être cet enjeu si convoité depuis des millénaires que dispute l'homme à la femme, si ce n'est de soustraire à la femme le contrôle de la sexualité et de récupérer par diversions les pouvoirs de la maternité en retirant en sa faveur les mâles du pouvoir maternels.

Tabous sexuels et rites d'initiation seront mis en place à cette fin. Allons donc jeter un coup d'œil pour voir ce qu'il se passe à l'intérieur de la mystérieuse caverne, l'antre des chasseurs.

Le symbole de la caverne est assez évident, c'est la matrice de la deuxième naissance des mâles. Les jeunes initiés y apprennent que deux activités fondamentales assurent la survie du groupe : la chasse qui produit de la nourriture et la copulation qui produit des enfants. La domination du chasseur sur l'animal est lue comme la résultante d'une possession sexuelle; d'où notamment l'équation blessure = vulve dans les représentations symboliques de l'art pariétal du Paléolithique supérieur. Cette possession sexuelle sera transférée vers la femme qui à son tour subira l'interdit de la caverne sous prétexte d'éviter les relations adultères et incestueuses avec l'animal mythique. L'homme ainsi possède à la fois les puissances animales et contrôle les actes de fécondité féminins.

Mais l'enjeu est plus que cela. Le monde de la chasse s'exprime par la puissance, forme des relations de dominant/dominé entre les catégories d'activités et les êtres. Rappelons-nous qu'à l'époque de l'Australopithèque arboricole, les êtres étaient soumis à très peu de contrainte hiérarchique :

"la collecte de nourriture, pour autant que nous le sachions, ne crée pas une division sexuelle du travail, car les deux sexes y procèdent de la même façon." (Stewart cité in Moscovici, p.291)

Pour déterminer l'ordre hiérarchique, le droit de nature conféré par la chasse parlera à sa place qui "veut que le vainqueur soit le maître et seigneur du vaincu. D'où il s'ensuit que par ce même droit un enfant est sous la domination immédiate de celui qui le premier le tient en puissance. Or l'enfant qui vient de naître est en puissance de sa mère avant tout autre personne, de sorte qu'elle peut l'élever comme bon lui semble et sans que sa responsabilité puisse être en cause." (T. Hobbes cité dans Moscovici, p.302)

Retour au Paléolithique. Les rituels de la caverne servent donc à séparer le fils de la mère. Plusieurs psycho-anthropologues commencent à se demander si le rituel d'initiation axé sur la séparation et les causes qui l'ont provoqué, ne sont pas eux-mêmes l'origine psychologique du conflit oedipien. Si bien que le complexe d'Oedipe serait autant culturel que naturel et aurait servi à l'homme puisque la prohibition de l'inceste répond à cette double exigence de séparation et hiérarchie de contrôle en soustrayant le mâle du pouvoir sexuel (séduction/fascination) de la mère et des sœurs. Ainsi le mâle aurait converti en avantage culturel exclusif un processus naturel garantissant la bonne santé physiologique et psychique de l'espèce. Comment et pourquoi ?

La lutte des pères et des mères pour la possession des enfants, principalement

des fils est au cœur des enjeux sociaux. Les hommes par l'initiation révèlent enfin aux mâles le pouvoir de leur sexe en comparaison de pouvoir négatif et isolant des femmes non seulement en ce qui concerne les relations sexuelles (inceste) mais dans tous les détails de la vie au quotidien (évitement et isolement dus aux menstruations). Devenus les gardiens de leur société, ils auront dorénavant le droit d'imposer aux femmes et aux jeunes une discipline dans le but de brimer toutes tentatives d'autonomie. Tous les rites initiatiques confèrent au mâle l'autorité nécessaire sur la femme en propulsant la supériorité masculine dans l'ordre du sacré.

Pour y arriver, le jeune mâle pubère doit subir des épreuves et des cérémonies. Les épreuves parfois cruelles sont d'ordre physique et moral car il doit faire preuve d'endurance et de virilité. Pour assurer la cohésion et la pérennité du groupe, les adultes lui font sentir leur autorité de diverses façons tout en lui donnant des instructions minutieuses sur son futur rôle. L'adulte révèle au jeune garçon son identité profonde tout en confirmant la défaveur qui frappe le sexe féminin. L'initiation détache le garçon de la mère, parfois il est obligé de quitter sa hutte, sa mère n'a plus le droit de voir son pénis. Il est prêt à se marier, a le droit de s'asseoir et manger avec les hommes, il peut prendre part au procès, y donner son opinion et faire la guerre mais surtout " la filiation selon le droit maternel est celle qu'il fallait renverser tout d'abord, et elle fut renversée.(…) Il suffisait de décider qu'à l'avenir les descendants des membres masculins resteraient dans la gens, et que les descendants des membres féminins en seraient exclus et passeraient dans la gens de leur père. Ainsi, la filiation en ligne féminine et le droit d'héritage maternel étaient abolis, la ligne de filiation masculine et le droit d'héritage paternel étaient instaurés. (…) Le renversement du droit maternel fut la grande défaite historique du sexe féminin. Même à la maison, ce fut l'homme qui prit en main le gouvernail; la femme fut dégradée, asservie, elle devint esclave du plaisir de l'homme et simple instrument de reproduction. (…) La monogamie se développa rapidement avec l'écroulement du droit maternel. (…) Elle est fondée sur la domination de l'homme, avec le but exprès de procréer des enfants d'une paternité incontestée, et cette paternité est exigée parce que ces enfants entreront un jour en possession de la fortune paternelle, en qualité d'héritiers directs. (…) Telle fut l'origine de la monogamie, pour autant que nous la puissions étudier chez le peuple (Les Grecs) le plus civilisé et le plus développé de l'Antiquité. Elle ne fut aucunement le fruit de l'amour sexuel individuel, avec lequel elle n'avait absolument rien à voir, puisque les mariages restèrent, comme par le passé, des mariages de convenance. Ce fut la première forme de famille basée non sur des conditions naturelles, mais sur des conditions économiques à savoir, la victoire de la propriété privée sur la propriété commune primitive et spontanée : souveraineté de l'homme dans la famille et procréation d'enfants qui ne pussent être que de lui et qui étaient destinés à hériter de sa fortune. " (Engels Friedrich, L'Origine de ;a famille, de la propriété privée et de l'État, 1884) - Édition électronique http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html).

L'initiation est une mise à mort, celle de l'enfant et une naissance, celui de l'adulte. L'homme s'empare de l'enfant de la mère, se l'approprie et le fait naître homme. Par la négation de la naissance conférée à la mère, l'homme légitime sa supériorité, retire la puissance du pouvoir maternelle à la femme, se l'approprie. Alors se produit une mystérieuse alchimie mystique et sacrée où l'homme devient à la fois mère sociale et père naturel. La femme ne peut que s'incliner devant telle magie : l'homme seul possède la capacité d'engendrer des fils adultes. L'initiation réussie démontre sans aucun doute la conquête de l'homme sur la femme au sein de la société et cette dernière, sous la menace de terreur psychologique et de contrainte physique, est mise en demeure d'honorer cette renaissance comme un pacte qui la soumet au sein de la famille et du groupe.

Voilà pour la "victoire" sur le sexe féminin. Maintenant abordons l'autre conquête, celle sur l'anima. Depuis sa naissance, le garçon est sous l'emprise du pouvoir maternel.

Aparté : Il est de plus en plus admis par les psychopédagogues du développement de l'enfant que la mère est le premier Dieu de l'enfant non seulement pendant plusieurs millions d'année de matriarcat mais encore aujourd'hui.

Ceux-ci proposent une intéressante hypothèse sur l'invention de dieu. Il faut bien, en effet, qu'au cours des millénaires de l'évolution de l'espèce humaine, il y ait une date où l'idée de dieu apparaît. Ainsi dieu n'aurait pu être inventé qu'après le développement du langage par nos lointains ancêtres humains. Plus tard après en fait : seulement lorsque l'être humain a finalement pris conscience qu'il pensait.

Or, penser c'est beaucoup tenir une conversation avec soi-même. À partir de la prise de conscience de cette conversation, des êtres humains se seraient posé la question : se peut-il qu'il existe quelqu'un d'autre qui puisse l'intercepter et écouter ma conversation intérieure? Certains êtres humains ont répondu " oui ". Ils venaient d'inventer une ou des divinités.

Dans le cas des religions avec " dieu personnel " (comme les judaïsme, christianisme et islam, entre autres), la divinité nous connaît personnellement à travers son interception de nos pensées intérieures (et de nos paroles ouvertement prononcées). La divinité s'intéresse à nous personnellement. Et réciproquement, nous pouvons nous adresser à elle personnellement. Et elle nous entend personnellement et nous écoute. Elle sait donc si nous sommes bon ou méchant. Elle sait aussi nos prières. En fait, ce dieu peut éventuellement savoir tout de toutes personnes, de tous êtres vivants et de toutes choses. C'est l'espion suprême. Plus ou moins bienveillant. C'est Maman/dieu.

Encore aujourd'hui, l'enfant de deux à quatre ans fait l'expérience d'une semblable perception divine. Cet enfant est assez âgé pour comprendre que sa mère et autres personnes significatives ne cessent pas d'exister lorsqu'elles quittent son champ de vision. Mais l'enfant est encore trop jeune pour comprendre que sa mère et autres humains peuvent voir et entendre des choses différentes que celles qu'il voit, entend ou pense.

D'une part, c'est très rassurant. Pour l'enfant, Maman sait tout ce qui lui arrive. C'est comme si elle était toujours là à ses côtés. Mais d'un autre part, Maman sait tout ce que l'enfant fait. Notamment si l'enfant respecte les règles et les

consignes de Maman.

Qui n'a rien à cacher, n'a rien à craindre est la réponse spontanée qui monte de notre enfant de deux à quatre ans. Si je ne fais rien de ce que Maman dit qui est mal, elle ne grondera pas. C'est aussi la réponse spontanée qui monte de notre culture religieuse (même si nous ne sommes pas nous-mêmes croyant). Si je ne fais rien de ce que Dieu dit qui est mal, il ne me punira pas. D'ailleurs, comme par hasard, Dieu partage toujours plus ou moins mes propres valeurs ou celles de ma mère et ensuite de ma communauté.

" Au cours de l'enfance et avant l'initiation, le jeune adolescent est identifié et probablement s'identifie à une personne de sexe féminin, la sœur ou la mère. C'est en tant que tel qu'il aborde le cérémonial. " (…) "Parce qu'ils symbolisent l'autre sexe, les néophytes sont brimés, maltraités et les initiateurs qui leur font manipuler leur pénis les désignent comme leurs "femmes". (...) Tout semble se passer comme si à la fois le rituel tendait à faire éprouver concrètement l'issue inéluctable, en exorcisant la part de féminin qu'enferme le masculin. Il enseigne une loi de la société, en assurant la défaite de l'un et le triomphe de l'autre, en humiliant l'enfant de la femme pour glorifier l'enfant de l'homme, afin de préserver la pureté des membres du groupe qui ne contient plus que des hommes véritables." (Moscovici, 1994, p.277ss)

Adieu anima ! Le garçon qui refuserait l'initiation ou échouerait serait condamné par le groupe à vivre comme une femme. Probablement l'origine sociale du travestisme et de l'homosexualité.

L'homme craint tellement les pouvoirs de la femme qu'il ne croit pas que la seule initiation puisse perpétuer sa domination despote. La peur de la vengeance des femmes à qui ils ont volé leur enfant est telle qu'elle demande une protection à toute épreuve permettant de maintenir le rapt accompli tout en affirmant le processus d'assujettissement du sexe faible au sexe fort. Ce sera le rôle des sociétés d'hommes, des confréries.

Le terme " patriarcat " fut introduit pour distinguer les forces qui maintiennent le sexisme dans d'autres forces sociales ou économique. Toutefois le pouvoir des hommes dans ces groupes n'est pas fondé sur leurs rôles de pères ou de patriarches, mais sur leur caractéristique collective de mâles adultes, incarnée dans les cultes secrets, les maisons des hommes, la guerre, les réseaux d'échange, le savoir rituel et diverses procédures d'initiation. Le patriarcat est une forme spécifique de dominance masculin du type de l'Ancien Testament, où Abraham était un Patriarche - un vieil homme dont le pouvoir absolu sur les épouses, les enfants, les troupeaux et les dépendants était un aspect de l'institution de la paternité telle qu'elle était définie dans le groupe où il vivait.

Les sociétés d'hommes ne sont que le prolongement de la coopération et de la complicité nécessaires à une chasse fructueuse. Le chasseur est pourvoyeur de nourriture au sein de sa famille, là est son devoir primordial, tout manquement est signe de faiblesse qui pourrait servir de prétexte à la femme pour déstabiliser le pouvoir du mâle et même le renverser; ce qui sera fait au Néolithique lorsque l'agriculture, domaine réservée aux femmes, supplantera la chasse et marquera le retour des sociétés dites matriarcales.

Les confréries masculines répondent aux besoins de solidarités des mâles envers l'accomplissement de leur responsabilité et ce, même en dépit des périodes de disette ou d'accident. "Donner et recevoir, tenir à la disposition d'autrui ce qui est à soi sont les impératifs d'une convention qui garantit à chaque homme d'être le partenaire d'un autre homme. Faute de quoi, il n'y a ni bien-être, ni survie." Dans plusieurs ethnies, la femme fait partie de ce qui est mis à la disposition d'autrui, l'acte sexuel étant considéré aussi essentiel que l'alimentation.

Car la chasse et le partage de la nourriture induit une connaissance des choses matérielles, Par exemple, le chasseur comprend le premier que la nourriture possède une valeur en soi, comme si cette chose extérieure et naturelle parce que nécessaire faisait référence aussi à une réalité intérieure qu'est le désir de la chose. L'instinct est aussi désir. Le désir de posséder la nourriture, le désir de procréer avec la femme confère à ses instincts une valeur d'échange. Suivra la mise en place d'une structure comportementale basée sur l'échange : le système de troc auquel la femme fut vite intégrée comme marchandise. Ainsi il est faux de dire que la prostitution est le plus vieux métier du monde. Le lobbyisme et le proxénétisme l'ont précédé lorsqu'un mâle secondaire fit pression sur le mâle alpha pour que ce dernier lui cède la femelle de ses rêves en échange de plus de nourriture.

Depuis l'Antiquité, les prêtres, les rabbins, les oulémas, ces "empoisonneurs de la vie", comme des parasites vivant de la peur et de la culpabilité dans l'homme, ont propagé comme une pandémie le virus d'un Dieu vengeur et méchant qui ne cesse de rabaisser les hommes et les diviser entre eux. En se servant constamment de Dieu comme argument moral et justification de supériorité tribale, les institutions religieuses ont engendré une conception négative, une conscience malheureuse de l'humanité, celle de l'homme médiocre, souffrant, le type même de la décadence et de la faiblesse. Une vision tragique de la vie terrestre s'installa au point de souhaiter qu'elle soit la plus brève possible, bref, la vie est une maladie, un péché, diront les théologiens, symbolisé par la chute originelle du nouveau-né dans le monde vivant. Quand Dieu lui-même est à l'image de l'homme, quand le contenu de la Bible, du Coran, de la Torah, est écrit et interprété par des hommes, "alors ils sont sources de névroses car ces textes reposent essentiellement (fatalement) sur l'angoisse, la peur, le manque de confiance en la nature humaine, le mépris du corps, de la sexualité et de la femme. " (Solignac)

L'assujettissement des femmes par son compagnon despote est l'acte primordial de domination sur lequel reposent toutes les formes sociales (totalitarisme, féodalisme, industrialisme, capitalisme, et même le communisme devenu patriarcal) engendrées par la "civilisation" et toutes fondées sur la domination. Et maintenant nous savons pourquoi : parce que vivre dans des conditions égalitaires et non-répressives avec les femmes était impossible à cause du pouvoir immense que la nature leur avait conféré. La société des hommes devint le mécanisme de répression du mâle/culture envers la femelle/nature. Et faut-il le rappeler le droit de vote des femmes est apparu au 20e siècle soit près de 2

millions d'années après les premières hordes de chasseurs archaïques responsables de cette "logique de domination." Et le Prix Nobel du sexisme est décerné… à l'Académie Nobel ! En 2013 le National Geographic a consacré un article à 6 femmes s'étant clairement fait voler leur prix Nobel par des hommes. En 1933, le Pr. Hunt se voit récompensé pour la découverte, par son assistante Nettie Stevens (en 1905), que le sexe d'un enfant est déterminé par ses chromosomes, Lise Meitner (autrichienne & juive), qui, en 1938, découvre la fission nucléaire pour laquelle le Nobel récompensera Otto Hahn (en 1944), ensuite Jocelyn Burnel, étudiante à Cambridge, qui (en 1967) identifie les pulsars et voit, en 1974, le Nobel aller à son directeur de thèse. Et encore aujourd'hui en ce début de 21e siècle, l'inégalité salariale entre hommes et femmes persiste toujours.

Ainsi ces fraternités exercent partout un grand ascendant et jouissent d'un grand prestige sur lequel reposent l'idéologie, l'économie voire, la politique des groupes sociaux. Les délibérations sont discrètes et jalousement gardées hors de portée des oreilles féminines ou des non-initiés. Souvent les liens tissés entre hommes sont supérieurs à ceux établis à l'intérieur du couple désignant ainsi la place réelle de la femme dans l'échiquier social. "Un économiste a calculé que les femmes occupaient une position inférieure dans 73% des sociétés agraires et dans 87% des sociétés pastorales." (Moscovici)

Pour éviter la révolte des femmes, la société des hommes doit inclure des mécanismes qui rendront les femmes complices de cette logique de domination qui les discrimine. La disparité entre les hommes et les femmes se heurte à un obstacle majeur : il est quasi-impossible de préserver la domination de l'homme si frères, sœurs, mères, pères, copulent et se marient entre eux. Un homme ne pourrait pas en effet traiter sa sœur, sa fille comme une marchandise ou comme une inférieure si des liens parentaux se juxtaposaient aux liens matrimoniaux. La prohibition de l'inceste, l'interdiction de rapports sexuels entre membres d'une même famille, répond à cette double exigence de séparation et de hiérarchie. Cette interdiction de contacts sera poussée dans certaines ethnies jusqu'aux interdictions alimentaires où la femme ne peut manger à la même table que l'homme, renforçant l'analogie décrite plus tôt entre nourriture et sexualité.

D'un point de vue strictement mercantile, l'interdit de l'inceste a comme effet de raréfier les femmes disponibles et accroît ainsi leur valeur marchande. Pour compenser le manque et respecter la prohibition, le groupe doit se retourner vers son voisin et établir avec lui des modalités d'échange pacifique avec les amis et de rapt et d'enlèvement chez les groupes ennemis.

Ainsi l'homme rend la femme de son clan complice en la situant elle-même despote vis-à-vis les femmes étrangères venant des autres ethnies. Les femmes du clan assimilent donc les étrangères comme des sujettes qu'elles doivent maintenir dans une position subalterne le plus longtemps possible. Le transfert des femmes entre tribus préserve ainsi le pacte de solidarité masculine contre la menace de rébellion des femmes. L'anthropologue J.B. Birdsell à très bien décrit le subterfuge du troc des femmes et la situation de la femme étrangère au profit de l'homme :

"La condition de la femme y est telle qu'elle a peu de chance d'agir sur la langue, les cérémonies ou les fonctions des hommes dans la culture totale. Ces épouses importées sont des non-entités silencieuses, jusqu'à ce qu'elles aient appris la langue du groupe de leur mari; et à ce moment-là, elles s'intègrent rapidement à la bande ou à la tribu du mari." (Birdsell cité dans Moscovici, p.305)

Aparté : À l'origine, la dot appartenait à la mariée et devait être utilisée par l'épouse en cas d'urgence. Au fil des siècles, le versement de la dot a été réquisitionné par la belle-famille accentuant ainsi le pouvoir des femmes du clan du mari sur l'intruse. L'étrangère est à la fois et doublement assujettie au despotisme des hommes et des femmes de sa nouvelle famille. Au décès de son mari, souvent, elle doit se remarier avec le frère du défunt afin de garder la dot à l'intérieur du clan.

Au sujet de la complicité des femmes envers le despotisme masculin, quelle ne fut pas la surprise de l'historien québécois Marcel Trudel lorsqu'il découvrit qu'en Nouvelle-France, les bonnes sœurs des congrégations religieuses et le clergé en général, étaient les principaux bénéficiaires du trafic des esclaves amérindiens.

L'homme despote vis-à-vis de la femme continuera sa recherche de pouvoir par la barbarie totalitaire envers les autres impurs à son ethnie. La discrimination de l'homme envers la femme basée sur la peur de la sexualité et des pouvoirs reliés à la fécondité, le sexisme, a donc servi de modèle dans l'édification des éléments concordants du totalitarisme et du despotisme entre les hommes eux-mêmes : le racisme et l'esclavagisme.

À l'impureté de la femme polluée par le sang menstruel succéderont "l'odeur, la couleur, la texture de la peau, la forme du visage, le crêpelage des cheveux" comme autant de souillures, signes tangibles de suspicion dans le but inavoué de domination d'un groupe en discriminant l'autre et qu'il convient de garder dans une position inférieure. (Moscovici, 1994)

Les civilisations de "l'anima" se sont surtout développées au Paléolithique supérieur et localisées en Asie du sud-orientale. Plus tard en Asie de sud-est, l'horticulture s'est développée. Ce type de civilisation matriarcale basé sur une combinaison de chasse, de végéculture, d'horticulture s'est diffusé par la suite en Afrique tropicale, en Mélanésie, en Inde et dans les deux Amériques (Dittmer,1954). Cet éloignement de l'Europe et du Proche-Orient leur a permis de croître en sécurité. Or comme l'explique Drewermann, aucune société dite de nature ou matriarcale n'a pu résister au choc de leur découverte et/ou de leur colonisation par le monde occidental. Par contre, cette recherche de l'harmonie, associée à l'anima, constitue, elle aussi une somme de modèles cosmologiques, religieux, sociaux et éthiques appartenant non pas à un passé révolu mais à une perpétuelle réactualisation. La question est donc de savoir : Jusqu'où les valeurs de l'animus ou du patriarcat peuvent-elles croître au détriment de l'anima?

Le matriarcat paléolithique se caractérise par une société de chasseurs-

cueilleurs entouré d'un garde-manger naturel extrêmement diversifié. Un dur coup fut porté à la diversité naturel avec la naissance de l'agriculture totalitaire de type patriarcale. L'une des pistes consiste à imputer cette transformation à la cosmogonie, à la vision de l'homme et de sa place dans la nature qui change. C'est au Néolithique que l'homme s'arroge le droit divin de création de nouvelles espèces en imitant la sélection naturelle pour créer de nouvelles sortes de céréales plus résistantes avec un rendement nutritif plus élevé. Une vision anthropocentriste de la nature émerge de la conscience : ce monde nous appartient, il a été crée à notre usage.

L'agriculture qui marque le passage au Néolithique est l'Ager, l'agriculture qui est principalement issue des cultures de graminées et de poacées. Elle a pour but de monopoliser une superficie et son énergie. Elle tend vers la monoculture, vers le totalitarisme. L'agriculture totalitaire est radicalement différente des deux autres types d'agriculture parce qu'elle fait " table rase " de ce qui existe, pour mettre à la place, un seul type de nourriture - une céréale dans le cadre du Néolithique qui nous intéresse. Les agriculteurs totalitaires font table rase du vivant, sélectionnent une seule culture et exercent sur celle-ci un contrôle afin qu'aucune autre espèce n'entre en concurrence avec la céréale. Ils empêchent donc le reste du cycle du vivant de venir se nourrir sur ces portions de terre. Ceci aboutit à un phénomène tout à fait innovant dans l'histoire du vivant : une espèce naturelle s'arroge le droit de stériliser une portion de la biosphère, en enlevant ce qui pré-existait pour y placer une sélection particulière. Ensuite, cette zone que nous appelons le champ, qui aura été défrichée, au début dans des deltas où en bord de rivière présentant des sols fortement auto-fertiles, puis sur la forêt, va devenir une zone interdite pour le reste de la biosphère. Cette guerre contre la diversité de la nature marque le début de la préhistoire de l'Anthropocène.

L'anthropocène désigne cette période de l'histoire du monde où l'humanité elle-même devient le moteur de changements à l'échelle géologique, ce qui signifie que l'espèce humaine est devenue la principale force géophysique de la Terre, capable de modifier définitivement son environnement. L'impact de ses activités l'emporte en effet, pour la première fois dans l'histoire de notre planète, sur toutes les autres, c'est-à-dire l'ensemble des facteurs naturels. Au début du siècle, l'Asie produisait plus de cent-vingt variétés de riz, l'Amérique cultivait plus de neuf cents espèces de poiriers; dans les deux cas aujourd'hui à peine une dizaine de variétés subsiste. A la variété viendra s'opposer l'instrumentalisme qui impose son discours, celui des certitudes. Cette course à l'uniformité biologique est aussi insensée que la recherche de la pensée unique; une erreur fatale. Entrer dans l'anthropocène, c'est s'efforcer de mettre en cause les modèles politiques, culturels et écologiques qui l'ont façonné.

Finalement, l'apparition de l'agriculture d'une part et de la cité, de l'autre, marqueront le début de la fin de l'ère nomade du chasseur et la notion de territoire de chasse protégé évoluera tranquillement vers le concept agraire de "ethnies-cités-pays-nations." À la fin du Néolithique, tout est maintenant en place : la nature est de plus en plus soumise, le culte des morts et de la fertilité sont bien établis, les Dieux et Déesses agraires côtoient les icônes déifiés du chasseur paléolithique et du pasteur nomade, croyances et rituels sont célébrés au Temple décoré par des artistes mâles sous la supervision de "prêtres" masculins avec une cosmologie comportant le symbole du village comme "Centre du Monde" défendu par des guerriers aguerris. (Eliade, 1976).

Du Paléolithique au Néolithique, (encore aujourd'hui !) le désir de pouvoir s'impose comme notre première valeur. Le pouvoir sur les bêtes que l'on mange, sur les plantes que l'on cultive, pouvoir de l'homme sur sa compagne et de sa société sur l'autre, l'étrangère. Tout le développement humain repose sur ce désir d'être plus symbolisé par la puissance des dieux de qui nous voulons acquérir le pouvoir. En apaisant la crainte des dieux par le rituel, l'homme espère recevoir quelque chose en retour, une sorte de supplément de puissance. Mais l'association entre pouvoir et divinité est lourde de conséquence, elle implique la priorité de la force et le pouvoir de dominer sur tout.

Le passage de l'homme archaïque de la préhistoire à l'homme antique s'échelonna donc sur plusieurs siècles. De cette longue évolution naquit toute une panoplie de concepts allant de l'échange économique à l'organisation sociale en passant par une technique primitive axée principalement sur l'utilisation de l'eau, du feu, de la terre. Naquit tranquillement l'expérience de la civilisation fondée sur un choix conscient de l'individu vers la vie collective régie par des lois et règles Avec la civilisation, naquirent aussi la cité et la spécialisation des rôles: marchands, administrateurs, artisans, esclaves et son corollaire une économie d'argent basé sur le travail. Toute une série de concepts spirituels suivaient le même cheminement évolutif allant du rêve, de la magie, de l'animisme totémique aux dieux. Le monde grouillait de Dieux, eux-aussi spécialisés: Dieu de la chasse, de l'agriculture, de la guerre etc.

Cette évolution religieuse à la fin du néolithique fut marquée par la lutte de pouvoir entre les nouvelles castes de prêtres "urbains" et les chamans traditionnels identifiés à la "religion de la chasse" ou "religion de nature". Tandis que la caste des prêtres représentait le courant de spécialisation générale de la société en différents corps de métier, le chaman lui déroutait toujours par sa polyvalence, à la fois, magicien, sorcier, guérisseur, devin.

Depuis le néolithique, nous assistons à une véritable dénégation du chaman relié intrinsèquement au nomadisme. Il est le maître des pratiques mouvantes adaptées aux lieux et aux types de fréquentations. Il agit seul, n'a pas besoin de temple permanent mais surtout il a le pouvoir de contact direct avec les esprits. Il est le premier à emprunter les "chemins mystiques" vers l'au-delà, à établir le lien entre le Ciel et la Terre. Devenu rival religieux, le chaman sera combattu par toutes les sociétés sédentaires et voué au mépris. Identifié aux hordes barbares, aux peuples arriérés, il sera qualifié d'être maléfique possédé par les mauvais esprits et atteint de folie. Devenu suspect pour le pouvoir politique, le chamanisme d'origine matriarcale sera progressivement proscrit et voué à la disparition.

Mais pour l'instant, l'histoire brute, sans fioriture, nous montre que le destin de l'humanité est redevable, non pas de l'amour, ni de la justice, ni de l'égalité mais du pouvoir comme condition de l'être et de son désir de dominer. Car n'oublions pas que le premier souci des hommes a toujours été d'obtenir ce

qu'ils désirent avec ou sans l'aide de dieu.

Ce fantasme de l'homme créateur traverse toutes les époques depuis la préhistoire et l'Antiquité. En ce sens, le cyborg du XXIe siècle n'est pas une invention récente du 3e millénaire mais bien l'aboutissement technologique d'un thème récurrent depuis la nuit des Temps, chaque époque cherchant à faire revivre, à actualiser du "connu antérieur." Comme les statuettes du Paléolithique étaient métaphores de dieu, les créatures artificielles sont métaphores de l'homme. Si bien que l'on est passé de la croyance en une statuette sacrée possédant l'esprit d'un dieu à l'idée d'une statue créée par l'homme et porteuse d'humanité. (Breton, 1995)

Attardons-nous maintenant sur la représentation monothéiste.

Grâce aux recherches de Marcel V. Locquin sur l'étymologie primitive des noms de Dieu, on découvre que déjà en Éthiopie, berceau des premiers hommes, Dieu se dit "Devel", littéralement "Da Va Hel" qui signifie " Connaissance de la mère divine manifeste et de Dieu le père", que le nom hébraïque de Dieu "Yavé" est composé de deux phonèmes archétypaux, l'un masculin, l'autre féminin. Si bien que lorsque Yahvé, dans la Bible crée Adam (adamah = terre) à son image, celui-ci est androgyne comme Dieu sans distinction de sexe. Dès le premier chapitre de la Genèse, il est écrit " Dieu créa l'homme (adam) à son image. Mâle et femelle, il les créa." La dualité sexuelle apparaît qu'ensuite exprimée par le couple ish/ishshah, d'où il ressort que la femme n'est pas née de la côte d'un monsieur nommé Adam mais du partage du premier humain en deux éléments, masculin et féminin. Car il faut le rappeler l'être suprême ne peut appartenir à un sexe seulement, ce qui équivaudrait symboliquement à la stérilité et à l'impossibilité de la vie sur terre.

Dieu est-il par essence totalitaire? Dieu est tout, il est la totalité. Et cette totalité est la puissante harmonie, et non pas le pouvoir. Cette totalité de la puissante harmonie s'est exprimée, pendant des dizaines de millénaires chez l'homme, par l'animisme, religion de la présence divine dans toute matière, plante animal ou être. C'est la religion des objets-fétiches, des dieux personnalisés par le totem. Jusqu'au jour où la caste des prêtres-chamans remplaça la multiplicité pacifique des totems individuels par le grand totem collectif, la seule réalité. Ainsi, sous l'influence des prêtres, l'individu doit subordonné son totem personnel et s'attacher à celui du groupe à l'exclusion de tous autres fétiches.
L'ensemble des relations sociales symbolisés par le Grand Fétiche de la tribu conduit cette dernière à rejeter complètement le Grand Fétiche de la tribu voisine ce que De Brosses traduira ironiquement en ces termes : "il n'y avait pas moyen que les adorateurs du rats vécussent longtemps en bonne intelligence avec les adorateurs du chat." D'où des guerres entre fétiches, instrumentalisées par les prêtres des différentes sociétés. Le passage du totem personnel donc multiple au totem collectif, ancêtre du dieu unique marque les débuts des guerres fratricides. L'origine de la guerre est essentiellement religieuse et apparaît en même temps que la notion de totem collectif comme signe identitaire des premières tribus.

Par la suite, l'homme accapara progressivement les images animales du divin au point d'en être l'unique représentant comme en Mésopotamie et en Égypte. Ce passage de la représentation divine animale vers l'homme, vicaire de dieu, marque les débuts des États totalitaires dans l'histoire de l'humanité. Les vicissitudes de la "real politic" donnent le coup d'envoi de pratiques de plus en plus hégémoniques. Les dieux des peuples conquis doivent être asservis au nouveau pouvoir afin de briser toute tentative de résistance des clergés locaux. De plus en plus apparaît dans la cosmogonie des débuts de l'histoire, un homme despote dépositaire parce que roi de la puissance de dieux de plus en plus dominants.

La thèse que je défend ici est la suivante : à chaque fois, que l'art, la science, la politique, autant la démocratie que le communisme, l'économie, autant le capitalisme que le socialisme, se magnifient jusqu'à devenir une doctrine sotériologique i.e une doctrine du salut à l'identique des religions dont ils se réclament ou subissent les contre-coups culturels; à chaque fois dis-je, que cela se produit, ils adoptent alors la destinée des sectes millénaristes et inévitablement, ils dérivent tous tranquillement vers le totalitarisme. L'homme risque alors de tomber dans le piège de l'auto divinisation. L'idée de l'homme Dieu, comme graine en terre, se mît à germer et à proliférer jusqu'à devenir la véritable névrose des hommes : le complexe de déité

"La constitution des États despotiques, avec tous les rapports de force qu'elle met en oeuvre, s'accompagne donc de la constitution d'un panthéon unifié sous l'emprise de divinités dominatrices et du reste ce processus renforce à son tour la puissance de l'État de tout le prestige du fantasmatique. Cette unification se fait en faveur de dieux à la personnalité puissamment accusée qui sont comme la projection dans le fantasmatique du despote et des siens..." (Lévêque, 1985)

Le cosmos s'affirme donc comme un État ordonné autour de la figure du roi. (Jacobsen) C'est ainsi qu'on assiste à une révolution religieuse où apparaît progressivement le dieu unique omnipotent qui confère au roi despote ses pouvoirs hégémoniques.

On assiste à la confiscation du savoir astronomique primitif par des castes de prêtres qui transforment les récits mythologiques animaliers, accessibles à tous, en des formules sacrées et magiques ésotériques avec une connotation moralisante; elles ajoutent un commentaire moral au récit. La mythologie n'a alors plus d'assises concrètes dans le peuple et déchoit en de simples contes et récits tronqués et imprécis.
L'univers politique des États-nations devient investit d'une mission religieuse de conquête des âmes. Progressivement se met en place une structure de domination des âmes par des vicaires, ces "empoisonneurs de la vie" propageant des sentiments de peurs et de culpabilité dans l'homme qu'ils doivent asservir au pouvoir totalitaire : c'est la naissance de la théocratie.

Tout le rituel religieux est entre les mains des prêtres où la foi individuelle est absente. Il s'agit, en somme, d'une religion sans espoir où le rôle de l'homme se limite à servir les dieux et le roi despote par le travail. On peut se représenter le désespoir comme un mutation artificielle de l'angoisse existentielle

"naturelle" en aliénation et névrose imposées, provoquées, de l'extérieur. La nausée devant la condition humaine devient la nausée de soi-même et souvent la révolte se présente comme la seule issue autre que le suicide. L'Empire est donc constamment bouleversé par des séries de soulèvements populaires réprimés souvent par des guerres impitoyables où des "flots de sang furent versés, des villes rasées, effacées de la surface de la terre" .
L'accroissement du rendement agricole par l'irrigation des terres, l'accroissement du cheptel grâce à la domestication des bêtes, le développement de la métallurgie, des techniques céramiques et du textile, l'apparition des premiers villages fortifiés offrant protection, tout converge et favorise l'accroissement démographique qui a son tour fournit la main d'oeuvre et les guerriers nécessaires à l'expansion de la nation qui à son tour, accroît d'autant la puissance du despote. Irrémédiablement, la "pensée sauvage" est entraînée vers une rationalisation bien humaine porteuse de mutations inouïes comme l'écriture, le calcul et le calendrier.

Mais pour que l'idéologie survive au sein de la société, le despote a besoin de dégager une partie de la production de biens et services et de la diriger vers les administrateurs et les prêtres non-producteurs à son service. De surcharge en surcharge, les graves transformations des rapports sociaux de production accentuent l'exploitation et la sujétion des classes laborieuses : "la transformation des choses passe par la transformation de l'homme en chose" que Marcel Gauchet, dans Le désenchantement du monde qualifiera de véritable extorsion esclavagiste et dont la figure emblématique pour des siècles à venir sera le paysan, l'"assujetti productif" par excellence.

Ainsi le fameux poème d'Atrahasîs vint expliquer les origines et les raisons de l'asservissement des hommes. Au départ, trait particulier, les dieux mésopotamiens étaient obligés de travailler pour assurer leur nourriture. Mais un jour Ammou ou Nammu, la déesse-mère des eaux douces, se plaint à son fils Enki du labeur pénible imposé aux dieux. Enki lui propose alors de créer des pantins qui feraient le travail à leur place et qu'ils puissent offrir de la nourriture aux dieux sous formes d'offrandes et de sacrifices. Enki, le dieu de l'eau douce, sans qui toute récolte était impossible, façonna les premiers hommes avec "de l'argile.". À partir de la boue d'une rivière sacrée, Enki créa ainsi la race humaine pour servir d'esclaves aux dieux donc au roi despote qui les représente sur terre. Un marxiste y verrait la naissance du prolétariat. Sous le règne de Sargon, un code pour le contrôle des populations de plus en plus nombreuses à l'intérieur des cités-États se met en place. Pour ce faire il crée un système théologique basé sur la faute et le repentir.

Ainsi les masses laborieuses des royaumes despotiques antiques furent contraintes à ériger des sanctuaires, des temples et palais en l'honneur du roi tout en fournissant sa cour, ses administrateurs et ses prêtres en "nourritures terrestres". Cet immense surtravail ne profite plus à l'ensemble de la communauté mais bien à une élite qui se révèle instrument d'exploitation au profit d'une cohésion sociale, de là, le paradoxe de sa longévité. Comme si on tolérait mieux la structure autocratique de la société à condition qu'elle trouve une justification religieuse et spirituelle. On est prêt à se sacrifier pour le despote à condition que ce sacrifice serve aussi à honorer dieu, telle est la dynamique interne de la société mésopotamienne.

Alors qu'au Paléolithique régnait un animisme bon enfant, la surproduction de gibiers lors d'une chasse réussie permettait des festins, des danses et des grandes fêtes en l'honneur des êtres naturels et surnaturels qui peuplent l'univers. Plus égalitaire et généreuse, c'est toute la communauté qui profitait alors de la surproduction de nourriture. Le village était le représentation parfaite de la coopération, de l'adaptation avec réciprocité, d'une relation développée et compréhensive, avec pour résultat un fusion organique et complexe plus riche que la représentation prédatrice des villes-États conduisant à une exploitation de l'environnement impitoyable, parasitaire et épuisante donc un instrument de production, d'accumulation et de surabondance qui ne peut se maintenir que par l'expansion donc qui ouvre la voie aux conflits, actes de violence et de peurs.

Sargon 1er, le père-roi-tout-puissant de l'empire mésopotamien, est un terrible ambitieux. À ce moment là, de puissantes tribus avaient déjà entrepris l'unification du monde en attaquant les ethnies et les clans voisins et les soumettant : c'est la politique de la puissance vers la domination universelle toujours présente de nos jours après 4 mille ans d'existence.

En quelques campagnes militaires, il soumit les Sumériens, arriva au nord jusqu'au Liban, à l'ouest jusqu'à Chypre, à l'est jusqu'à Elam en Iran. Il est le seul et unique maître de l'univers et se proclame "maîtres des quatre régions du monde" et de la "totalité des hommes". Cette vision du règne universelle représentée par la "croix" des quatre points cardinaux traversa toutes les civilisations jusqu'en Chine. Athènes, Rome, Jérusalem, La Mecque se définiront toutes un jour comme centre du monde, que dire de l'expression chinoise "l'Empire du milieu. "

La civilisation mésopotamienne atteignit son apogée. Les cités-temples devinrent des cités-États. Sous le règne de Nabuchodonosor 1er qui régna sur Babylone de -1124 à -1103, un dieu terrible, jaloux et guerrier apparaît tel que révélé par le fameux poèmes l'Énouma Elish écrit par des théologiens babyloniens et conservé au Bristish Museum. Le grand dieu Marduk, Souverain des dieux et Souverain des hommes, devint le dieu suprême du panthéon mésopotamien et le géniteur d'une humanité violente, prête à se battre et à soumettre par l'esclavage tous les peuples qui refuseront de payer le tribut de domination. Le projet politique de l'Empire devient évident en déclarant premièrement Babylone, capitale par volonté divine, deuxièmement que son roi est roi des rois parce que son dieu Marduk est le premier et seul dieu régnant sur l'Univers et troisièmement les autres villes, les autres rois, les autres dieux étrangers sont subalternes et leur peuple, des subordonnés. C'est le poème qui justifie clairement la théocratie comme politique par la métaphysique, la métaphysique par la religion.

Dans Le portrait du roi, Louis Marin écrivait que "Représentation et pouvoir sont de même nature (…) dans le sens où le pouvoir - comme image et visibilité de la puissance - est désormais l'effet de la représentation, et celle-ci, de sa part, opère en tant que signe et forme de l'exercice du pouvoir. Et ce pouvoir

ne peut exister et se reproduire sinon en étant absolu, sinon en étant la représentation imagée du monarque comme sujet du pouvoir. Le pouvoir absolu du monarque devient totalement réel et efficace dans les signes et les images qui le représentent ; le roi n'est vraiment roi, c'est-à-dire monarque, que dans des images. Entre le roi et Dieu s'instaure un dispositif complexe d'images, qui devient le fondement véritable et réel du théologico-politique, dans le sens où Dieu donne au roi la justification et le droit pour exercer le pouvoir, mais, en même temps, le roi " possède Dieu dans les signes qui le font roi. l'image du roi représente l'identité même du politique et du théologique, et cela en construisant un formidable appareil de pouvoir, dans lequel le droit de puissance - le droit d'avoir de la puissance - devient une sorte de théâtre, une représentation de la figure royale." (Louis Marin, Le portrait du roi, Paris, Ed. Minuit, 1981)

L'instinct de domination a remplacé, dans le coeur des hommes, sa vocation spirituelle; la recherche de puissance brute se substituant à la recherche du divin. Cet effort pervers tourne à la divinisation de l'homme lui-même et de l'État : la royauté sacré. Jamais l'humanité n'oubliera que là est née l'idéologie la plus pernicieuse du despotisme : la théocratie.

Force est de constater qu'à partir de Sumer des religions d'asservissement ont été crées à des fins politiques. La puissance des dieux viennent suppléer à la trop évidente faiblesse humaine en légitimant un pouvoir royal capable de résister aux conflits et autres forces de désintégration s'exerçant contre lui. N'oublions pas que la violence entre individus, entre clans et familles étaient toujours susceptibles de déstabiliser le régime. Il fallait donc "établir un pouvoir sur les hommes, reconnu par les hommes, exercé par des hommes, mais renforcé et garanti par les dieux." (Hatzfeld, 1993, p. 219) Les gouvernants comprirent vite l'intérêt d'un tel système qui visait à convaincre les masses populaires de supporter le poids de la dictature impérialiste en promettant aux classes sociales insatisfaites une récompense après la mort si seulement elles avaient supporté avec humilité et résignation les injustices sociales..
Jamais l'individu n'aura été abaissé à ce point auparavant dans aucune autre civilisation. Le but fondamental étant de réduire l'individu à la plus humiliante servitude spirituelle et temporelle. Non seulement, l'homme ne se reconnaît plus lui-même mais ne reconnaît même plus l'autre, son frère, tel un Caïn qui ne voit en l'autre qu'une menace mortelle; la peur se radicalisant en meurtre.

Comment les prêtres ont-ils pu accomplir un tel prodige qui ne s'était jamais produit auparavant ?

Avec le Néolithique apparaît, nous l'avons vu, différentes sources d'approvisionnement en nourriture grâce aux techniques de l'agriculture et de l'élevage. Domestication des plantes et des bêtes donc ! Et pourquoi pas domestication de l'homme tant qu'à y être ?

Aparté : Et le Zarathoustra de Nietzsche de se demander "que signifient ces maison ?(..) Se peut-il qu'en sortent et entrent de vrais hommes ?" Le prophète, après réflexion, "dit enfin chagriné : "Tout a rapetissé !   " Partout je vois des portes plus basses et mon espèce doit courber l'échine pour y passer. "Ils ont rapetissé et toujours davantage rapetissent.(...) Au fond bien simplement, ils veulent une seule chose avant tout : que personne ne leur fasse mal. Leur est vertu ce qui rend modeste et docile; ainsi du loup, ils firent le chien et de l'homme même la meilleure bête domestique au service de l'homme."
(Ainsi parlait Zarathoustra, Folio, p. 209)

La sédentarité met fin à "l'âge d'or". Nous sommes à l'ère du mépris pour le nomadisme. Des hordes sauvages pillent les récoltes et exterminent les communautés qui leur résistaient. Hommes femmes et enfants sont tués ou asservis brutalement; les premiers génocides de l'humanité sont commis et serviront de modèles à Gensis Khan, Nabuchodonosor et à bien d'autres jusqu'à nos jours : génocide des Arménien en Turquie (1915), holocauste des Juifs en Allemagne (1930-1945), nettoyages ethniques en Bosnie, au Kosovo, génocide des Tutsis au Rwanda et des populations africaines au Darfour soudanais couvrant les années 1990-2005.

La peur des nomades et les conflits découlant de deux manières radicales de vivre dans le monde, font que les sédentaires ont besoin de protection à l'intérieur de villages fortifiés. La liberté des hordes sauvages fait peur. A l'exemple de l'enclos, les fortification créent barrières protectrices et, effet pervers, des barrières d'asservissement. Tel est le prix de la sécurité : elle enferme l'individu et les bêtes dans une même maison. Le pays est alors couvert de cités; cela conduit à la création de royaumes qui rassemblent plusieurs cités sous l'autorité d'une seule. Les rivalités entre royaumes conduisent à la guerre et favorisent la création d'Empires sous l'égide du vainqueur.

Les dieux de la tradition sont des puissances qui attirent et que l'on craint à la fois. Il est donc normal que l'idée de pouvoir coïncide avec cette puissance. Mais pour que cette puissance s'incarne dans le pouvoir, il lui faut un rituel précis pour que le pouvoir s'impose à son tour comme dieu. L'univers chaotique, guerrier et terrifiant dans lequel évolue les Mésopotamiens commande la soif de dieux puissants dont le pouvoir se répercute dans leur société.

"Les dieux sont la force que les hommes voudraient avoir : ils sont la puissance même et ils répondent à la crainte. De ce fait, ils sont vraiment puissants. Car ces créations sociales ne dépendent pas des aléas des consciences individuelles. Elles sont attestées par l'attachement du groupe à ses rituels et de fait, elles sont bien là pour le désir et pour la peur. Puissances réelles, elles sont avant tout le moyen détourné grâce auquel le désir de pouvoir peut être assumé sans trop d'anxiété." (Hatzfeld Henri, Les racines de la religions, Éditions du Seuil, Paris, 1993, p.192)

Ainsi les hommes ont été contrains par la peur de se soumettre à la domestication religieuse et au choix d'élevage qui mène au comportement de bêtes domestiqués mais surtout, les prêtres, amis des dieux et des hommes, se sont appropriés le monopole de l'élevage humain. Tout ordre a besoin d'un pouvoir. Modèle mésopotamien de domestication/réduction de l'être qui existe toujours; à preuve l'histoire de nos missionnaires chrétiens aux Amériques :

"Les réductions sont des enclaves territoriales où les Autochtones, convertis au

Catholicisme, peuvent s'installer à côté ou parmi les colons français. La réduction est un projet des missionnaires jésuites pour convertir et assujettir les communautés amérindiennes. Les réductions sont créées au Paraguay par les Jésuites et proposent un mode de colonisation permettant l'exploitation des ressources du Paraguay tout en assurant l'évangélisation de ses habitants : les Guaranis, nation la plus populeuse du Paraguay. Cela impliquait qu'il fallait réduire la liberté du "Sauvage" pour le dompter et le mener à la civilisation chrétienne. La réduction de l'espace physique n'est que le prélude à leur réduction aux valeurs chrétiennes par la pratique religieuse pieuse et au renoncement à toute coutume autochtone contraire aux règles de l'Église. Ce modèle d'évangélisation des Autochtones d'Amérique du Sud sera repris par les Jésuites en Nouvelle-France, le but : transformer les nomades en parfaits néo-Français auxquels on accorderait protection. Les réductions s'inscrivent donc dans le processus politique de tout État colonial expansionniste. Les Jésuites créeront ainsi 5 réductions pour 5 nations amérindiennes : les Algonquins, les Montagnais, les Hurons, les Iroquois et les Abénaquis. Les réductions sont donc les ancêtres directs des réserves amérindiennes que l'on connaît aujourd'hui; les réductions donnant priorité au salut des âmes sous le Régime français et les réserves, sous le Régime anglais, donnant préséance aux intérêts économiques coloniaux". (Jetten Marc, Enclaves amérindiennes: les "réductions" du Canada 1637-1701, Editions du Septentrion, 1994)

Ainsi, le village néolithique est remplacé par une société urbaine de structure pyramidal avec le roi au sommet, puis son administration et ses serviteurs, ensuite les prêtres, les marchands et les artisans, enfin le petit peuple à la fois agriculteur et soldat. Puisque les hommes sont maintenant regroupés dans les cités, la violence peut désormais s'inscrire comme mécanisme de pouvoir politique interne, de conquête et d'exploitation organisée. L'État légitime à ses propres fins la violence comme principe régulateur et institue la dictature (le lugal) comme magistrature d'exception pour commander la communauté lors d'un grand péril. Les gouvernements comprirent vite l'intérêt d'un tel système qui visait à convaincre les masses populaires de supporter le poids de la dictature impérialiste en promettant aux classes sociales insatisfaites une récompense après la mort si seulement elles avaient supporté avec humilité et résignation les injustices sociales..

Voilà pour l'aspect physique, matériel de la chose. Mais encore une fois pourquoi les hommes choisissent-ils de s'enfermer délibérément dans cet enclos. De quoi ont-ils si peur au point d'endurer le pire servage? Qu'ai-je fait au dieux pour mériter tel sort ?

Et le grand prêtre mésopotamien de répondre que la condition humaine est ce qu'elle est, en proie à la souffrance physique et vouée à la mort, parce que ces maux sont la sanction d'une faute et que toute faute est une transgression à un ordre des dieux.

Mais de quelle faute s'agit-il ? D'où peut bien venir cette faute et surtout qui l'a commise ? Les Mésopotamiens, (Sumériens, Assyriens, Babyloniens confondus) sont des astrologues aguerris. De leurs observations célestes prend naissance une cosmogonie originale qui aura des répercussions phénoménales pendant des millénaires jusqu'à nos jours.

Premièrement naît la conviction que les astres sont de nature stables, immuables, immortels donc divins. Le monde se divise en deux : le supralunaire parfait et divin et le sublunaire imparfait car humain, influence du pur/impur des Hindous. Mais l'originalité des astrologues mésopotamiens réside dans le fait que l'imperfection humaine vient d'une chute stellaire de l'âme sur Terre. En effet en remarquant le comportement erratique des comètes, des étoiles filantes, ils construisent le concept des âmes prisonnières du chaos.

"Possédée par le désordre inhérent du monde, elle (l'âme) perd sa forme sphérique et s'étire comme une comète. Elle va couler le long du Zodiaque en prenant une couche à chaque planète : à Saturne, elle prendra son intelligence discursive, à Jupiter sa volonté militante, à Mars son humeur combattive ou agressivité, au Soleil, les sens et l'imagination, à Vénus, l'impulsion des désirs, la libido, à Mercure, le don de parole et enfin à la Lune, le sédiment qui va l'unir à un corps de chair. Ainsi va-t-elle s'incarner, chutant dans le mal de corps en corps. " (Marc-Alain Deschamps, Ce corps haï et adoré, p.45)

L'âme est une "étincelle de la substance des astres" qui chute vers l'imperfection parce qu'elle a fauté, transgressé l'ordre divin. Cette chute dans le corps devient sa prison où elle doit se purifier à nouveau pour retrouver sa pureté divine.

Auparavant, le chaman considérait tous les éléments de la nature (minéral, végétal, animal, homme) étaient porteurs d'âmes unis dans une immense cosmogonie. L'âme était de nature terrestre manifestation d'un dieu immanent. Jadis, dans le monde de la Préhistoire, le mal était associé au malheur, c'est-à-dire qu'il correspondait à une fatalité subie par l'homme (maladie, échec, blessure, mort). L'homme se retrouvait dépassé par des événements dont ils subissait les effets, vis-à-vis desquels, il n'avait aucune responsabilité. Depuis l'ère mésopotamienne, l'âme sera dorénavant de nature cosmique, céleste, manifestation d'un dieu transcendant établissant ainsi une séparation inéluctable entre le ciel pur et la terre impure. Se dégage une théologie astrale où la purification de l'âme est corollaire à la purification du corps. Le corps terrestre associé à la nature commence à faire problème.

Face à cette impureté fondamentale, l'homme en déduit que le malheur est résultat d'un faute qu'il a commise et qui réveille l'hostilité des dieux. L'origine du mal, c'est la révolte qui bouleverse l'ordre du monde. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, apparaît dans le cosmos le Mal métaphysique sous les traits du Dieu Kingu qui a préparé le soulèvement et entraîné d'autres dieux dans la rébellion en cessant de travailler. N'oublions pas qu'à l'origine les dieux se devaient de travailler eux-mêmes pour subvenir à leurs besoins. Selon l'Enouma Elish, c'est le dieu Kingu qui dirigea la révolte en demandant la création d'une race de subordonnés qui travaillera à servir les dieux et ainsi libérer les dieux de ce labeur. Marduk entendit l'appel des dieux mais se devait de punir l'insolence de Kingu. Ainsi Kingu fut châtié et de son sang, on façonna l'humanité en le mélangeant à de l'argile. Ce qui signifie que la nature de

l'homme, issue de Kingu, est essentiellement mauvaise et démoniaque; le Mal est dans sa chair.

Le mal que l'on subit est tributaire de la faute que l'on a commis. La faute est contingente à l'espèce humaine et chaque homme est porteur du "péché originel" du simple fait de son appartenance à l'humanité. Mais quel peut bien être ce péché intrinsèque à la condition humaine ? Si non celui de la révolte contre la tyrannie. Notre "péché originel" s'appelle liberté car comme Kingu, l'homme peut se révolter.

Une jour, un grand chaos s'empara des hommes, ils péchèrent et se rebellèrent contre leur "destin", qui était de servir les dieux par le travail et le culte et ainsi plongèrent le monde dans la décrépitude. Un grand danger qui menace les dieux, le roi, le prêtre.

Vers 2280, Rimusch, successeur de Sargon l'ancien, fondateur du premier grand empire sémitique et de la dynastie d'Akkad, dut faire face à une série de soulèvements en pays sumérien. Au cours d'une guerre impitoyable des "flots de sang furent versés, des villes rasées, effacée de la surface de la terre".

"La révolte de l'homme contre les dieux apparaît dans la légende du jardinier Shukalletuda, qui a commis un péché mortel en séduisant Inanna. (nda, la Ève sumérienne) Suivant l'épopée d'Atraharsis, l'homme refusa de travailler, Tout comme l'avaient fait avant lui les dieux inférieurs. Voyant que l'homme se dérobait à la tâche que lui avait assignée les dieux de subvenir à leur propres besoins et constatant le bruit causé par la multiplication de l'humanité, Enlil perdit le sommeil. Il tenta de mater la résistance de l'homme en envoyant des plaies, la famine et la sécheresse, mais l'intervention d'Enki permit à l'homme de survivre à ces châtiments. Dans les épopées d'Atraharsis et de Gilgamesh, le déluge apparaît comme le résultat du jugement que les dieux ont porté sur les hommes." (Geoffrey Parrinder, Les Religions du monde, Hasso Ebeling International Publishing, Luxembourg, 1981, p.110)

Les dieux créèrent l'homme pour les servir mais créèrent aussi un rival potentiel. La vie devient un dur labeur où le moindre faux pas, entendre ici rébellion, vaut à l'insoumis la damnation éternelle. Le pouvoir aura ainsi aucune peine à s'exercer de la manière la plus radicale puisque le despote est aussi grand prêtre de la religion. Ainsi l'homme qui refuse son devoir d'obéissance confirme qu'il est pécheur par sa liberté. L'homme est fondamentalement mauvais parce que son désir de liberté est faute, une désobéissance et sa révolte, péché.

Cette liberté sauvage, bestiale fait peur et suscite l'angoisse intérieure parce que l'homme sait fondamentalement que la liberté offre de vertigineuses possibilités et peut aussi le faire régresser dans l'animalité. C'est devant lui-même que l'homme éprouve de l'angoisse dont la honte de ne pouvoir assumer correctement sa liberté. S'emparant de cette angoisse, le clergé mésopotamien se présente comme le seul pouvant "libérer" l'homme de l'effroi devant sa propre liberté logée en lui-même d'une manière si viscérale qu'elle se doit d'être domptée.

De la naissance à la mort, l'homme devient cerné de toutes parts par la religion; mais dans quel but ? La soumission morale aux dieux et même la soumission physique au roi par le travail sont alors perçues comme la purification nécessaire pour nettoyer la souillure de la faute. S'ensuit toute une série de préceptes, de rituels et d'incantations que l'homme doit observer pour ne pas tomber à nouveau dans le péché. L'homme ne peut plus penser par lui-même, encore moins élever la voix contre cette soumission, en résumé il est exclu de toute de toutes décisions concernant son destin.

Toute la culture mésopotamienne est traversée par le chaos du monde, par la débauche violente des hordes ennemies qui nous révèlent toute l'ignominie dont l'homme est capable. L'hypothèse de la faute implique que non seulement l'homme est corrompu mais il découvre avec effroi qu'il a peur de lui-même.

Les villes-états sont donc des communautés fondées sur la peur et portent en elles-mêmes le germe de leur destruction. C'est avec raison que Lewis Mumford dans La cité à travers l'histoire, montre que les civilisations archaïques possédaient cet avantage particulier de promettre la protection contre la peur des ennemis extérieurs; mais dans la mesure même elles semblaient ainsi promettre une solution collective à la peur qui régnait en elles, elles étaient fondées sur la seule violence et répandaient à leur tour la violence et la peur aggravées. (Drewermann, La spirale de la peur, 1994, p.330)

En créant le Mal métaphysique, la culture mésopotamienne engendra une vision négative du monde et de la nature humaine. Cette vision basée sur la Faute et la notion du Mal inhérent à l'être se profilera, au cours de l'histoire, comme une ombre mortifère sur toutes les civilisations de la région : on pense ici aux Iraniens, aux Égyptiens, aux Juifs, aux Arabes et sera à l'origine du gnosticisme et manichéisme que nous étudierons ultérieurement. L'homme devient une impureté sur Terre et soumis à la plus humiliante abjection. " Moi le chien qui béni le roi mon seigneur et ose t'aborder" retrouve -t-on dans les écrits de l'époque adressés au roi despote.

Cette vision négative est vraiment le nœud de notre condition humaine, Kant l'appelle notre "Mal radical." La peur de l'autre, la reconnaissance subite du danger extérieur, l'angoisse de l'homme terrorisé par la peur des famines et autres calamités naturelles font que l'on préfère l'humiliation consentie si elle est porteuse de sécurité. Cette auto-domestication de l'espèce est inhérente à la culture humaine où la vie est ritualisée, codifiée à travers un réseau d'obligations et de règlements dont le fonctionnement est ordonné par la religion.

Dissipons immédiatement toutes velléités intentionnelles de complot organisé contre l'homme. Il s'agissait plutôt de créer premièrement une théologie astrale "logique" et deuxièmement, d'établir un contexte socio-politique cohérent avec les découvertes des astronomes mésopotamiens. On mesure l'univers, le monde, l'homme, la société qu'à partir des connaissances réelles d'une civilisation à un moment donné inscrit dans une époque précise. Les découvertes astrales des Mésopotamiens furent tout aussi déstabilisantes pour l'homme que les théories de la mécanique le sont aujourd'hui pour nous.

Il faut donc retenir que dans les civilisations antiques, l'homme a totalement transformé sa liberté de nomade en servitude sédentaire où, comble de l'ironie, tyran et prêtre lui affirment qu'il est libre dans sa servitude. Et ils ont raison car l'homme a pris une décision par laquelle la liberté s'enchaîne à elle-même, ils ont tort lorsqu'ils pensent que cette décision perdurera éternellement.

Aparté : À l'entrée d'Auschwitz, il est écrit : Arbeit macht frei, le travail rend libre."

La "servitude volontaire" devient une décision spontanée de tous face au danger commun. Mais attention jusqu'à un certain point, car si les conditions internes deviennent pires que les menaces externes alors les "règles du jeu" ne tiennent plus. Une leçon fondamentale de l'histoire humaine est bien que toute communauté, qui recourt à la manipulation de ses membres pour se protéger de l'anéantissement, se transforme en instrument de terreur qui sera inévitablement détruit un jour par la révolte. L'effondrement du communisme soviétique en est un exemple récent.

Mais pourquoi encore, cette faute originelle ou philosophie négative de l'homme mauvais est-elle si tenace, pourquoi ne s'est-elle pas éteinte en même temps que la civilisation mésopotamienne ?

Parce que les prêtres ont su créer un pont extraordinaire de communication en enseignant l'écriture et la lecture. Or c'est évidemment par les milieux sacerdotaux que furent récupérées ces inventions bien sûr interprétés comme signes de puissances divines au profit du roi tout autant divin. À nouveau, toutes ces constructions de la pensée humaine convergent et "donnent leur caution au pouvoir d'État, dont la puissance s'inscrit parallèlement dans les grandioses constructions d'un art qui exalte le surnaturel au profit des despotes et des couches dirigeantes, laïques ou cléricales." (Lévesque, 1985, p. 106)

Les officiants célèbrent les rites comme une mise en scène théâtrale d'un monde en devenir où les hommes jouent un rôle que d'autres ont livré avant lui, que d'autres livreront après lui. Sauf que dorénavant, la pièce sera écrite laissant peu de place à l'improvisation. La mémoire collective transmise par une tradition orale à la portée de tous passe entre les mains d'hommes érudits créant un nouveau statut et un pouvoir spécialisé.

Pour la première fois, un clergé écrit l'histoire religieuse d'un peuple où tous les rites, les rituels, les chants, les prêches moralisateurs sont patiemment codifiés et forment le corpus des premières liturgies transmises par l'écrit. Ces liturgies sont décrites ainsi dans l'Encyclopaedia Britannica : "Ce sont hymnes arides à la gloire des dieux entrecoupés de descriptions pessimistes des souffrances humaines décrivant l'abjecte misère de la vie."

C'est la Mésopotamie (2000 av.J.C.) qui nous livre le texte le plus ancien à ce jour du voyage mythique, sorte de quête héroïque où le héros Gilgamesh, après avoir éveillé la colère divine, part à la recherche de l'immortalité. À l'issue d'innombrables péripéties, il atteint la plante de la vie éternelle, mais la perd sur le chemin du retour.

Récit mésopotamien où les thématiques de l'homme créé avec de l'argile ; qui vit en harmonie avec les bêtes ; séduit par une femme ; du serpent séducteur qui possède la plante de la vie éternelle, sont tous reprises dans la Genèse où Adam et Ève, eux aussi après avoir provoqué la colère de Dieu, s'engageront dans un long périple expiatoire à la recherche de l'Eden perdu, de la maison, du foyer où trouver le repos. Fait de désenchantement, leur parcours révèle plutôt " l'incroyable désordre qui règne dans le monde." Puisqu' aucun lieu ne possède l'entière unité, l'entière vérité, l'homme est condamné à errer de par le monde. À l'origine de l'errance, il y a la Faute.

Heureusement ou malheureusement, c'est selon, existe le prêtre, ce grand magicien des signes écrits qui possède le don de guérison de l'âme. Le prêtre s'appropria un pouvoir auparavant réservé à dieu celui de pardonner et surtout sauver l'homme de sa déchéance morale par des rituels tels la confession et cérémonies de repentir où furent conjurées les calamités qui menacent les hommes. Plus encore, le prêtre est thaumaturge ayant une pratique "médicale" empirique complétée par des recettes thérapeutiques à base de plantes suivies par des incantations d'exorcisme conférant à celui-ci un pouvoir inédit.

En récupérant l'invention par les commerçants de l'alphabet et des chiffres, les prêtres ont décrété que dorénavant le savoir sera une composante essentielle du pouvoir. Il ne s'agit plus seulement de diriger et d'apprivoiser le troupeau humain déjà docile mais surtout d'empêcher la révolte des esprits belliqueux par la peur métaphysique de l'enfer conséquence de la Faute comme opposition fondamentale à "l'idéologie" du créateur. Tout conduit à rendre la vie vide de sens ou plutôt, la vie tout entière apparaît comme une punition ou le travail devient la seule justification de l'existence et une malédiction puisque, quoique l'on fasse, l'action humaine est vain souci devant la mort.

" L'imagination babylonienne, qui s'était un peu détournée des "histoires de dieux" de Sumer, paraît se complaire ainsi aux "histoires de diables". Dans de très nombreux et très longs écrits des magiciens (...) il y a aussi indéniablement un fond d'angoisse dont celle de la "guerre atomique" peut nous donner une idée. Aucun peuple plus que celui de Mésopotamie, au milieu des "barbares" qui l'entouraient, le menaçaient constamment et déferlaient périodiquement sur son sol, ne paraît avoir eu autant le sentiment que civilisation et bonne vie sont chose fragile et sans cesse remise en question ". (J. Nougayrol, La religion babylonienne, p. 234 in note 20 Eliade, 1976)

"Ces histoires de diables", histoires occultes racontent, qu'à côté des formes divines, une "matière" franchement démoniaque est à l'oeuvre : que le Cosmos possède une double nature : divine et satanique. Transposés dans la réalité sociale de l'époque : les peuples barbares sont des satans qui menacent la cité-temple, emblème divin de la civilisation. ("L'axe du mal", Georges Bush, 2002)

Le mal existe que s'il est opposé au bien. La théocratie est le règne politique du Bien absolu, de la Beauté, de la Sagesse au bénéfice de tous, l'homme qui se révolte n'est qu'impureté, laideur et folie, voilà le dogme qu'il faut respecter sous peine d'être "banni du Paradis".

Le despote mésopotamien a réussi à intégrer en une seule personne dieu/roi-guerrier/prêtre, la "sainte trinité" du pouvoir tyrannique, le gardien suprême du troupeau, "le seigneur de l'art pastoral royal" du premier État impérialiste qui fut une théocratique totalitaire, le rêve encore aujourd'hui de tous les intégristes musulmans, juifs et chrétiens. (Sloterdijk, 2000)

Jamais un État aura atteint un tel degré d'opulence tel que manifesté par la construction du palais de Sargon qui couvre dix hectares parsemées de jardins somptueux et abrite deux cent neuf salles ornées de fresques et bas-reliefs peuplées par une foule de courtisans et de prêtres. Cette titanesque puissance étatique était, on le conçoit, une tyrannie gérée administrativement par l'entremise d'une bureaucratie imposante et protégée par une armée jamais égalée dans le monde antique. L'asservissement devint une composante essentielle du progrès, de l'enrichissement, de la conquête, de la puissance.

A vrai dire, ce développement excessif de l'aspiration à la puissance, précisément, contenait souvent déjà le germe de la ruine : au bout d'un certain temps, la maîtrise des territoires occupés et des peuples soumis et toujours rebelles absorbait trop d'énergies, perdues alors pour le développement économique et culturel ". (E. Drewermann, Spirale de la peur, p. 47)

Après avoir vidé l'homme de sa valeur et ravallé sa beauté, le tyran avec l'aide du clergé a fait des masses humaines des monstres au service des dieux conquérants. Ainsi l'homme est contraint de prouver la nécessité de son existence que par sa seule productivité, de telle sorte que la vie en commun est fragilisée par la méfiance et l'angoisse. L'autre devient malédiction et menace ma position sociale. Comme concurrent économique, l'autre risque de m'ôter ce dont j'ai besoin pour justifier mon existence. Il me faut donc l'anéantir en liquidant sa part d'humanité, ce qui me permettra par la suite de l'utiliser comme une bête de somme ou de le dénigrer en tant qu'anti-homme ou non-humain, sort qui sera généralement réservé aux étrangers. Peu importe le type de société, la thématique reste toujours la même : on utilise l'autre, on l'abaisse, on le dégrade, on l'insulte, on le menace, on le rejette, on le torture et finalement on le tue parce qu'on a besoin de lui pour justifier sa propre existence et vérifié que l'on est indispensable à la communauté.

L'empire mésopotamien se désintégra, sa langue s'ombra dans "l'oubli" comme le latin et le grec ancien par la suite, seuls, ses écrits survécurent jusqu'à nos jours et influencèrent toute l'histoire spirituelle de l'humanité. Et n'oublions pas qu'en Mésopotamie, avec le despote, est née aussi le désespoir.

Le désespoir se vit alors comme une condamnation. Maintenant que l'homme a consentie à transiger sa liberté contre la sécurité de la servitude, il sait à tout instant qu'il est responsable de son auto-aliénation. Nouvelle angoisse, car il sait que dorénavant il est condamné à la révolte, il est condamné à pécher périodiquement pour ne pas sombrer dans le néant, de là le drame. Drame en effet, lorsque l'homme asservie n'a plus honte de sa condition, qu'il préfère liquider définitivement la liberté de son existence. L'angoisse existentielle est alors remplacée par le désespoir, état dans lequel l'homme a perdu le courage de la révolte. Désespérer d'avoir à pécher, telle est la spirale du désespoir où la liberté et la révolte font maintenant peur.

Voilà près de 4,000 ans, avec Abraham, naquit Yahvé, dieu unique. Dans Yahvé, l'homme y transposa non pas la puissante harmonie mais le pouvoir de la puissance hégémonique tel que représenté à l'époque par le despote mésopotamien Sargon. En somme, Yahvé est la réponse juive au totalitarisme théocratique mésopotamien, sa contrepartie identique qui, elle, seule, libéra le peuple juif de la tyrannie des autres nations. Allah est la réponse arabe au dieu despote des juifs et des chrétiens et ainsi de suite.

Depuis ce jour, Dieu est devenu l'objet "boetyle" (miroir) de l'homme et du genre humain, la mesure de toute chose sous l'influence des prêtres, rabbins et ouléma, chantres de l'unicité sanctifiée de dieu et du roi. Le concept de Dieu dans le monothéisme n'est rien d'autre qu'une projection de l'homme : la puissance fantasmée de l'homme despote.

Les trois religions monothéistes ont tous en commun Abraham, pasteur hébreux, comme premier prophète de la Parole de Dieu. Avec Abraham, naquit Yahvé, dieu unique et tribal. Il vit à Ur (Our) en Mésopotamie et fut donc en contact avec la mythologie mésopotamienne où les dieux ont pris apparence humaine (anthropomorphisme). Abraham appartient aux tribus de pasteurs nomades souvent opposés aux paysans, agriculteurs, et sédentaires des Cités-États. De tous les peuples de la terre, la Genèse ne s'intéresse qu'à la famille de Sem dit les Sémites, le clan d'Abraham qui aura comme descendance Isaac et Jacob appelée la "triade patriarcale". De Jacob naîtra douze fils constituant le noyau du peuple hébreux : les douze tribus d'Israël, des tribus de nomades pasteurs.

C'est l'ère de la Bible, plus précisément, de l'Ancien testament : la religion d'Israël, la religion du Livre de la création. La force spirituelle de la Bible réside dans le fait que son histoire amalgame tous les archétypes et les mythes de l'histoire depuis le paléolithique tout en les combattant.

Tous les grands archétypes de l'humanité y sont réunis : les eaux primordial : " l'esprit de Dieu planait sur les eaux " (I:1-2), organisation du chaos : " Que la lumière soit" (I:3), etc. La création de l'homme avec de la glaise remonte aussi loin que le statuaire paléolithique; comme une restitution de l'acte primordial où l'homme créait avec de la terre ses dieux et déjà contenue dans la mythologie sumérienne. Comme dans toutes les mythologies, les forces de la nature doivent être soumises : " Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux " (I:26). La création de la femme à partir d'une côte retirée d'Adam indique l'androgynie de l'homme primordial répertoriée dans de nombreuses autres croyances où l'Ancêtre mythique comporte une unité, un totalité du masculin (animus) et du féminin (anima). Et bien entendu comme dans toute mythologie patriarcale à l'exemple de Pandore chez les Grecs, la femme viendra scinder cette harmonie par son "péché originel" et en subira éternellement les conséquences.

Comme tous les peuples opprimés, Les Hébreux et leurs tribus subirent bien

sûr les persécutions. Depuis les origines, l'homme s'est toujours identifié aux forces dominantes de leur époque, du totem de l'ours des cavernes à Sargon. La Révélation de Yahvé à Abraham s'inscrit dans le même processus mental mais cette fois-ci en y introduisant la notion de rébellion contre le pouvoir en créant un contre-pouvoir tout aussi puissant. Yahvé, qui par Amour a créé le ciel et la terre, les hommes, les animaux, est aussi un dieu guerrier, le sauveur qui doit régner sur le monde à l'image de Sargon, "roi de la totalité".

Même si aucune trace ne révèle l'existence de l'Abraham historique qu'il soit un être réel ou de fiction, le yahviste, le prêtre historien qui a écrit la Bible a senti le besoin de donner à la généalogie du peuple Hébreux, un père fort et courageux choisi par Yahvé comme un grand chef de caravane ou un berger pasteur pour guider le peuple hébreux vers la Terre promise. Précisons que le vocable yahviste désigne le ou les historiens auteurs inconnus de la Bible et dont la date d'écriture est incertaine, débat que nous laissons aux exégètes. Car pour nous, simples néophytes, la seule question qui nous interpelle est sa raison d'être. Le rôle premier d'Abraham est de révéler au peuple hébreux l'existence d'un Dieu puissant : Yahvé, plus puissant encore que le despote Sargon qui sévissait contre eux. Yahvé devint le contre poids théologique au joug politique mésopotamien.

Pourquoi le yahviste a-t-il senti le besoin à un moment donné d'écrire l'histoire et la généalogie du peuple hébreux ? Il semblerait selon plusieurs spécialistes que pour mettre fin aux divisions internes entre Israélites, au non-respect des préceptes de la loi divine révélés à Moïse, le yahviste ait senti le besoin de faire une remise à l'ordre des contrevenants.

" Pendant l'exil, le peuple avait besoin de se forger une nouvelle identité et de retrouver la conscience de ses origines. Et l'auteur de la Genèse s'est servi, pour exprimer l'identité du peuple, d'histoires qui existaient ici et là à propos des ancêtres, d'anciennes d'histoires populaires auxquelles il a donné une dimension nouvelle. C'était une réponse à une situation critique : les prophètes avaient prédit que, si les Israélites continuaient à trahir Yahvé et à bafouer les lois, le malheur s'abattrait sur eux. Avec l'exil (de Babylone (nda), cette prophétie s'est réalisée. Il leur semble donc que tout est fini, Il faut dès lors faire renaître l'espoir. Or, une des caractéristiques de l'auteur yahviste est de mettre en avant que les Patriarches incarnent la chance, pour les Israélites, de devenir un grand peuple et d'hériter d'une terre". (Abraham Ségal, Abraham, Enquête sur un patriarche, p. 127-128)

Il est aujourd'hui certifié que l'Ancien Testament avait comme leitmotiv la création d'une identité nationale et que ses premiers écrits datent de l'exil à Babylone du peuple hébreux suite à la destruction de Jérusalem. Il y eût au cours des siècles plusieurs déportation des Israélites vers la Mésopotamie. En 721, le royaume d'Israël est détruit par Sargon II et la population partiellement déportée tandis que la plus grande déportation suivra la destruction du Temple à Jérusalem en 587 par Nabuchodonosor. Arrivés à Babylone, les exilés découvrent avec stupéfaction une culture extrêmement prestigieuse disposant de deux systèmes d'écriture : l'akkadien et le sumérien dont les tablettes d'argiles écrites gardées dans des sanctuaires perpétuent la pérennité des codes religieux et des lois de la cité. Confronté à un tel niveau d'excellence, le yahviste comprit l'urgence de doter le peuple hébreux d'un texte fédérateur d'origine divine.

Ainsi la Genèse se présente à la fois comme un récit théologique à visée politique en vue de l'établissement d'une théocratie hébraïque. En 1983, le spécialiste John van Seters dans In Search of History, cité par Ségal, démontra que les textes bibliques ont probablement été conçus à partir d'une riche tradition orale du conte, d'histoires disparates de plusieurs personnages de plusieurs peuples, de légendes, mythes et folklore qui furent par la suite rassemblés, ordonnés et finalement chronologiquement structurés formant une œuvre hautement unifié. Van Seters appuie sa démonstration sur l'exemple du Grec Hérodote (v. 484-420) considéré comme le "père de l'histoire", le premier historien dont les écrits nous soient parvenus intacts. Son œuvre maîtresse Histoires offre une masse importante d'informations sur les guerres entre Grecs et Perses, sur les us et coutumes de la vie quotidienne, sur les croyances religieuses, les institutions publiques, les codes alimentaires et vestimentaires, bref Hérodote dresse un cadre descriptif, une manière de raconter que le yahviste de la Bible a sûrement appliqué lui aussi à son œuvre. Il en est ainsi des grands textes de l'Humanité comme les Upanisads indiens, le Gilgamesh mésopotamien, les Ghâtas iraniens, l'Ancien et le Nouveau Testament, la Torah, le Coran,; tous inscrits dans une vision poétique ou plutôt une conception romancée de l'histoire, genre de docu-fiction visant à établir une véritable théologie de la domination. Ce point de vue est aujourd'hui reconnu et adopté par plusieurs spécialistes.

Bien avant les hiéroglyphes égyptiens et l'écriture sumérienne, bien avant la Bible et bien avant les premiers écrits philosophiques de la Grèce antique la parole du conte, la poésie des chants étaient les récits oraux d'une histoire sacrée, gardiens de la mémoire humaine. Le récit côtoie le discours épique, dramatique, religieux, mythique, poétique, théâtrale et romanesque. Là est la force indéniable du récit. Le récit est de tous les temps et se transmet de génération en génération comme un legs, une tradition qui ne souffre aucune autre interprétation surtout pas celle de la "vérité philosophique". L'homme a toujours couronné le récit de l'illusion qui fait sens et consensus au détriment de la réalité. Car l'homme est avant tout un poète. Il aime inventer des mondes constitués de fantaisies, de rêves, d'utopies, des mondes habités de personnages étranges, passionnés, souvent monstrueux, des univers interchangeables en diapason avec les dernières connaissances scientifiques et l'avancée des connaissances. (Hentsch, Raconter et mourir, 2002)

Tous ces écrivains illustres, inspirés par les prophètes comme Abraham, Moïse, Jésus, Zarathoustra, Mahomet, Bouddha, ont tous écrits une saga immense avec leur cœur et leur intuition donnant à celle-ci une étonnante force de pénétration. Ce sont des textes fourre-tout réunissant toutes les légendes et les rituels depuis la préhistoire et écrits dans un style flamboyant usant d'images exaspérées aux couleurs tantôt violentes, tantôt sensuels racontant les relations tendus, guerrières, meurtrières entre les hommes et leur possible pacification, c'est le cri de la détresse humaine devant la lointaine libération. Ces écrivains bibliques ou autres ont vraiment ressuscités le passé en mettant

en lumière des faits significatifs choisis qui deviennent à leur tour des symboles, des mythes "rénovés", réactualisés à l'intérieur d'un territoire, d'un cadre géographique donnant l'impression juste de toute une époque. C'est ainsi que déroule devant nos yeux, comme un songe animé, toute l'histoire fantastique de l'homme qui nous émeut et nous fait rêver. Est-ce vrai? Est-ce faux? Personne ne le saura avec certitude, mais si nous voulons nous mettre un instant hors de l'histoire, force nous est de reconnaître que nous sommes en présence des plus grandes oeuvres d'art littéraire de l'humanité. Qui dit oeuvres d'art, dit artistes, dit hommes. Or comme tous les hommes, ces écrivains ne peuvent faire abstraction de leurs tourments.

"Il y a dans toute la Bible, à l'égard des cultures environnantes, ce que les situationnistes ont appelé le détournement. Ils proposaient comme l'une des formes de l'action révolutionnaire le fait de ressaisir par exemple un texte et de le détourner de son sens, de son objectif pour lui faire dire tout autre chose. C'est exactement ce que tous les écrivains juifs, puis chrétiens (et musulmans) ont effectué. Ils ont pris un texte (assyro-chaldéen, sumérien, égyptien, perse, grecque, etc.) et ils l'ont appliqué à une situation toute différente. Ils en ont changé certains termes, ils l'ont inséré dans un contexte qui le détournait de son sens premier, etc. (nda : La parenthèse est de nous) (Ellul, La subversion du christianisme, p.24)

Dès le début de la Genèse, nous apprenons que nous sommes victimes des fourberies du serpent et en incarnons la Faute. Nous avons osé désobéir, nous nous sommes révolté contre le pouvoir suprême. Que Adam et Ève aient effectivement croquer la pomme ou découvert symboliquement les joies de la sexualité selon l'école psychanalytique, peu importe le motif, ils ont posé un geste de rébellion menant à une libération d'un joug aussi beau soit-il. (la prison dorée)

N'oublions pas que la civilisation naissante, depuis la Mésopotamie en passant par l'Égypte et l'Iran, est traversée de révoltes réprimées dans le sang par des tyrans investi de don divin. Le serpent biblique met en lumière que l'interdit de Dieu envers les fruits de l'arbre de la connaissance représente en réalité la connaissance des dures lois de servitude que le despote édicte en commandements pour se protéger lui-même car, en vérité, il craint et tremble pour son trône. Le serpent de la Bible dévoile et dénonce l'amalgame Dieu-roi. Le roi n'est pas réellement un Dieu et il doit veiller à ce que les humains ne découvrent jamais le subterfuge. La dureté du châtiment dont le roi menace l'homme au nom de dieu masque sa propre vulnérabilité. Le tyran se veut omnipotent comme Dieu pour cacher son impuissance. Le roi est désormais démasqué.

L'homme retrouve sa liberté, il peut juger si l'interdit est juste ou non. Les barrières tombent, le serpent révèle que la révolte est possible. Suivra l'expulsion du Paradis et l'exil...politique comme châtiment. Voilà ce qui arriva à l'homme désobéissant aux commandements de Dieu et ce qui risque d'arriver si l'on rejette les lois royales. Cette désobéissance à Dieu concorde avec toute une panoplie de mythes où l'idée de la mort d'un roi était nécessaire à la naissance d'un nouveau dieu sous une forme plus purifiée, on pense ici à Yahvé, dieu unique supplantant le dieu-roi polythéiste des civilisations antiques.

Incidemment, la Genèse hébraïque et une bonne partie de l'Ancien Testament se sont constitué à partir des mythologies archaïques et des visions religieuses des oppresseurs antiques visant à protéger la théocratie.

Sous plusieurs angles, le texte biblique reprend la mise en garde émise par le prophète égyptien Ipu-wer indiquant que lorsque le pharaon ne se comporte plus comme le dieu-incarné, tout est remis en question, en premier lieu la Création originelle. Car l'entre-ligne métaphorique du texte se veut un avertissement qui s'adresse tant au roi qu'à ses sujets : à partir du moment où l'image de dieu est brouillée par l'iniquité du roi et que l'homme chute dans la révolte, ni le roi, ni le peuple sont capables de retrouver le chemin vers Dieu et deviennent sujets au mal.

Ainsi si mal il y a, c'est la prétention de l'homme à atteindre par lui-même la dimension de Dieu et que tous ses malheurs sont les conséquences des tentatives désespérées de justification de son existence par l'auto-divinisation. Plus il tente d'être comme Dieu, de prendre sa place, plus il rate sa vie. Le concept de domination émerge alors comme "une tentative ratée d'adaptation" qui oriente l'homme dans une fausse direction qui le sépare autant de sa compagne que de ses frères.

Parallèlement au message politique, un message théologique s'impose également. Les thèmes du récit comme le péché et la punition, la haine mortelle et la honte, l'angoisse et l'exil, la menace des peuples et l'affrontement, la soumission de la femme et la déification de l'homme sont des thèmes sur lesquels s'est bâtie l'histoire de l'humanité. A cela, ajoutons la peur de la faim, de la pauvreté, de la maladie et des handicaps physiques, peur de l'exclusion, de l'anéantissement et finalement de la mort et nous avons là le topo générale de la détresse humaine vouée à la crainte. Ainsi toute la structure de l'existence humaine repose uniquement sur l'angoisse que l'on qualifierait de "naturelle". Et l'angoisse naturelle fondamentale est strictement reliée à l'ambivalence de la vie et de la mort : il faut consentir à tuer pour vivre, à dépecer et à manger l'animal ou la plante que l'on vénère comme un dieu avec comme conséquence que l'on ne peut survivre sans être coupable de ce meurtre. Rien ne peut advenir sans qu'un dieu soit sacrifié pour cela, telle est la pensée primitive naturelle que la Genèse transformera "surnaturellement" en péché originel comme conséquence de l'éloignement de dieu que Jésus viendra racheter par son sacrifice. Car contrairement à l'animal, l'homme connaît les conséquences de ses actes, il a conscience que s'il est encore vivant c'est parce qu'il a tué. Mais quel mal y-a-t-il puisque le mouvement de la vie elle-même nous impose de dominer ? Il y a mal lorsque que la domination naturelle de l'homme se retourne contre son créateur et son propre frère, alors il y a méchanceté.

Sommes-nous alors surpris de découvrir toute la haine mésopotamienne envers l'homme resurgir à la source du judaïsme dans la Bible ? L'homme, appelé le glébeux, est associé au mal : voyant que se multiple le mal du glébeux "Iahveh (Yahvé) regrette d'avoir fait le glébeux sur la terre. J'effacerai le glébeux que j'ai créé des faces de la glèbe" (Genèse VI; 6-7) Quelle ressemblance entre la déception de Yahvé et celle du dieu Apsu babylonien qui, excédé du bruit de ses créatures, décide de les exterminer ou du dieu

mésopotamien Enki, nous l'avons vu, qui décide de créer des pantins, véritable ratage de la Création.

Incidemment, la Genèse hébraïque et une bonne partie de l'Ancien Testament se sont constitué à partir des visions religieuses des oppresseurs mésopotamiens.

Des mages iraniens, les scribes de la Bible retiendront bien sûr le Diable, notre Satan. Mais curieusement, Satan est un familier de Dieu et fait partie du Conseil céleste. Plus encore, Satan est l'instrument des volontés divines lesquelles veulent mettre à l'épreuve les vertus de Adam, Ève et plus tard Jacob. Satan est loin d'être l'ange déchu, l'ennemi de Dieu mais plutôt un serviteur de sa volonté comme le livre d'Isaïe où "Dieu envoya un mauvais esprit pour semer la discorde entre lui et les habitants de Schechem..." (Livre d'Isaïe, Juges, IX; 22-57)

Ainsi les services démoniaques accomplissent les vengeances de Dieu c'est-à-dire que Dieu, dans l'Ancien Testament, est à la fois le Bien et le Mal et jamais le Diable y apparaît comme ennemi juré de Dieu. Alors Satan est-il le mal ? Non, dans l'Ancien Testament, il représente la souffrance voulue par la volonté de Dieu. Jusqu'au IIIe ou IIe siècle avant notre ère, aussi déconcertant que cela puisse paraître, le Diable comme représentant du Mal absolu est absent de la Bible et du judaïsme primitif. Le Diable vraiment démoniaque d'inspiration iranienne comme "le Prince de ce monde" qui devient le Mal absolu et ennemi de Dieu est l'œuvre du Nouveau Testament que nous étudierons plus loin.

Les différents niveaux d'interprétation nous indique que, le mal serait historiquement le résultat d'une transgression à un ordre déjà établie. Le passage de l'arboricole végétarien au chasseur carnivore du paléolithique marque la transgression du "paradis terrestre" matriarcale comme code dominant par le patriarcat de la horde. L'activité de la chasse et la création d'outil et d'armes correspondent à des périodes d'expansion phénoménale du cerveau. L'arrivée progressive de la conscience rend l'homme capable de reconnaître la responsabilité de ses actes (Kant) et le mal devient alors associé à la culpabilité ressentie dans l'acte de tuer l'animal divinisé ce qui rejoint la position psychanalytique de Freud concernant le péché de Adam et Ève et l'apparition de la névrose.

L'acte de transgression envers Dieu produit théologiquement le péché, produit psychologiquement l'angoisse et politiquement la révolte. Le monde est maintenant scindé. Le fratricide de Caïn envers Abel marque la transgression du code moral de fraternité, marque la rupture entre la civilisation agraire et urbaine et la vie pastorale, la vie sédentaire remplaçant l'âge d'or du nomadisme, tout ceci concourt à accélérer le processus de division entre les familles, les tribus, les ethnies.

La faute est bel et bien identifié à un acte de liberté et d'affranchissement (Hegel/Sartre). Le mal devient la période de transition chaotique nécessaire suivant la transgression d'un ordre antérieur, situation "normale" de tout système autant psychologique, sociologique, politique que théologique qui tend à rétablir l'équilibre perturbée et l'ordre.

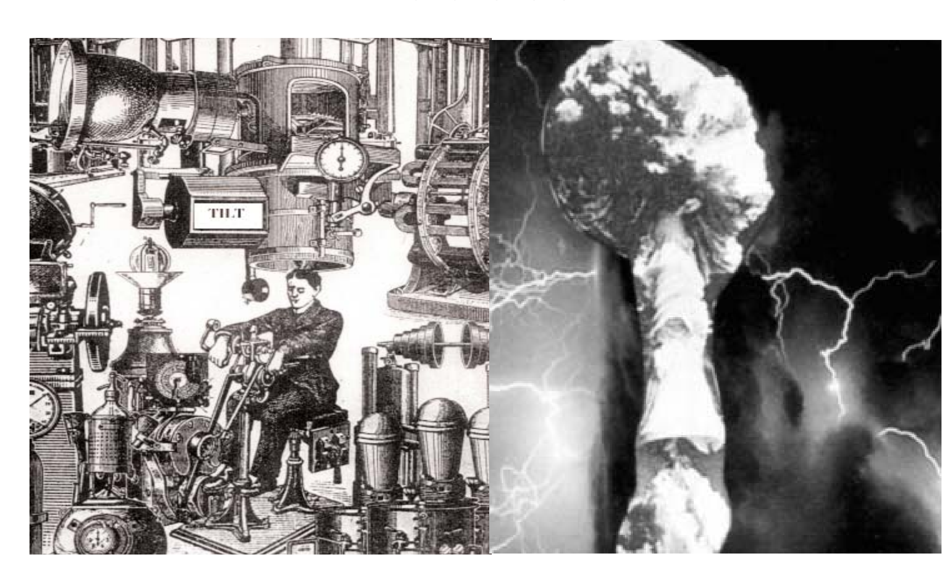
L'homme est coupable d'un choix de liberté par la transgression, sa punition sera l'angoisse et le mal est une des conséquences de son acte. L'homme perdu dans une nature rébarbative, obligé de gagner sa pitance à la sueur de son front, tourmenté par la peur ne peut retrouver la "paix de l'âme" que dans la foi, la seule capable de rétablir l'ordre. La femme, quant à elle, retrouve dans la maternité non pas ce qui devait être sa joie mais sa souffrance; son don béni de donner naissance devient l'instrument de son châtiment :

"Je multiplierai les peines de tes grossesses, dans la peine tu enfanteras des fils. Ta convoitise te poussera vers ton mari et lui dominera sur toi" (Gn 3, 16)

Cette domination de l'homme sur la femme, la base du patriarcat tribal, se prolongera dans la domination d'un peuple qui en soumet un autre. (Gn 9 : 20-27) La condamnation biblique de Canaan avec ses rites de fertilité agraires de types matriarcales est évidente et sa domination cherche à justifier l'organisation socio-politique de la famille patriarcale hébraïque et nomade sur le matriarcat agraire de la terre-mère. La domination de la société patriarcale sur le matriarcat vient compléter celle de l'homme sur la femme.

Ainsi, la domination constitue dorénavant la structure fondamentale à partir de laquelle s'écrit l'histoire des relations hommes/femmes et celles des ententes et des oppositions entre les peuples. Plus encore, la servitude de la femme à l'intérieur de la famille servit de "projet-pilote" à l'établissement de l'esclavage d'une tribu dominée par une autre, ce qui nous rappelle le dieu mésopotamien Enki, nous l'avons vu, qui décide de créer des pantins, véritable ratage de la Création, esclaves des dieux. L'appartenance commune des individus, la fraternité des peuples se sont dissous dans la méfiance, encore pis, la peur et la violence entre membres de la même espèce.

Homo Demens



" L'être absolu, le dieu de l'homme est sa propre essence. La puissance de l'objet sur lui est la puissance de sa propre essence.(...) Ce que l'homme... souhaite être, il en fait son Dieu." (Feuerbach) Rien ne fascine autant l'homme que l'appropriation du phénoménal complexe de puissance qui semble régir l'univers : la création

La première créature "vivante" née de l'imagination humaine (autre que Dieu lui-même diront avec raison les athées) est Galatée : un jeune homme nommé Pygmalion sculpte dans l'ivoire une femme merveilleuse qu'il veut pour épouse. L'intervention d'Aphrodite donnera vie à la statuette. On peut voir dans cette métaphore qu'un Dieu donne vie à une créature issue de l'imagination de l'artiste et qu'en ce sens il cautionne le désir de l'homme d'atteindre la déité. Mais cette histoire démontre également que la technologie et l'art peuvent servir à l'expression des fantasmes masculins envers le corps féminin.

Au niveau religieux, c'est dans le livre de la création Sefer Jezira d'inspiration juive, rédigé entre le IIIe et le VIe siècle après J.C, qu'apparaît un être (Golem) artificiel créé par l'homme dans la glaise et qui s'anime grâce à la magie de paroles sacrées. Pour la première fois est ainsi attestée la création par l'homme d'un être artificiel par une pratique magico-religieuse. Il en est ainsi dans la tradition chrétienne de la création d'un petit garçon par Simon le magicien à qui il aurait donné non seulement un corps mais aussi une âme. Détail d'une importance considérable puisque de tout temps, Dieu était le seul et unique dépositaire et dispensateur de l'âme comme principe de vie.

Dans un coup d'État, on remplace le roi par un autre, un président, un Premier ministre par un autre, on usurpe le titre, le concept, la représentation, l'idée. Or les idées ne meurent pas, elles sont; nous pouvons les affirmer ou les récuser, point les tuer. Annoncer la mort de Dieu, c'est verser du vide dans du néant. De mort point, plutôt usurpation par l'homme prométhéen du pouvoir aux Dieux; le divin a seulement "changé de peau. " En dépouillant les dieux anciens de leurs attributs, un sentiment de liberté sans précédent envahit la conscience humaine où se manifesta la certitude. Puisque la première certitude est celle de mon existence révélée par la conscience, par la pensée (Je pense donc je suis) et que le néant, l'infini, la nature, ne peuvent pas penser, alors "je", ma conscience d'être, est le point d'appui de toute connaissance. C'est par ma conscience que le monde, les galaxies, les planètes, la nature, l'autre existent. Descartes venait de déposer à nouveau l'homme sur le trône de l'univers et redonnait à la l'homme une position anthropocentrique. La révolution métaphysique de Descartes permit à l'homme de s'élever au-dessus de la nature en lui donnant le droit de la dominer tel un démiurge. Cette certitude de l'homme-dieu sera le talon d'Achille de la modernité occidentale.

Usurpant le pouvoir de création à Dieu, Galilée, Descartes, Newton, devinrent les démiurges de la modernité, les instigateurs du "coup d'État métaphysique" amenant à la divination de l'homme. Une nouvelle vision du monde appelée "matérialiste" proclama que la matière est l'unique substance, la raison unique de l'être et de la connaissance. En donnant à la matière, une force créatrice spontanée et considérant le mouvement comme son acte vital, le matérialisme renaissant rejoignait les préceptes épicuriens de la Grèce ancienne que Engels actualisera en écrivant : "que l'esprit n'est lui-même que le produit le plus élevé de la matière. "

La technique moderne dans ce contexte est partiellement expliquée comme la réalisation volontariste occidentale du dogme chrétien de la transcendance de l'homme vis-à-vis de la nature et de son légitime désir de la dominer. L'incarnation de l'homme n'est possible que si Dieu est expulsé du monde. L'expulsion de Dieu sera le coup d'État métaphysique de la modernité.. Dieu a chassé Adam et Ève du paradis, Descartes et Galilée ont chassé Dieu de la terre, l'homme l'a remplacé. Grâce à la science, à la technique, l'homme moderne, ce nouveau démiurge, devait conduire l'humanité barbare à la Terre promise. L'homme sublima son complexe d'infériorité vis à vis Dieu en une puissante mégalomanie: L'homme sera créateur d'univers, son univers. Il créa la machine à son image : à l'ordre divin succéda l'ordre humain.

Les tensions extrêmes perceptibles depuis le début du XXe siècle ont bouleversé tous les acquis de la civilisation. Que ce soit en science, en art, en politique, un vent de révolte inouïe souffla. Un monde nouveau semblait poindre à l'horizon, la révolution était sur toutes les lèvres. Mais tous ces changements ont pu avoir lieu que parce qu'ils étaient portés par une dimension métaphysique importante qui comportait un projet de société sotériologique de l'homme nouveau ; c'est à dire qu'ils proposaient tous, que se soient, en art, le cubisme, le suprématisme, le constructivisme, le productivisme, le surréalisme, que ce soit le positivisme en science, que se soient, le communisme, le nazisme, le fascisme et même le libéralisme, tous supportaient métaphysiquement une doctrine du salut de l'humanité par l'incarnation d'un nouveau sauveur. On ne se déleste pas si facilement de deux millénaires de messianisme christique. Malevitch, mais aussi Delaunay, Kandinsky, Mondrian, De Chirico et même Breton puis Borduas étaient de fervents métaphysiciens.

"Ce n'est pas seulement de la science et de la technique que la modernité s'était inspirée. C'était aussi, c'était surtout peut-être de tout un syncrétisme spiritualiste qui s'alimentait à ce qu'il y a de plus contraire à la raison. Théosophie et anthroposophie, sans doute, mais aussi spiritisme, occultisme, dialogue avec les défunts, croyance aux mondes invisibles, aux rayonnements mystérieux, aux forces paranormales, aux univers parallèles. (...) Aucun des grands noms de la modernité, de Kupka à Kandinsky, de Mondrian à Malevitch, de Duchamp à André Breton, n'est sorti indemne de cette fascination qui montre que le symbolisme n'est pas mort en 1900. Toute une nébuleuse ésotérique inquiétante, où se retrouvent la croyance dans des pouvoirs paranormaux, le goût des palingénésies (réincarnation) et des eschatologies (vision ultime de l'homme et de l'univers), mais aussi la croyance à la manipulation des masses par le pouvoir occulte de quelques initiés, mages, maîtres et "chefs" (Mussolini, Hitler, Staline), obscurcit l'éclat des Lumières que la modernité était supposée augmenter. " (Jean Clair, La responsabilité de l'artiste, p.17-18) (Les mots entre parenthèses sont de nous.)

La plupart des mouvements artistiques convergeaient eux-aussi vers un engagement total axé sur la destruction et l'anéantissement comme expression

de la colère et des frustrations latentes. En fait, les artistes répondaient à l'appel probablement du plus ancien mythe de l'humanité soit celui de la régénération périodique du monde que l'on retrouve partout, dans toutes sociétés archaïques, traditionnelles et maintenant modernes, "l'éternel retour" si cher à Nietzsche. Cette nécessité de renouveler complètement le monde où l'on vit correspond parfaitement à l'esprit révolutionnaire de l'époque dans tous les domaines que ce soit en science, en art, en politique : l'anéantissement de l'ancien monde est impératif à la venue des Temps nouveaux.

Détruire, déconstruire, en finir avec l'ordre passéiste des ruines et des musées décadents; même le présent n'a de valeur que parce qu'il est un passage obligé pour atteindre le but. Nouveau siècle, nouvelle technique, nouvelle civilisation, nouvelle cité, nouveauté sociale des masses urbaines, pour la première fois, l'ordre mécanique devient idéologie de la "nouvelle Jérusalem."

Le théologien Jacques Ellul, dans Les nouveaux possédés, y va d'une démonstration incontournable où il démontre l'entrée spectaculaire du politique dans l'univers religieux en dépit du discours athée de certaine société, phénomène qu'il qualifia de "religions politiques. "

"Les idéologies se sont multipliées avec le développement des nations, des États modernes et du système démocratique, mais il est apparu ensuite des idéologies de type particulier, avec le "marxisme-lélinisme-stalinisme" et avec l'hitlérisme ; elles sont entrées directement, explicitement en concurrence avec le christianisme, ont prétendu être supérieures aux religions transcendantes et se substituer à elles. Or cela correspondait à la crise et au recul du christianisme. Ces idéologies ont alors assumé en réalité les fonctions et les caractères de ces religions, et tout spécialement du christianisme. Elles sont devenues comme une sorte de substitut. " (Jacques Ellul, Les nouveaux possédés, p.258)

Ainsi Hitler modela l'organisation de son Parti nazi sur celle de l'Église catholique. D'ailleurs, il déclara :

" J'ai beaucoup appris de l'Ordre des Jésuites (…) Jusqu'à maintenant, il n'y a rien eu de plus grandiose sur terre que l'organisation hiérarchique (sic) de l'Église catholique. J'ai transposé une bonne part de cette organisation dans mon propre parti. Je vais vous dévoiler un secret (…) Je suis en train de fonder un Ordre (…) dans les "burgs" de mon ordre, nous allons susciter une jeunesse qui va faire trembler le monde. "

Hitler coupa court et expliqua qu'il ne pouvait en dire davantage. Il ne révéla pas l'identité de la redoutable organisation à ce moment-là. En fait, il se référait à la Schutzstaffel, plus connue en tant que les SS. Le général Walter Schellenberg, ancien chef du contre-espionnage allemand expliqua, après la guerre :

" L'organisation SS a été constituée par Himmler selon les principes de l'Ordre des Jésuites. Leur réglementation et les Exercices spirituels prescrits par Ignace de Loyola ont servi de modèle que Himmler tenta de copier exactement. Jacques Ellul exprimait, encore dernièrement, en ces termes dans son livre La subversion du christianisme :

"Comment se fait-il que le développement de la société chrétienne et de l'Église ait donné naissance à une société, à une civilisation, à une culture en tout inverse de ce que nous lisons dans la Bible, de ce qui est indiscutable à la fois de la Torah, des prophètes, de Jésus, de Paul ? Je dis bien en tout. Ce n'est pas sur un point qu'il y a eu contradiction, mais sur tous les points. " (Ellul, p.9)

L'Église catholique a échoué. Pour acquérir le pouvoir considérable du religieux, la révolution naissante se devait d'éliminer la concurrence idéologique et de proposer le marxisme-léninisme athée comme alternative révolutionnaire à la religion. Le prolétariat est alors chargé de la mission sotériologique et historique de sauver le genre humain.

Marx, lors de son séjour en Angleterre, a étudié les grands théoriciens de la libre pensée anglaise dont Toland qui souhaitait un retour au christianisme primitif sans dogmes et Hobbes qui renia l'autorité de l'église au profit du pouvoir civil. Hobbes profita de cette fracture métaphysique pour établir une contestation radicale de la politique en rompant avec la tradition antique où la communauté l'emportait sur l'individu. La montée de l'individualisme au détriment des solidarités communautaires amena Hobbes à penser un système politique fondé sur la domination d'un pouvoir fort capable d'unifier par l'effroi et qui repose sur un contrat de soumission de chaque citoyen : l'absolutisme. Puisque "l'homme est un loup pour l'homme" et que la recherche du profit par la domination ne peut que conduire à la violence, à la guerre, à l'insécurité, Hobbes en déduit que seul un pouvoir des plus fermes permet d'assurer la sécurité nécessaire à l'individu.

Inspiré du monstrueux Leviathan dans le livre de Job de l'Ancien Testament, Hobbes en tira cette devise : " rien sur terre ne peut en force se comparer à lui " et l'appliqua à l'État. Investi de ce pouvoir absolu, l'État est en mesure d'imposer la paix aux individus par la contrainte, il est le seul garant de la vie, de l'ordre car il empêche les résistances des individus : L'État est " la guerre civile perpétuellement interdite par le poids du pouvoir. " Cette soumission du peuple opère par la crainte, la peur qui cimente la cohésion sociale. L'État souverain absorba l'église et acquit ainsi tous les moyens matériels d'administration et d'exercice spirituel du pouvoir : Dieu c'est l'État dépositaire du droit de puissance sur la maîtrise matérielle du monde.

Marx et Engels, ayant bien compris à la fois l'absolutisme étatique de Hobbes et la portée révolutionnaire du discours social millénariste des paysans fondé sur les Paraboles du Christ s'en inspirèrent pour élaborer les concepts de la révolution prolétarienne. Jésus, oui ! L'Église et sa religion oppressive, non ! De là, " la religion, opium du peuple. "

Est-ce que l'athéisme peut-être religieux ? L'athéisme devient religieux lorsqu'il tombe dans le piège du dogmatisme inhérent à toute religion : incarner la seule voie d'accès possible vers le spirituel. Il revêt pour ainsi dire la robe de l'ortho-

doxie. Ayant commencé par lutter contre les formes les plus oppressives de l'ordre religieux, l'athéisme en acquiert insidieusement les attributs principalement le désir de sauver l'humanité et la promesse d'une terre promise sans Dieu. L'incroyant devient alors un athée "messianique" convaincu de sa mission salvatrice.

"Le mythe marxiste d'un âge d'or, amené par le triomphe définitif du prolétariat, constitue l'expression la plus articulée et la plus éclatante de toutes les eschatologies politiques modernes. Selon Marx, la société sans classes de l'avenir mettra fin à tous les conflits et à toutes les tensions qui caractérisent l'histoire de l'humanité depuis son commencement. Il n'y aura plus d'histoire à proprement parler, il y aura une sorte de paradis terrestre, car l'homme sera enfin libre et mangera à sa faim, moyennant le minimum de travail, puisque les machines inventées par les savants se chargeront du reste. (Eliade Mircea, Méphistophélès et l'androgyne, p.226-227)

Mais surtout, effet pervers de l'histoire, Engels éleva la révolution socialiste à un tel niveau d'espérance qu'elle ne peut être comparée qu'aux attentes millénaristes. Le fondement spirituel sous-jacent au socialisme athée est d'inspiration millénariste et chrétienne.

Mais où Engels a-t-il pu puiser cette idée lumineuse si non dans les écrits de Joachim de Flore regroupés dans Exposition de l'Apocalypse qui date du début du XIIIe siècle. Selon lui, le millénium est le "troisième âge" qui sera celui de l'Esprit qui succédera à l'âge du Père (Ancien Testament), à l'âge du Fils. (Nouveau Testament) On commence à peine à comprendre le rôle exceptionnel des "prophéties" de Joachim de Flore dans la naissance, la structure, bref, la genèse de tous les mouvements millénaristes et/ou révolutionnaires modernes y compris le communisme dans l'attente du retour de "l'âge d'or. "

La troisième époque de l'Histoire, selon Joachim, est celle de la liberté par la connaissance placée sous le signe du Saint-Esprit. Elle remettait en question toute la théologie de l'Église catholique car le règne de la liberté implique le dépassement historique du christianisme et du judaïsme et l'abolition de leurs rites et institutions au profit de la régénération universelle apportée par la connaissance. La révélation de Dieu n'est plus un élément isolé dans le temps et réservé à un peuple élu, non ! La révélation de Dieu est perpétuelle, continuelle, progressive et suit le rythme de nos connaissances. Le troisième âge est celui de l'accomplissement de la liberté universelle marquée par le triomphe de la raison et de l'éducation. En résumé, si temple il y a, c'est l'école.

Grâce à l'analyse de Engels, Marx a bien compris le rôle émancipateur de Jésus Sauveur dont les souffrances sont appelées à changer le monde. Pragmatique, sa grande question était : l'idée du Christ est-elle utile à la révolution prolétarienne ? Et non pas : cette idée est-elle vraie ou fausse ? Marx a tout simplement transféré le pouvoir libérateur du Christ dans le prolétariat soufrant. Lui restait qu'à écrire l'Évangile de la lutte des classes, le Manifeste du Parti communiste; car les grands mouvements révolutionnaires ont toujours eu besoin d'un texte fondateur comme base mystique nécessaire à leurs réalisations.

"En effet, la société sans classe de Marx et la disparition conséquente des tensions historiques trouvent leur exact précédent dans le mythe de l'Age d'or qui, suivant des traditions multiples, caractérise le commencement et la fin de l'Histoire. Marx a enrichi ce mythe vénérable de toute une idéologie messianique judéo-chrétienne : d'une part, le rôle prophétique et la fonction sotériologique qu'il accorde au prolétariat; d'autre part, la lutte finale entre le Bien et le Mal, qu'on peut facilement rapprocher du conflit apocalyptique entre Christ et Antéchrist, suivi de la victoire du premier. " (Eliade, 1963, p.225) (sotériologie : doctrine du salut de l'humanité qui implique la venue d'un sauveur)

Pour Engels et Marx, il est évident que le christianisme primitif est à l'origine du socialisme moderne. C'est de cette atmosphère de religiosité axée sur le salut qu'il comprend qu'il doit présenter sa théorie philosophique et économique "comme un système complet d'explication, d'interprétation du monde, avec une vision globale du sens de l'histoire et de son mouvement qui assurait à l'homme un sens à sa vie. " (Ellul)

La question du Dieu des juifs ou des chrétiens et son analyse laissa Marx indifférent ; ce qui comptait c'est le rôle joué par la religion dans les processus sociaux et surtout de dénoncer l'exploitation de la classe ouvrière par l'Église. Sa position est clairement exprimée dans la Gazette allemande de Bruxelles du 12 septembre 1847 :

* "Les principes sociaux du christianisme ont justifié l'esclavage antique, glorifié le servage médiéval, ils sont prêts au besoin à faire également l'apologie de l'oppression du prolétariat - ils seront quittes à jouer l'apitoiement.

* Les principes sociaux du christianisme prêchent la nécessité d'une classe dominante et d'une classe d'opprimés et se bornent à faire le pieux souhait que la première soit charitable envers la seconde.

* Les principes sociaux du christianisme placent au ciel la compensation consistoriale de toutes les infamies et justifient par là leur maintien sur terre.

* Les principes sociaux expriment toute la bassesse dont les opprimées sont victimes de la part des oppresseurs ou bien comme juste punition du péché originel et d'autres fautes, ou bien, comme des épreuves imposées aux élus de la part du Seigneur en son infinie sagesse.

* Les principes sociaux du christianisme prêchent la lâcheté, le mépris de soi, l'abaissement, la servilité, l'humilité, bref, toutes les propriétés de la canaille ; le prolétariat, qui ne veut pas être traité comme la canaille, a bien davantage besoin de son courage, de sa dignité, de sa fierté et de son sens de l'indépendance que de pain.

* Les principes sociaux du christianisme sont serviles et sournois et le prolétariat est révolutionnaire. "

En somme, le Nouveau Testament a un potentiel révolutionnaire travesti par "les principes sociaux du christianisme" prêchés par l'Église. Cette position de

Marx donna naissance à différents mouvements millénaristes de gauche associées au socialisme utopique et au marxisme chrétien.

Religion vient de religere une sorte de lien entre les hommes, la première pulsion primitive de l'humain vers la communauté est d'essence communiste.

L'écrivain Gorki, est à l'origine de cette idée d'une religion socialiste. Dans une nouvelle intitulée *La Confession,* son héros Matvei est un chercheur de Dieu qui malheureusement rencontre beaucoup de faux prophètes. Un jour, il rencontre un homme qui lui parle de la souffrance terrible qui accable son peuple et lui montre le lien entre Dieu et le prolétariat démuni. Comme une révélation, il comprit que ce Dieu est l'humanité révolutionnaire, une humanité socialiste mais en même temps il saisit que ce Dieu n'est pas encore né, que ce Dieu, l'humanité est en train de le construire. De "bogoïskatéli", (chercheur de Dieu) il se métamorphose en "bogostroïtéli." (constructeur de Dieu) - Vous qui chercher Dieu lui clame ce prophète mystérieux, sachez que Dieu est l'humanité socialiste future. Lénine a perçu que l'homme nouveau a non seulement compris la révolution socialiste, il en est maintenant exalté et sans exaltation, l'homme ne peut rien créer de grandiose encore moins construire Dieu dont la célébration serait la révolution, point culminant du chemin de croix prolétaire.

Dorénavant, depuis la révolution soviétique, l'Évangile est rouge (Manifeste du Parti communiste) et le communisme muta en religion athée de substitution. Lénine, lui-même, a écrit expressément, selon Ellul, que "la constitution du parti communiste fut construite sur le modèle de l'Ordre des Jésuites et à l'image de l'Ordre des chevaliers de Porte-Glaives. "

Nul autre que le grand théologien catholique Gustav A, Wetter, ancien recteur du Collège russe pontifical et un des meilleurs connaisseurs de l'idéologie communiste, a su mettre en évidence, avec rigueur dans son livre Matérialisme historique et dialectique, les ressemblances formelles frappantes entre le système catholique romain et le système communiste soviétique. A noter que le parallèle qui suit est applicable à toutes les institutions religieuses islamiques, juives, sectes et mouvements messianiques tels que les Évangéliques, Pentecôtistes, Born again christian, Témoins de Jéhovah, Raélien etc.

"Comme le catholicisme romain, le communisme soviétique (chinois, nord-coréen etc.,) suppose un monde "enfoncé dans le mal", qui a besoin d'une "rédemption. " La "révélation", survenue à la "plénitude des temps" ou à l'apogée du développement dialectique, est déposée, dans le communisme aussi, dans quatre textes canoniques (Le Manifeste du Parti communiste de Marx et Engels, L'État et la Révolution de Lénine, Le livre rouge de Mao) et leurs épigones respectifs. Cette révélation est conservée, protégée et expliquée par le magistère infaillible du Parti (l'Église), par le Saint-Office du Bureau politique (le Vatican) et par le Premier Secrétaire (le Pape) infaillible en personne. La tâche des philosophes (prêtres et théologiens) n'est pas d'enrichir, de multiplier et de critiquer ce dépôt doctrinal, mais uniquement d'apprendre aux gens à s'en servir dans tous les domaines de la vie, et de veiller à garder "pure la doctrine" en démasquant les hérésies et les déviationnistes. Le magistère infaillible du Parti condamne ouvertement l'hérésie. Lorsqu'il a parlé, l'hérétique déviationniste n'a qu'à se soumettre, à faire son autocritique et à abjurer son hérésie. (Inquisition) S'il manque à son devoir, il est "excommunié" et exclu. (comme Salmon Rusdhie et ses Versets sataniques pour les musulmans ou le théologien Eugène Drewermann pour les catholiques) Ainsi le Parti apparaît-il comme "la colonne et la forteresse de la vérité" comme le rempart de l'orthodoxie. Tout en étant sur la défensive, ce communisme orthodoxe pratique l'offensive missionnaire : doctrine seule conforme à la vérité et porteuse du salut, elle aspire nécessairement et par nature à se répandre par tous les moyens dans le monde entier, envoyant partout ses missionnaires depuis son centre de propagande. Au-dehors, nul salut ! (l'enfer du goulag) Cela exige une organisation rigoureuse, une obéissance aveugle, une discipline de parti. Et l'ensemble est placé sous les ordres du Grand Chef, qui est quasi vénéré comme dans un culte avec des démonstrations de soumission, de grands rassemblements, des parades et des pèlerinages sur sa tombe... " (cité in Küng, Dieu existe-t-il ?) (les mots entre parenthèses sont de nous)

Puisque le marxisme s'inspire du messianisme chrétien, il est tout à fait logique que le communisme promette la terre promise. Or ce lieu idyllique est inspiré de la Cité de Dieu de Saint-Augustin, version athée. Pour Saint-Augustin, l'État ne peut exister en dehors de Dieu et ses lois car pour perdurer éternellement l'État a besoin de la puissance divine. C'est pourquoi l'autorité de l'église doit être absolue. L'église catholique est donc par délégation maître des hommes. Tous ceux qui réfutent cette autorité doivent être diabolisés et détruits.

De Saint-Augustin, Lénine comprît que la seule égalité possible des hommes passe par l'égalité devant la soumission. Le maître du Kremlin s'arrogea lui aussi le droit divin de vie et de mort sur ses sujets. Dès la Révolution accomplie, Lénine, le grand dieu bolchevique de l'État sanctifié, imitant les préceptes bibliques, voua à l'interdit les ennemis du Nouvel ordre mondial. Les paysans propriétaires furent dépossédés de leurs terres et éliminés, les prêtres orthodoxes, les popes pourchassés, les militaires tsaristes fusillés et les prolétaires récalcitrants envoyés dans des camps de "rééducation. " L'Union soviétique connut son Inquisition et sa grande Terreur. Staline, le "père fouettard", le Nemrod soviétique déporta des peuples entiers, Cosaques, Abkhazes, Arméniens, Tatars, Oubykhs, Kalmouks, Karatchaï, Meshkistes et Tchétchènes. Deux millions furent déportés en Sibérie. La Place rouge refléta la couleur du sang versé par les quelques 20 millions de victimes de l'ogre du Kremlin.

Non seulement la Chine communiste est athée mais elle représente paradoxalement le pays monothéiste le plus religieux du monde. Son Dieu unique, Mao Tsé-Toung, le Père de la nation appelée, "le soleil rouge qui ne se couche jamais" suggérant son immortalité. Mao rédigea la Bible de l'action communiste : le petit Livre rouge vénéré comme le Coran ou la Torah. Toutes les religions portant ombrages au Grand Timonier furent sévèrement contrôlées et de nombreux temples et monastères fermés surtout au Tibet sans compter les millions de victimes de la révolution dite " culturelle " menée en Chine par le régime.

C'est toujours le dogmatisme religieux qu'il soit déiste ou athéiste ou étatique qui conforte les grands despotes dans " leur bon droit " lorsqu'ils massacrent des êtres humains ou lorsqu'ils les privent arbitrairement de leur liberté.

Aucune civilisation n'a été capable de résister à la pathologie de la haine.

Le messianisme pathologique.

L'essor de l'extrême droite en Occident est principalement relié à la montée des mouvements ouvriers européens dits de "la gauche révolutionnaire. " Selon l'historien Éric Hobsbawm, Lénine a engendré Mussolini et Hitler. La victoire des bolcheviks en Russie sonna le réveil de la droite. Les classes moyennes et la petite bourgeoisie en étaient l'épine dorsale. La crise économique de 1929 et son lot de chômeurs et de déshérités confronta la démocratie parlementaire et le libéralisme économique à une classe ouvrière de plus en plus révolutionnaire tandis que la bourgeoisie demandait au gouvernement de se rabattre sur la force et la contrainte ce que fit Mussolini.

Maintenant que Freud avait démontré l'existence de forces obscures (libido) et des instincts cachés (Éros et Thanatos, pulsions de vie et de mort), Mussolini, le premier comprit que le fascisme devait de draper de poésie, de mythes pour réussir. C'est en allant puiser parmi les ressources infinies des courants théosophiques que Mussolini ressuscita les vertus de l'homme dionysiaque à la fois vainqueur, destructeur et créateur. Inspiré par le vertige immolateur des Aztèques, il sacrifia sur les autels fascistes les meilleurs éléments de la jeunesse italienne.

Adolphe Hitler, artiste allemand raté, comprit toute l'énergie révolutionnaire qui sommeillait comme un volcan endormi dans le cœur des jeunes Allemands. Imitant Mussolini, il s'agissait de mettre ces espoirs et d'encadrer ces énergies en les mettant au service de l'idéologie nazie. Hitler n'a rien inventé. La haine des Lumières, de la Raison et de la Science, l'exaltation de l'héroïsme, du sacrifice, du passéisme, du patriotisme, de l'unité du "Volk", ce peuple que l'on rencontre dans le vagabondage rêveur : tout cela est contenu dans la poésie romantique dès la fin du XVIIIe siècle. Aux valeurs hédonistes des romantiques, Hitler y ajouta un insigne de propagande, une croix gammée et s'empressa de fonder " la jeunesse hitlérienne. "

Le sentiment d'une génération nouvelle et meilleure va déboucher sur une secte de jeunes fauves remplaçant la lâcheté sentimentale des adultes. Ainsi se forma une élite spéciale, la "bande du chef" dont l'ascension politique représente la vraie force vive de la dictature révolutionnaire axée sur la recherche du pouvoir. Lui seul compte et pour s'y maintenir la violence sans scrupule d'humanité devient valeur spirituelle si bien que l'exercice brutal du pouvoir est le seul devoir de l'élite où tous les membres deviennent complices d'exactions comme n'importe quelle bande criminelle. Georgette Mouton dans Jeunesse et Genèse du Nazisme y déclare même que " le nazisme est un phénomène de délinquance juvénile généralisée, et récupérée. " Ainsi "l'homme nouveau" fut à la fois martyrisé dans son corps et lessivé moralement capable de "faire le mal pour le mal. "

La mystique de la Guerre et de la Mort, du Sacrifice à la Patrie, cet idéal irrationnel, spiritualiste, sous-tend dans la pratique le désir de meurtre associé au goût mystique pour le drame du calvaire à des fins messianiques, pour parler comme Freud. La terreur transformée en arme théologique frôle l'athéisme radical. Ainsi le "terrorisme de la religion" culmine dans la "religion du terrorisme. " La politique de la "table rase", destruction complète des anciennes structures pour mieux reconstruire et assurer la Victoire du Nouveau, tel est le programme du Parti de la Jeunesse. La génération suivante aurait toujours plus de valeur que la génération précédente. Selon Hitler, la révolution permanente passe par le renouvellement perpétuel de la société grâce à l'élan vital des jeunes de génération en génération. La régénération du monde est en mouvement.

Partout en Europe une immense cohorte de citoyens frustrés dans leur désir d'exploits héroïques ne demandait que de servir une cause noble. Mussolini recruta parmi les soldats, les étudiants, les jeunes travailleurs et chômeurs, les membres des brigades fascistes. Les Chemises noires fascistes de Mussolini, les Chemises brunes nazies de Hitler, les Phalanges espagnoles du général Franco, les Croix fléchées de Hongrie, les Gardes de fer de Roumanie comblèrent leur désir inassouvi. Tous ces mouvements ultra nationalistes prophétisèrent sur les ruines de la première guerre l'avènement mythique d'une victoire décisive sur les forces du mal et du désordre. Car l'élite fasciste requiert des qualités nobles présentes dans toutes les classes de la société. Ce sont les prédispositions mentales, forces de caractère et leadership qui l'emportent sur les considérations bassement socio-économiques. Tout être qui se sent capable de gouverner la société peut faire partie de cette élite en vertu de la loi de la sélection naturelle. Le darwinisme social deviendra une composante incontournable du fascisme italien et du nazisme allemand. La lutte des races a été, en Allemagne et en Italie, préférée à la lutte des classes.

Dans un autre lieu, un dénommé Mao engagea la jeunesse communiste au sein l'Armée rouge vers la traumatisante "Révolution culturelle. " Tranquillement se dessine l'idéologie du détournement caractéristique autant des arts que de la politique du XXe siècle. Les dictateurs modernes s'empressèrent de se proclamer les nouveaux dieux de ce monde technique en chantier en chassant les artistes de leur éden tant souhaité. Il est caractéristique de constater que tous les mouvements messianiques reposent sur une purification de la société. L'hitlérisme, le stalinisme et le maoïsme n'échappent pas à la règle dans leur mission d'effacer toutes les fautes sociales du passé et d'engendrer un homme nouveau. Comme pour les religions, le croyant de ces "théologies profanes" se sent libéré des peurs antiques et accorde au chef des pouvoirs divins.

Toutes les sociétés qu'elles soient communistes, socialistes et démocratiques sont traversées par l'idéologie mécaniste, véritable religion d'État. Frappées par l'idolâtrie technologique, les nations rêvent toutes à leur Rédemption, à leur libération par les machines industrielles et leur cadence de production décuplée. Croire que la technologie a le pouvoir de résoudre tous les problèmes sociaux est encore aujourd'hui le credo politique de bien des sociétés.

Ainsi l'homme nouveau pouvait s'identifier à l'État-Dieu tout puissant (capitaliste ou communiste) pour la conquête du monde et, à la nation en se servant des haines tribales primitives comme facteur de cohésion sociale entre les classes. La terreur théologique du III Reich impliqua que la violence du guerrier

fusionne avec l'ambition mystique du prophète. Les Chemises brunes, les SS et les Kapos, mélange hétéroclite de voyous des bas-fonds avec l'élite éduquée, furent les exécutants de l'immolation ultime intronisant la destruction sacrificielle comme ordre universel sanguinaire.

"L'armée et la religion ont seules la possibilité de satisfaire les aspirations les plus conséquentes des hommes. La première fait profession d'affronter réellement la mort, l'autre connaît le langage empreint d'angoisse et de majesté orageuse qui convient à ceux qui sont au seuil de la tombe. " (Georges Bataille, Œuvres complètes II, p.246)

La guerre est le moteur de l'ordre nouveau tandis que le sacrifice agit comme acte fondateur. Canon et foi fusionnent dans une complémentaire capacité de détruire. La volonté de puissance nietzschéenne mute en volonté d'en finir. De ce radicalisme apocalyptique émerge l'enfer que Forster (1793) avait prédit plus d'un siècle auparavant, il a pour nom le totalitarisme.

Le totalitarisme se veut une synthèse de tous les mythes à travers une idéologie "fondamentaliste" visant une "reconstruction utopique de la société à partir d'un plan global" qui apportera le salut à l'humanité, au genre humain. Le totalitarisme est au politique ce que le monothéisme est à la religion. La raison instrumentale est partenaire de ce projet chimérique de l'unité concrétisée dans le parti unique.

Tous les totalitarismes se veulent résurrections d'un pouvoir authentique qui détruit tout ce qui se met au travers de son extension. La volonté de puissance contamine la liberté par son désir d'accomplissement car cette visée d'achèvement fonde l'espérance par laquelle la liberté sombre dans le mal radical comme œuvre de totalisation. Plus qu'essentiellement politique, le totalitarisme est le principe de la terreur, est l'expression du Mal radical qui tend vers la destruction complète de l'humanisme en proposant une identité de l'homme dégradé; c'est une politique d'anéantissement de l'individu.

"La magie de l'extrême" est "la tragédie de notre temps. "

Le machiavélisme en politique, le capitalisme et le socialisme en économie, le scientisme positiviste dans le domaine de la science, le nationalisme dans la vie des peuples, l'emprise absolue de la technique sur l'homme, tout cela est la conséquence de l'utilitarisme. (Berdiaef)

"Le mariage entre l'idéologie totalitaire et la technique mécanisée rendit possible la formulation des revendications en faveur d'un homme total, permettant ainsi une sanctification "authentique" de la vie nationale. (Robert A. Pois, La religion de la nature et le national socialisme, p.207)

Le totalitarisme est une tragédie religieuse de l'homme spirituellement effondré qui veut retrouver son intégrité dans l'organisation systématique de toutes les composantes de sa vie, quitte à y perdre sa liberté. Sauf que la liberté transformée en nécessité marque le triomphe de la raison ayant perdu tout contact avec l'expérience humaniste car la raison rayonnante atteinte de vertige se projette en Absolu des Absolus. Tous ces hommes politiques du siècle dernier ont compris la force des trois axes sur lesquels reposent le pouvoir despotique : la militarisation du parti unique, la subordination "religieuse" des individus et la sacralisation de la politique d'État et de son chef comme au temps des grandes tyrannies antiques.

Les années vingt apparurent comme une période marquée par la volonté de bâtir une paix stable. Comme symbole du pacifisme à son apogée : le pacte Briand-Kellogg (des noms du secrétaire d'État américain et du ministre français des Affaires étrangères), signé à Paris le 27 août 1928 par une soixantaine d'États, était un pacte de " renonciation générale à la guerre " dont les signataires s'engageaient à résoudre tous les conflits " de manière pacifique ".

La situation changea radicalement avec les effets de la grande crise de 1929 et la montée des fascismes. , les problèmes liés à l'application des traités ainsi que les difficultés économiques et sociales auxquelles furent confrontés les gouvernements les fragilisèrent rapidement et favorisèrent la montée des contestations politiques, en provenance de la gauche révolutionnaire communiste, mais aussi de nouvelles organisations qui revendiquaient une idéologie nouvelle, le fascisme. En 1921, Benito Mussolini fonda le Parti national-fasciste ; le 29 octobre 1922, il devint le chef du gouvernement et instaura une dictature nationaliste, fondée sur un État fort et dominée par un parti unique.

La République de Weimar, qui dirigea l'Allemagne après la Première Guerre mondiale, ne put surmonter la grande dépression consécutive à la crise économique de 1929. Face au mécontentement de la population, le Parti communiste et le Parti national-socialiste remportèrent de nombreux succès. En janvier 1933, Adolf Hitler, le chef du Parti nazi, fut nommé chancelier par le président de la République Paul von Hindenburg. Le Führer (" guide ") prônait un fascisme dont la spécificité essentielle était son racisme exacerbé. Face à l'humiliation du diktat de Versailles, Hitler mit en avant la théorie du Lebensraum, c'est-à-dire le fait de procurer davantage d'espace vital au peuple allemand ; son appartenance à une race " supérieure ", la race aryenne, donnant, selon lui, des droits sur les autres peuples. Détournement politique de l'idéalisme romantique vers l'idéal racial en Allemagne, vers l'idéal nationaliste au Japon, vers l'idéal communiste de la société sans classe en Russie. Tous trois ont abouti à la barbarie.

Sur la personne messianique du Führer reposait toute la propagande de l'idéologie nazie, "la seule foi qui mène notre peuple au salut. " Voici les propos tenus à l'époque par un militant éminent du Parti relaté par Hermann Rauschning dans la révolution nihiliste :

"La personne du Führer doit, de plus en plus, se retirer dans le secret, dans le mystère. Par des actes surprenants, par de rares discours, elle devra se manifester seulement quand la nation se trouvera à un moment décisif de son destin. Le reste du temps, elle s'effacera, comme le créateur derrière la création, afin d'augmenter le mystère et le pouvoir d'action. La rareté même de ses apparitions en fera de grands événements. Aucun grand chef ne devrait s'user aux corvées quotidiennes du gouvernement. Je puis même imaginer, poursuivit

ce vieux militant, qu'en un instant critique pour la nation, le Führer mort aurait une action foudroyante. Un jour pourrait venir où il faudrait sacrifier le Führer pour accomplir son œuvre. Ses propres camarades du Parti, ses fidèles devront alors le sacrifier eux-mêmes. Quand Hitler sera devenu une figure vraiment mythique, alors seulement se révélera toute la profondeur de son pouvoir magique. " (p.87)

" Ici le Führer Mythus était véritablement devenu " un culte de Hitler" et Himmler lui-même se référait souvent à lui comme à un "Gottmensch." (Dieu-homme) (Robert A. Pois, La religion de la nature et le national socialisme, p.87)

À chaque fois, que l'art, la science, la politique, autant la démocratie que le communisme, l'économie, autant le capitalisme que le socialisme, se magnifient jusqu'à devenir une doctrine sotériologique i.e une doctrine du salut à l'identique des religions dont ils se réclament ou subissent les contre-coups culturels; à chaque fois dis-je, que cela se produit, ils adoptent alors un motus vivendi extrémiste et inévitablement, ils dérivent tous tranquillement vers le totalitarisme.

Car l'homme est incapable de vivre dans le doute, il a besoin d'assise. L'homme a horreur du vide. Nietzsche vint combler cette faille en faisant l'apologie de l'homme puissant et fier sans se douter que le modèle grandiose du surhomme qu'il vient de créer risquait d'entraîner la liberté dans le totalitarisme absolu. Car avant le règne du surhomme doit survenir le "dernier homme", celui dont la crise de sens des valeurs doit contaminer la société entière et ses institutions.

En janvier 1932, le Japon conquit Shanghai et une partie du littoral, puis, dans les années qui suivirent, étendit sa domination à toute la Chine du Nord. En 1937, lors d'une campagne d'une extrême violence, il chercha à s'emparer du reste de la Chine, dont il soumit les régions conquises à un régime d'occupation particulièrement sévère. Hiro-Hito, empereur du Japon, en envahissant la Chine lors du dernier conflit sino-japonais de l937-45, a écrit une des pages les plus sombres de l'histoire nippone, épisode appelé "le viol de Nankin". Aussitôt commencèrent des massacres à grande échelle. Exécutions à la baïonnette ou au sabre. Viols et mutilations. Le "viol de Nankin" figure en bonne place parmi les crimes contre l'humanité commis au XXe siècle même si le gouvernement japonais persiste à en nier l'importance.

Le rapprochement de l'Allemagne, de l'Italie et du Japon aboutit à la signature de plusieurs traités d'alliance ; en novembre 1936, l'axe Rome-Berlin fut proclamé et, le 25 novembre 1936, un pacte Antikomintern, (de non-agression) auquel l'Italie adhéra l'année suivante, fut signé entre le Japon et l'Allemagne. Les trois États constituèrent les puissances de l'Axe. L'attaque nipponne sournoise (7 décembre 1941) de Pearl Harbour qui détruisît la quasi-totalité de la marine de guerre américaine de la zone pacifique, marqua le "réveil de l'Amérique" et l'intervention des États-Unis dans la Seconde guerre mondiale.

Lueur éclatante, noir silence.

Pour mettre fin à cette folie, l'homme imagina une folie encore plus terrifiante en créant son apocalypse nucléaire. L'homme se remit à désespérer à sa propre fin sauf que cette fois-ci, contrairement aux apocalypses religieuses, il n'y aura pas de renouveau, l'apocalypse nucléaire est la "solution finale" sans "lendemain qui chante. " Il en fut toujours ainsi lorsque l'humanité se laissa entraîner par la brutalité travestie en extase religieuse sauf que cette fois-ci, l'homme fut submergé par des catastrophes non plus divines mais par celles qu'il a lui-même provoqué. Ainsi dans tous les aspects de la vie, l'homme aura toujours choisi thanatos.

Les 6 et 9 août l945, les villes japonaises d'Hiroshima et Nagasaki étaient littéralement "ramenés à l'âge de pierre", l'expression favorite du grand patron de l'US Air Force de l'époque le général Curtis Le May. Tout au long de sa présidence, Harry Truman affirma que la destruction d'Hiroshima et de Nagasaki avait sauvé un quart de million de vies humaines. Et pourtant, même le général Dwight Eisenhower informa ses supérieurs " que le Japon était déjà battu, que sa réédition n'était qu'une question de jour et que l'utilisation de la bombe était complètement inutile. " Alors pourquoi l'holocauste nippon ? Huit mois auparavant, le 13 février l945, Winston Churchill ordonna la destruction totale de Dresde. Pourtant, comme le montrèrent par la suite les photographies aériennes des avions Mosquito anglais, Dresde était totalement dépourvu d'installations militaires allemandes et ne possédait aucun système de défense. Alors pourquoi l'holocauste allemand ? Réponse dans Chronique de la Seconde Guerre mondiale, page 606 :

"On peut se demander, à l'issu de ce raid meurtrier, pour quelle raison une ville historique sans aucun intérêt militaire a été dévastée de la sorte. Les Américains, en particulier - bien qu'ils y aient participé pleinement - l'ont jugée "terroriste. "

Les mots sont incapables de décrire ce qui est nécessaire à ceux qui ne savent pas ce que l'horreur représente. (Apocalypse Now, Francis Ford Coppola)

Mais surtout, pourquoi une deuxième bombe atomique, celle de Nagasaki, alors que le Japon était déjà "knock-outé" par celle d'Hiroshima ? Dresde (400 000 morts), Hiroshima (140 000) et Nagasaki (80 000) n'étaient, en fait, que des villes-cobayes dont la destruction avait pour objectif d'impressionner militairement les Soviétiques et marquait "officieusement" le début de la guerre froide : stratégie de la terreur concoctée par le tandem Churchill-Truman. Le secret de cet explosif puissant modifiait complètement l'équilibre diplomatique en faveur des alliés. Restait donc à démontrer aux Russes qu'on possédait les capacités logistiques de l'utiliser. Impensable pour les alliés, la perspective d'un millénarisme athée typiquement anthropocentrique, économiquement communiste et géopolitiquement universaliste sans aucune dimension transcendantale, bref qui rejète la religion de Dieu au profit de la religion de l'État. Hiroshima et Nagasaki furent les villes désignées pour faire la démonstration dramatique de la terreur moderne. Comme scénario démoniaque, même les dieux n'ont jamais fait mieux. Homo sapiens ou Homo demens, "that's the question ! " (Fréderic F. Clairmonte)

Force est d'admettre que depuis la Renaissance, malgré les lois, les codes, les religions, les États, la raison et les connaissances, qu'après Auschwitz, après "Little Boy" et "Fat Man", l'humanisme a lamentablement échoué.

Les deux grandes guerres mondiales démontrèrent sans procès l'effondrement de tous les idéaux progressistes, l'effondrement du surhomme nietzschéen et des super héros faisant brutalement apparaître le potentiel autodestructeur des sociétés occidentales, montrant la défaite de l'humanisme terrassé autant par le corporatisme d'État (Russie communiste) que le corporatisme privé. (Occident capitaliste)

En somme, la fin de la deuxième guerre mondiale représente un tournant majeur dans l'expression névrotique des peurs collectives : peur des délinquants, peur des drogues, peur des communistes, peur des anarchistes, peur des athées, finalement en fouillant dans les recoins les reculés de notre inconscient collectif, peur du barbare chrétien pourtant civilisé que nous sommes devenus, capables d'utiliser encore une fois l'énergie infernale de l'atome maléfique contre nous-mêmes, contre la vie.

Si le succès des idéologies de la haine et du "chacun pour soi" s'est amplifié jusqu'au delirium tremens, ce n'est pas par hasard : l'absurdité du "surhomme" commence à devenir un problème politique.

"Qu'en est-il vraiment du surhomme ? (...) Celui qui méprise la populace et se compte parmi l'élite physique et intellectuelle, parmi les gens distingués, les aristocrates, les privilégiés ? Impitoyable envers soi, ne cherche-t-il pas à extirper ce qui représente le juste milieu, et à cultiver la dureté et la cruauté ? Comme une bête de proie dont la devise serait "Vivre dangereusement", ne poursuit-il pas son intérêt propre, sans égard aux victimes, ayant pour seule visée d'accroître sa puissance, ce qui sert à la vie, ce qui est profitable à la domination? (...) Ce type d'homme n'est que trop connu, dont "les relations interpersonnelles sont raréfiées jusque dans leur vie privée, déterminées par les valeurs fonctionnelles et utilitaires, régies par des intérêts de puissance : partout le faible est la victime du plus fort, de l'homme supérieur, de l'homme moins scrupuleux. L'horizon de sens s'est effectivement effacé, ainsi que les valeurs ultimes, les normes obligées, les modèles acceptables, la vérité absolue. En réalité, n'est-ce pas un nihilisme des valeurs qui détermine désormais le comportement humain? Ce que Nietzsche, plus lucide que beaucoup d'autres, avait prévu, n'est-il pas arrivé? (Küng, 1981)

Le complexe de Nemrod.

Il est indéniable que le scénario du "salut" du monde fut fort malmené dès le début de XXe siècle. L'affirmation du pouvoir impérial que l'homme s'arrogea le conduit inévitablement à sa perte. Progressivement, les contours flous de la notion de la "chute" se précisent. Elle se présente à l'homme comme une tentative d'auto guérison de son angoisse par l'auto divinisation. En effet, la Genèse (Gn 10 : 8-12) présente Nemrod comme le premier potentat dont le trait dominant est une prétention maladive à se proclamer égal de Dieu. Cette fuite vers le plus haut ne peut que mener à la destruction de l'homme (névrose) et à celle de l'humanité. (chaos) Se libérer de Dieu en se posant soi-même comme absolu, c'est chercher à se libérer de la "blessure d'être" par la vengeance envers la vie, quitte à se détruire soi-même. Comme si l'homme ne pouvait trouver la nécessité et la justification de son existence que dans la confrontation avec le divin, comme si sa projection en dominateur absolu était la seule avenue possible pouvant lui permettre de se supporter lui-même.

Une des erreurs fondamentales de l'être est l'hubris, la démesure identique à celle du Nemrod biblique dont se rend coupable le mortel, qui au lieu d'écouter la voix de la Dikè (justice) se laisse aller à la violence de son désir. "Le plus grand des maux est de commettre l'injustice" disait Socrate.

La tragédie du Ajax de Sophocle, le Nemrod grec est exemplaire. Aveuglé par son désir d'omnipotence, emporté par la démesure, Ajax se croit indépendant des dieux et cet élan le conduit à la déraison. Mais contrairement à la Bible, ce désir de déité n'est pas un péché mais une tragédie due à l'ignorance et à l'obstination ; ce n'est pas la liberté qui est mauvaise mais la démesure libertaire dans l'excès que Platon nommera la "nature titanesque" de l'homme.

Le paroxysme de ce désir de pouvoir trouva une transcription politique évidente dans l'État totalitaire. Conquêtes, destructions, pillages, asservissement des populations trouvent ici une explication plausible : le complexe de déité et par extension, la perspective impériale et conquérante de la domination du monde comme force spirituelle. Précisons d'emblée que ce complexe de déité est perçue d'abord comme une révolte métaphysique individuelle qui induit par la suite une sublimation collective de domination universelle.

Le dénominateur commun à toutes ces dérives est bien l'avènement de l'homme nouveau, du golem au cyborg où chacun, le prêtre, l'imam, le rabbin, le despote, le savant, le politicien, l'artiste, veut recréer une seconde fois l'homme à son image. Vouloir sauver les hommes, voilà qui nous en apprend beaucoup sur le bien et le mal. En effet, le problème est que lorsque vouloir sauver les hommes sert à affirmer notre propre désir d'absolu, il mute en mal.

En libérant ainsi des forces captives souvent tumultueuses, l'avant-garde encline à l'anarchie sombra dans un malaise où les éléments les plus troubles en prirent le commandement. Ici encore rôde la dérive totalitaire inhérente à toute vision marginalisée qui se veut sotériologique en voulant sauver l'humanité.

Par ce complexe de déité, "l'inhumanité de l'humanité", la barbarie s'actualise par l'utilisation incessante et exagérée des moyens de destruction dont dispose le sujet pour combattre son frère. Comme si par cette névrose l'homme avait perdu le secret qui permet d'entretenir l'humanité de l'homme. Comme si notre angoisse d'exister était-elle que nous avons déclaré la guerre à la vie elle-même. Nous assistons aujourd'hui à une véritable course contre la montre vers la déité de l'homme, la plus fondamentale névrose de l'homme. Ce complexe de déité étant la réponse névrotique de l'homme aliéné par le dogmatisme théologico-politique.

"Alors le mal montre son vrai visage. (…) C'est parce que l'homme est visé de totalité, volonté d'accomplissement total, qu'il se jette dans des totalitarismes qui constituent proprement la pathologie de l'espérance…" (Paul Ricœur, Le conflit des interprétations, p. 429)

Les papes de l'Inquisition, Hitler, Mussolini, Staline, Mao, Hiro-Hito, Ben Laden, Kim-Jun Yung sont tous des exemples d'absolutisme. Tous ont provoqué, par leur volonté d'être Sauveur, des événements obscènes d'une violence inouïe, une "véritable furie de destruction", un "fanatisme de la dévastation" où la liberté s'anéantit elle-même. Ces psychopathes de la création ultime du "néo-homo" sont bel et bien des fous d'Absolu et chacun avec leur prétention salvatrice de l'humanité entière se servirent de Dieu, Allah ou Yahvé comme caution ou alibi à leurs crimes.

"Partout où des entités finies et internes au monde - jadis la "nation", le "peuple", la "race", voire l'"Église, aujourd'hui, la "classe ouvrière", le "parti" ou la "conscience vraie" d'une élite intellectuelle - sont érigées en absolus et tenues pour l'émancipation définitive, là ne survient pas la vraie libération de l'homme mais la domination totalitaire de l'homme sur l'homme, et donc de nouveaux soupçons et de nouvelles haines, de nouvelles angoisses et de nouvelles souffrances chez les individus, les groupes, les peuples, les races et les classes : non pas une société meilleure donc, ni la justice pour tous, ni la liberté de l'individu, ni l'amour véritable. " (Hans Küng, Dieu existe-t-il ? , p. 565-566)

La volonté de puissance contamine la liberté par son désir d'accomplissement car cette visée d'achèvement fonde l'espérance par laquelle la liberté sombre dans le mal radical comme œuvre de totalisation. Le complexe de déité comme apologie du désir de puissance est la défaite de l'esprit.

Ce désir de pouvoir se retourne contre l'humain, la vie en générale au point où il se met à rêver d'un autre monde, d'une autre vie. Il se produit alors une inversion des valeurs où l'instinct de vie est supplanté par l'instinct de mort ; la haine de l'existence mute en haine de la liberté.

La séduction de la catastrophe.

Dévasté par deux guerres mondiales, secoué par des conflits incessants qui affectent la planète entière, marqué par l'apparition de nouvelles armes de destruction massive et la montée de formes inédites de barbarie totalitaire comme le fascisme, le nazisme et le stalinisme, le 20e siècle a intégré profondément, et avec gravité, la barbarie historique de l'Antiquité. Le mal est omniprésent dans l'histoire humaine : exterminations massives des peuples "voués à l'interdit", recherche de domination et de pureté raciale ou ethnique, esclavage des masses, asservissement des femmes comme butin de guerre et objet sexuel, travail forcé des enfants, barbarie savante des armes de destruction massive et des manipulations chimiques qui augmentent les risques de l'humanicide. Le Nemrod biblique est là pour nous le rappeler : l'orgueil démesuré de l'homme auto divinisé en recherche de puissance absolue est notre mal radical.

"Quand l'âme du groupe, un dieu (savant), un demi-dieu (artiste), un chef (d'entreprise) ou un philosophe (politicien) propose un merveilleux projet d'épuration, c'est au nom de l'humanité que la personne obéissante participe au crime contre l'humanité.(...) Le moindre doute briserait leur rêve d'une société épurée. Seul un traître peut remette en cause un si beau projet." (Cyrulnik) (Les mots entre parenthèse sont de nous)

"Dieu ne serait-il qu'une initiative de la liberté humaine, au même titre que le mal ? Aussi radical que le mal par ailleurs? " (Jorge Semprun, Mal et modernité)



Le mal est omniprésent dans l'histoire humaine : exterminations massives des peuples "voués à l'interdit", recherche de domination et de pureté raciale ou ethnique, esclavage des masses, asservissement des femmes comme butin de guerre et objet sexuel, travail forcé des enfants, barbarie savante des armes de destruction massive et des manipulations génétiques qui augmentent les risques de l'humanicide. Le Nemrod biblique est là pour nous le rappeler : l'orgueil démesuré de l'homme autodivinisé est notre mal radical. Ces psychopathes de la création ultime du "néo-homo" sont bel et bien des fous d'Absolu.

De la divinisation de l'homme comme fondement spirituel de la modernité à la tentation démiurgique, le pas a été facilement franchi : le complexe de déité (homme-dieu, maître du monde) serait à la modernité ce que la démiurgie (dieu, créateur d'univers) était à l'époque antique. Le complexe de déité se

présente donc comme une tentative désespérée de compenser soi-même l'expérience de son propre néant (l'homme naît qu'une fois et meurt pour toujours) par l'orgueil démesuré de la création démiurgique d'un monde nouveau. En se voulant Dieu, l'homme s'est découvert Nemrod. Toute la suite nous est raconté dans la Bible, l'histoire contemporaine le confirme, comme la saga de son échec.

La volonté de puissance contamine la liberté par son désir d'accomplissement car cette visée d'achèvement fonde l'espérance par laquelle la liberté sombre dans le mal radical comme œuvre de totalisation. Le complexe de déité comme apologie de puissance est la défaite de l'esprit. La liberté en perdant la raison comme point de repère s'anéantit dans l'aliénation des passions humaines, c'est l'illusion messianique qui a corrompu, vicié, toutes les grandes entreprises humaines révolutionnaires.

"Alors le mal montre son vrai visage. (…) C'est parce que l'homme est visée de totalité, volonté d'accomplissement total, qu'il se jette dans des totalitarismes qui constituent proprement la pathologie de l'espérance ; les démons, dit le proverbe antique, ne fréquentent que le parvis des dieux." (Paul Ricoeur, Le conflit des interprétations, Éditions Le Seuil, Paris, 1969, p. 429)

Le théisme comme l'athéisme butent tous les deux sur l'efficience du mal dans le monde. Ayant pris la place de Dieu sous l'œil bienveillant des "Lumières" de la modernité, l'homme trouva une intention rationnelle, une volonté de puissance conforme au but final de son existence. De la divinisation de l'homme comme fondement spirituel de la modernité à la tentation démiurgique, le pas a été facilement franchi : le complexe de déité (homme-dieu, maître du monde) serait à la modernité ce que la démiurgie (dieu, créateur d'univers) était à l'époque antique. Le complexe de déité se présente donc comme une tentative désespérée de compenser soi-même l'expérience de son propre néant (l'homme naît qu'une fois et meurt pour toujours) par l'orgueil démesuré de la création démiurgique d'un monde nouveau. En se voulant Dieu, l'homme s'est découvert Nemrod.

Le complexe de déité conduit inexorablement vers la faillite de l'humanité. Grâce à la science, à la technique, l'homme moderne, ce nouveau démiurge, devait conduire l'humanité barbare à la Terre promise. L'homme sublima son complexe d'infériorité vis à vis Dieu en un puissant complexe de déité: l'homme sera créateur d'Univers, son Univers. Il créera la machine à son image: à l'ordre divin succéda l'ordre humain.

"Voilà le crime parfait, parfait parce que le meurtrier et la victime sont finalement une seule et même personne. " (Baudrillard)

"De nos jours, et Nietzsche là encore indique de loin le point d'inflexion, ce n'est pas tellement l'absence ou la mort de Dieu qui est affirmée mais la fin de l'homme; il se découvre alors que la mort de Dieu et le dernier homme ont partie liée. (...) Puisqu'il a tué Dieu, c'est lui-même qui doit répondre de sa finitude; mais puisque c'est dans la mort de Dieu qu'il parle, qu'il pense et existe, son meurtrier lui-même est voué à mourir : des dieux nouveaux, les mêmes, gonflent déjà l'Océan futur; l'homme va disparaître. Plus que la mort de Dieu - ou plutôt dans le sillage de cette mort et selon une corrélation profonde avec elle, ce qu'annonce la pensée de Nietzsche, c'est la fin de son meurtrier. " (Michel Foucault, Les Mots et les choses, pp.396, 398)

La fin du monde apocalyptique des théologies fut reléguée à une superstition archaïque indigne de la pensée moderne, jusqu'au jour... où l'homme, ce dieu déchu, retomba sur terre, lorsqu'il fut rejoint par les événements de sa propre tragédie. Maintenant l'homme peut mettre fin à son histoire, à l'histoire de l'humanité, la seule et véridique fin de "l'éternel retour. "

Les Apocalypses sont toutes marquées au fer rouge de l'angoisse : "angoisse métaphysique, angoisse d'origine névrotique, intimement liées et indissociables. L'homme cherche, au travers d'une obscurité inquiétante, à se libérer du lourd fardeau de son ambivalence instinctuelle. Il tente, en exprimant son angoisse de la fuir, de la dompter, mais, subissant son vertige, revenant inlassablement sur les images qu'elle suscite, il est fasciné par elle. " (Gauffretau-Sévy, 1965)

Le mal se définit toujours comme une séparation, la rupture d'une harmonie, soit dans le même être, soit entre tous les êtres. Entre une science qui, dans sa course effrénée, semble ignorer l'humain, et une technologie qui l'inquiète et le menace (nucléaire, armes chimiques...), il est compréhensible de voir s'installer l'impoésie comme symptôme du malaise social de notre époque, elle signifie que l'homme malheureux aura voulu et même créé son malheur.

"Hitler et Staline ne sont pas des images du passé. Ils venaient du futur. Ils sont l'emblème originaire de notre présent; de notre époque; celle de la déconstruction de l'homme. " (Philippe Forget, Gilles Polycarpe, L'homme machinal)

Homo Deus

"La science nous renvoie notre propre image: c'est en regardant dans ce miroir que nous nous faisons peur." (Jacques Roger.)

A ce sujet, le Nouvel Observateur du 26 décembre 1996 nous apprend qu'un CD-Rom pour jouer à Dieu est en tête des ventes des jeux électroniques et je cite: " Et c'est là que vous mesurez l'étendue de votre pouvoir, l'absolutisme de vos décisions: au vu de leurs réactions, vous pouvez supprimer les créatures qui manquent de résistance. Un fichier vous donne tous les renseignements nécessaires sur l'euthanasie. Et pendant qu'on y est, consultez la notice qui vous permet d'éliminer les souches néfastes pour la race...Véritables démiurges, vous pouvez donc pratiquer l'euthanasie et l'eugénisme sans sourciller..." Heil Hitler! On est passé du fantasme de la race aryenne à la nouvelle biocratie.

Véritables élucubrations techno-transcendantalistes, ces philosophies posthumanistes ne cessent de se rapporter aux écrits spirituels de Teilhard de Chardin qui voyait l'épiphanie de l'évolution comme "point Oméga d'une Ultra-humanité." Au contraire rien de plus inhumain, de plus lâche que "de placer

tous ces espoirs dans ces technologies en espérant qu'elles nous éviteront d'affronter les problèmes sociaux, politiques, économiques en attente de solution." (Déry) Tel est la philosophie du 3e millénaire, au lieu de s'attaquer aux problèmes environnementaux, mieux vaut faire disparaître la nature ou plutôt s'en échapper; au lieu de régler les disparités hommes/femmes, faisons-les disparaître dans le cyborg.



Que l'on ne s'y trompe pas, postmoderne veut aussi dire postbiotique "où des formes de vie robotique capables de pensées autonomes et de procréation vont se développer jusqu'à constituer des entités aussi complexe que nous-mêmes. Bientôt, nous allons transférer de notre plein gré nos esprits dans une mémoire informatique ou des corps robotiques, et prendre congé de cette faible chair qui nous encombre." (Déry/Moravec, 1997, p.18) Encore une fois nous sommes en pleine prophétie millénariste électronique du salut éternel.

Il ne s'agit pas de jouer au Cassandre technophobe, mais plutôt de décrypter rapidement les codes secrets des exposés techno-chamaniques messianiques, car ne l'oublions pas : "toute idéologie "transcendantaliste" qui promet une "sortie de l'histoire, un dépassement de la mort" contient en germe une apocalypse qui serait son apothéose." (Haraway citée dans Vitesse virtuelle, p.27)

La question qui se pose donc aujourd'hui est dès lors celle-ci : Si la technocratie moderne dans sa puissante progression historique cherche effectivement à répondre à des aspirations aussi universelles que la quête de la vérité spirituelle, la conquête de la nature, la société d'abondance, les loisirs créateurs, une vie équilibrée, pourquoi ne pas s'en accommoder et en tirer parti; pourquoi sommes-nous si nombreux à sombrer dans la dépression; pourquoi l'Occident et son niveau de vie d'une supériorité telle qu'il ne fut jamais atteint auparavant dans aucune autre civilisation offre-t-il le tableau statistique du plus haut de suicide au monde ?

"Ce qui est étonnant, c'est que les hommes contemplent ce destin et demeurent passifs. Rien n'est plus perturbant dans de monde que la docilité humaine. L'homme est un animal sauvage, apprivoisé, brisé, à qui on a appris à marcher au pas, à répondre au claquement de fouet. Il accepte l'aiguillon et les coups de pied, la charité, l'indifférence et le cynisme de ses maîtres. Seul le fait que l'histoire montre qu'il ne faut pas dépasser certaines limites, que trop de souffrance peut engendrer une révolte générale, seules ces pensées mélancoliques nous sauvent du désespoir total ". (Read, 1988, p.125)

Pourquoi tout cela si ce n'est que cette vie humaine a été vidée de sa substance et qu'elle ne représente plus la belle aventure espérée. Que la technocratie a rompu non seulement l'équilibre écologique mais autant l'équilibre psychique sur lesquels reposait la survie de notre espèce.

Une grande partie du progrès propose le développement d'une erreur. (Cocteau)

"Le monde à venir sera comme ci comme ça. La technique nous acclimate, nous forme, nous déforme, crée des besoins, modèle les cerveaux en fonction de la machine dont l'homme en devient un complément. " (Patrick Rambaud, Siècle rebelle, p. 198)

La révolution industrielle bouleverse l'Angleterre du début du XIXe siècle. Dans le milieu du textile, trois professions sont particulièrement menacées par l'apparition de métiers mécaniques : les tondeurs de draps, les tisserands sur coton et les tricoteurs sur métier. Ceux qui les pratiquent sont des artisans assez puissants, bien organisés malgré les lois de 1799 interdisant toute association en Angleterre (Combination Act), et mieux lotis que les ouvriers qui travaillent dans les usines. Ces métiers très techniques sont déterminants pour la qualité des draps ou des tissus : selon le travail d'un tondeur de draps, par exemple, le prix du produit fini peut varier de 20 %.

Privés de leurs moyens de subsistance, les cottagers tombent à la merci de l'industrie du textile. Cette déchéance coïncide avec l'essor de l'usine, de la manufacture équipée de machines, de la grande industrie avide de main d'oeuvre exploitable à mort, et de ses possibilités de reproduire celles-ci. C'est en somme une variante et une résurgence de l'esclavage avec ses lois contre le vagabondage, ses maisons de travail forcé, ses douze ou quatorze heures de travail quotidien, sa discipline de bagne, ses salaires de misère suivant le misérable cliché.

" L'Oxford English Dictionnary raconte une histoire intéressante. En 1779, dans un petit village du Leicestershire, un dénommé Ned Ludd força la porte d'une

maison et, "pris d'une rage démente", détruisit deux machines à tricoter les bas. La nouvelle se répandit. Bientôt, à chaque fois qu'une machine à bas était sabotée (ce qui arrivait régulièrement, nous dit l' Encyclopedia Britannica, depuis les années 1710) les bonnes gens sortaient l'expression devenue consacrée : "Tiens, encore un coup de Ludd."

Les années 1811-1812 cristallisent les rancœurs des couches populaires anglaises et spécialement celles de ces artisans. C'est que, outre la crise économique, les mauvaises récoltes et la famine, ces années marquent la fin des politiques paternalistes qui protégeaient les artisans et le lancement en grande pompe de la politique du " laissez-faire " - on parlerait aujourd'hui de libéralisme économique. ? Dans les cinq comtés du Yorkshire, Lancashire, Derbyshire, Nottinghamshire, Leicestershire, entre 1811 et 1813, un soulèvement populaire, clandestin, sans état-major ni structure centrale identifiés, unifié par ses seuls griefs, ses refus, ses aspirations, ses actions - et au fond - par le mode de vie commun de ses membres, immobilisa une armée de 12 000 soldats en pleines guerres napoléoniennes, sans compter mouchards et policiers ; et enraya quinze mois durant l'engrenage de la broyeuse industrielle. Ces briseurs de machines (luddistes) se recrutaient de bouche à oreille, en famille, entre amis, voisins, compagnons de travail et de taverne.

Les massacres de l'industrialisation en Union soviétique, longtemps niés et cachés, suscitèrent moins de surprise et d'indignation. En un siècle, on s'était fait à beaucoup de choses, et notamment à l'idée que pour l'avancée de la machine, le matériau humain n'a pas plus d'importance que le charbon jeté au four. Et puis c'était tout de même un massacre progressiste, un massacre de gauche, socialiste et communiste. Il y avait donc forcément des explications, des exagérations, c'est-à-dire des excuses idéologiques appelées " constructivisme et productivisme."

" Le socialisme est impossible sans la technique du grand capitalisme, conçue d'après le dernier mot de la science la plus moderne, sans une organisation d'État méthodique qui ordonne des dizaines de millions d'hommes à l'observation la plus rigoureuse d'une norme unique dans la production et la répartition des produits." (Manifeste de l'Accération. Ce saisissement d'horreur et d'incrédulité ne se retrouva, semble-t-il, qu'à la découverte des goulags et aux récits des rescapés. Du progrès dans l'inhumanité.

La science et les nouvelles technologies sont-elles toujours au service du progrès? Ou peuvent-elles également, lorsqu'elles sont utilisées sans limites, contribuer à l'avènement d'une société plus totalitaire, moins respectueuse de l'être humain? Comme le rappelle H. Marcuse : "Les camps de concentration, les exterminations massives, les guerres mondiales, les bombes atomiques ne sont pas un " retour à la barbarie " mais l'application incontrôlée des progrès de la science, de la technologie et de la domination moderne".

Plusieurs romans de la littérature dystopique imaginent des sociétés qui pourraient correspondre à une évolution "naturelle" de nos systèmes sociopolitiques contemporains vers des formes de totalitarisme qui utiliseraient des technologies chaque jour plus sophistiquées pour asseoir leur pouvoir en contrôlant l'intimité des individus. Leurs auteurs décrivent des situations qui peuvent être perçues par le lecteur comme pouvant survenir dans un futur proche. Des livres comme : Nous autres de E. Zamiatine, Le meilleur des mondes d'A. Huxley, 1984 de G. Orwell, Fahrenheit 451 de R. Bradbury, La servante écarlate de M. Atwood ou plus récemment Never let me go de K. Ishiguro nous montrent un monde où l'individu est placé dans un univers déshumanisé et totalitaire, dans lequel les rapports sociaux sont dominés par la technologie et la science.

Mais le roman d'anticipation le plus contemporain au XXIe siècle est sans contredit Quand le dormeur s'éveillera écrit par H.G. Wells en 1897. En cette année, de profondes transformations secouent l'Europe, l'industrialisation brutale et l'exode rural font grandir les villes de manière fulgurante avec ses cohortes de chômeurs. Les villes sont le théâtre sanglant de l'apocalypse contemporain. Les villes entraînées par le libéralisme sauvage et l'industrialisation sans retenue offrent le spectacle morbides de quartiers délabrés avec des canaux charriant des immondices de toutes sortes où pourrissent des loques humaines respirant l'air vicié des cheminées crachant cendres et mort ; partout la folie rôde.

C'est dans cet atmosphère mortifère que l'écrivain H.G. Wells écrivit sa dystopie Quand le dormeur s'éveillera, roman d'anticipation qui relate la lutte finale entre la bourgeoisie capitaliste, la technocratie salariée et le peuple ouvrier. Cette œuvre futuriste débute en 1897 quand un jeune homme, Graham, tombe en catalepsie à la suite d'excès de drogue. Maintenu en vie, dans un cercueil de verre grâce à des procédés scientifiques, il s'éveille en 2100 pour découvrir qu'il est devenu propriétaire d'une " world company " si colossale qu'elle possède le monde.

Wells nous raconte qu'une une poignée de capitalistes a réussi à concentrer toute la richesse du monde entre leur main.

" - Eh ! mais vous n'êtes guère au courant… L'argent attire l'argent…et douze cerveaux valent mieux qu'un seul. Ils ont manoeuvré habilement, ils ont fait marcher la politique avec l'argent, et ils ont continué à accroître ces richesses par l'agio et le monopole… Elles augmentèrent… augmentèrent. Et longtemps les douze commissaires tinrent secret l'accroissement de la fortune du Dormeur, par le moyen de prête-noms, de sociétés fictives, et autres expédients semblables. Le Conseil accaparait toutes les valeurs, les actions, les hypothèques ; il achetait les partis politiques et faisait passer à sa solde tous les journaux. En vous renseignant dans ces vieilles histoires, vous verriez comment le Conseil a acquis son pouvoir et ses richesses… Des billions et des billions de lions à la fin… La fortune du Dormeur. Et tout cela provenant d'un caprice… du testament de ce Warming et d'un accident arrivé aux fils d'Isbiter…

" - Et pendant ce temps, la fortune du Dormeur s'accroissait entre les mains de douze commissaires, jusqu'à ce qu'enfin elle soit arrivée à accaparer la propriété du monde. Les douze commissaires, en vertu de cette propriété, sont devenus véritablement les Maîtres du Monde, parce qu'ils sont la puissance qui

dispense l'argent, précisément comme l'étaient les anciens Parlements. "
Ces douze administrateurs du Conseil blanc figurent la concentration du capital, la bourgeoisie ploutocratique à son degré ultime d'expansion économique et de réduction numérique. Dans le récit marxiste du " socialisme scientifique ", c'est le moment où les classes moyennes ayant disparu, l'immense prolétariat, éduqué et organisé, n'a plus qu'à exproprier les expropriateurs, à s'emparer des moyens de production pour les gérer à son profit - c'est-à-dire au profit de l'humanité entière. Ainsi le parti technocratique des professionnels révolutionnaires soulève les prolétaires contre la ploutocratie technocratique . Mais c'est pour confisquer la victoire à son profit et remettre les masses aux travaux forcés. Il faudra une autre révolution dans la révolution…

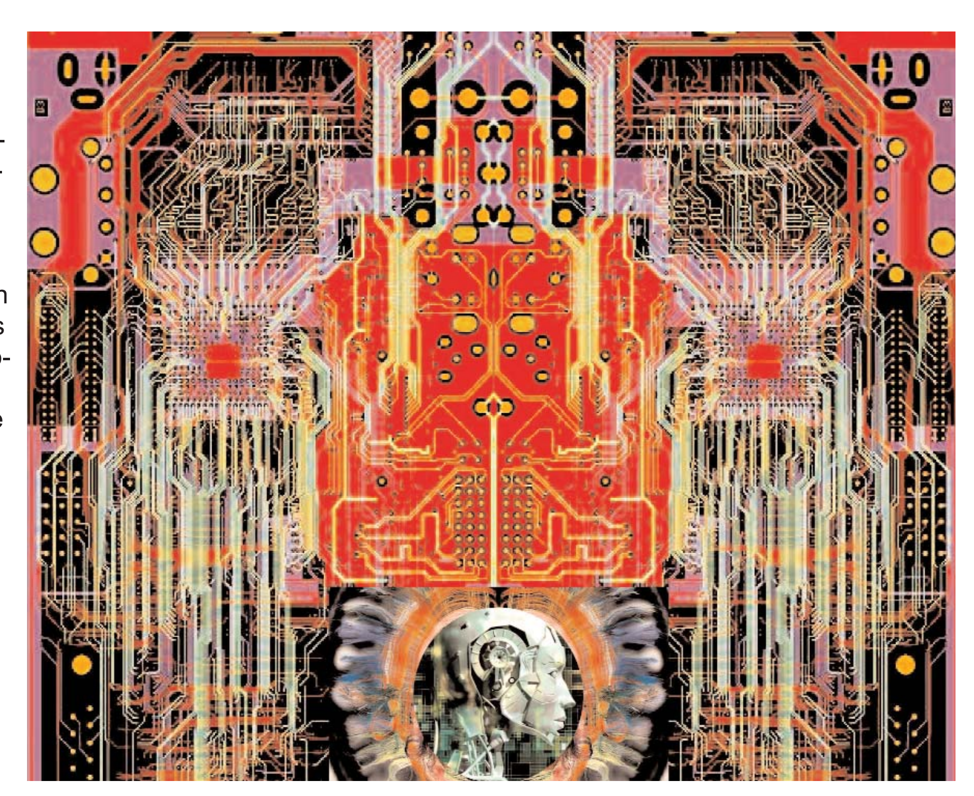
Le Dormeur se réveille en 2100 à Londres, dans une cité de 33 millions d'habitants, une mégalopole verticale, stratifiée, enchevêtrée, labyrinthique, irriguée de trottoirs roulants, les chemins mouvants, criblée de caméras de surveillance et de machines parlantes qui hurlent des informations et des consignes. Une ville machine alimentée en électricité par les roues à vent, sillonnée de ballons et d'aéroplanes, où les dirigeants communiquent par téléphone, depuis leurs palais supérieurs, cependant que les masses en bleus de la Compagnie du Travail triment dans les usines souterraines et végètent dans les bas-fonds. C'est Le Peuple de l'abîme de London (1903). Metropolis (1927). Les ouvriers, physiquement et professionnellement déchus, victimes d'affreuses maladies dues aux conditions de travail, sont réduits au rôle d'auxiliaires des machines. Ils parlent un sous-anglais argotique et dégradé. Les enfants sont élevés en crèches industrielles : on en a fini avec la cellule familiale, patriarcale et réactionnaire. Les religions sont devenues des entreprises, elles font de la réclame sur de grands panneaux, les cérémonies sont désormais des spectacles et les fidèles achètent leur salut.

La lecture de ces ouvrages d'anticipation sociale nous permet de réfléchir à l'utilisation parfois abusive de certains des progrès de la science et des technologies qui sont progressivement entrés dans notre vie quotidienne au cours des trente dernières années et, en se banalisant, sont en train de profondément modifier nos comportements. La fascination pour la technologie tend à faire oublier son impact potentiel sur les libertés individuelles. Des pratiques que l'on retrouve dans les mondes imaginés par la littérature dystopique et que certains n'hésitent pas à qualifier de "déshumanisantes". Car que seront demain nos libertés fondamentales alors que notre courrier électronique et nos conversations téléphoniques peuvent déjà être écoutés par des agences spécialisées comme la National Security Agency (NSA) américaine? Qu'en sera-t-il de notre liberté de nous déplacer alors que nous sommes en permanence géo-localisables grâce à nos téléphones portables ou nos cartes de crédit? Que deviendront la reproduction humaine et la parentalité alors que prolifèrent dans le monde des banques de gamètes et des entreprises qui louent les services de femmes prêtes à faire des enfants pour d'autres? De quoi l'homme de demain sera-t-il fait puisque l'on peut aujourd'hui trouver des organes et des tissus à acheter sur le marché international pour remplacer ses propres organes défaillants ou traiter certains dysfonctionnements du cerveau grâce à des implants neurostimulateurs?

"Vers la machine à gouverner" fut publié dans Le Monde du 28 décembre 1948 par Dominique Dubarle, physicien, dominicain et chroniqueur scientifique du quotidien. Il s'agit d'une recension du livre de Norbert Wiener " Cybernetics or control and communication in the animal and the machine " (Editions Hermann). " Cybernétique " est le mot forgé par Norbert Wiener, à partir du grec " kubernêtikê " (pilote) pour désigner la " science de la commande et de la transmission des messages chez les hommes et les machines. " C'est-à-dire la " science du gouvernement ", puisqu'à travers le gouvernail et les commandes, ce sont des ordres qui sont communiqués au navire, aux marins, à l'État, aux gouvernés. En un temps où " les grandes machines mathématiques " couvrent encore " des surfaces de plus de cent mètres carrés ", Dubarle prévoit " la machine à gouverner " de l'Etat mondial (" d'un gouvernement unique de la planète "). " Une des perspectives les plus fascinantes ainsi ouvertes est celle de la conduite rationnelle des processus humains, de ceux en particulier qui intéressent les collectivités et semblent présenter quelque régularité statistique, tels les phénomènes économiques ou les évolutions de l'opinion. "

En effet, une machine capable de collecter et de traiter toutes les données, ou peu s'en faut, réduit toute question politique à une question technique. Or techniquement, et suivant les données disponibles, il n'y a jamais qu'une seule meilleure solution à la fois. Si une telle machine rationnelle existait, il faudrait donc, d'un point de vue technique, lui remettre le gouvernement des hommes et de l'État mondial.

Cette machine existe. IBM l'a construite sous le nom de " Planète intelligente ".



En sommes-nous venus à ce que Dubarle nommait " la manipulation mécanique des réactions humaines " qu'il comparait au " Meilleur des mondes ". La dystopie la plus connue alors, mais il aurait mieux valu citer " Nous autres " (1920) de Zamiatine, et son monde des " numéros ".

" Echapper au "nouvel âge digital" ? " de Philippe Godard est également la recension d'un livre, également américain, " The New Digital Age. Reshaping the Future of People, Nations and Business " (" Le Nouvel Âge digital. Refaçonner le futur des peuples, des nations et des affaires ") Cet ouvrage n'est pas l'oeuvre de quidams : ces deux individus sont à la tête de la société privée aujourd'hui idéologiquement la plus puissante de la planète ; son ambition affirmée est explicitement de contrôler la totalité des flux d'information sur Terre. De là à contrôler y compris les États et leurs citoyens, il n'y a qu'un pas dont ce livre montre comment il s'accomplit. Sous nos yeux encore aveugles.

Il faut prendre les auteurs au sérieux. Eric Schmidt, PDG de Google, et Jared Cohen, directeur de Google Ideas, sont des technarques. D'éminents représentants de cette technocratie qui gouverne notre présent et planifie notre avenir. C'est-à-dire qu'ils ont les moyens de réaliser leurs plans. Google, vous savez, l'entreprise partenaire de l'État américain et de la NSA (National Security Agency) dans le programme Prism d'espionnage universel. La machine à gouverner qui sait tout de nous, qui investit d'énormes capitaux dans la mise au point de " l'homme augmenté ", du cyborg, du surhomme électronique.

Le nouvel âge digital annonce à l'évidence une nouvelle forme de politique de contre-insurrection globale. Ce qui reste impensé, comme le disent Schmidt et Cohen dès la première phrase de leur ouvrage, est le mode effectif selon lequel les nouvelles formes de contrôle vont s'exercer sur l'individu, par l'individu lui-même et au-delà : depuis chaque individu sur et contre tous les individus qui l'entourent, dans une vision totalitaire. Nous débordons là des cadres de l'autocensure, un concept périmé ! Voici une vision politique plus profonde, qui ne voit l'individu que selon son profil digital : le cybermonde devient premier par rapport au " monde physique " ; l'individu ne peut exister que s'il a parfaitement intériorisé la répression et le contrôle, non pas dans le but de se soumettre à une autorité qui lui voudrait du mal, mais parce que telle est la condition nécessaire pour avoir accès à ce qu'offre le cybermonde de " positif " - la consommation. Pour avoir droit à ces " biens ", à ces marchandises, à voyager en avion, il sera en effet obligatoire d'avoir son smartphone et son profil virtuel sur un réseau social - pas seulement sa carte bleue. Sans oublier qu'il sera interdit de crypter ses messages, non pas parce qu'ils pourraient être subversifs, mais parce que le simple refus que nos messages soient lus relève déjà de la subversion.

Le projet cybernétique, qui avait été théorisé par des scientifiques américains comme Norbert Wiener à la fin des années 1940, prend forme. Wiener disait qu'après la barbarie de la Seconde Guerre mondiale, le politique s'était montré incapable de gérer le monde. Conclusion : puisque l'humanité ne parvient pas à éviter de telles crises, il faut transférer aux machines la capacité de décider, de gérer les sociétés. On est complètement là-dedans aujourd'hui, dans cette organisation scientifique de l'humanité : nous transférons des capacités de décision aux réseaux d'ordinateurs, les GAFA (Google, Apple, Facebook, Amazon) recueillent et traitent des données massives sur les populations, des systèmes automatiques de machines prétendent remplacer les hommes dans des domaines de plus en plus nombreux... Au nom du paradigme cybernétique, il faudrait toujours plus de technologie, de vitesse, de mouvement. Nous sommes en plein dans le dogme de l'efficacité. La révolution managériale, depuis le taylorisme élaboré aux États-Unis à la fin du XIXe siècle jusqu'au management contemporain, a mis l'efficacité au centre. Tous ces mouvements d'ingénieurs des hommes et des âmes, visant le modelage de l'homme nouveau, de l'Ubermensch "augmenté ", du cyborg, de l'homme bionique, à partir de la pâte humaine, " hybridée " d'implants et d'interfaces.

Disciple de la cybernétique, Kevin Warwick, déclare aujourd'hui : " Il y aura des gens implantés, hybridés et ceux-ci domineront le monde. Les autres qui ne le seront pas, ne seront pas plus utiles que nos vaches actuelles gardées au pré. "

Le politique s'efface, la seule préoccupation, c'est que tout fonctionne. Avec la rencontre de la cybernétique et du management, le cyber-management, l'homme est gouverné par une seule mesure, la rationalité techno-scientifique. Nous sommes enfermés dans une seule dimension, la normativité des comportements dans une société hyper-industrielle uniquement préoccupée d'efficacité et de quantification, ce qu'avait déjà identifié Marcuse dans L'Homme unidimensionnel. Ce phénomène s'est accentué avec l'informatisation.

Nous sommes censés entrer dans un nouveau monde grâce à l'innovation. L'accélération des innovations technologiques que nous subissons actuellement, cette course folle due au fait que le moteur de la croissance économique en occident, c'est l'innovation, engendre deux phénomènes majeurs qui caractérisent la sur-modernité : d'une part la technologisation généralisée et d'autre part l'accélération. Aujourd'hui, les capacités de décision ont été largement transférées aux machines, avec l'informatisation qui est une mutation techno-scientifique majeure. Il n'y a qu'à voir les marchés financiers pilotés par les algorithmes sans compter les recherches messianiques par Google pour élaborer l'algorithme suprême : l'algorithme de Dieu

Aucune ambiguïté, donc, dans le rôle de Google revendiqué par Schmidt et Cohen : placer leur société comme le meilleur visionnaire du futur géopolitique impérial et totalitaire des États-Unis. Car c'est bien un empire totalitaire qu'ils esquissent. Une sotériologie techno-scientifique qui ne veut pas "sauver le monde" mais en prendre le contrôle et ce totalitarisme du XXIe siècle est déjà là comme une sorte de révélation, un éveil, un changement de paradigme désorientant soudainement les représentations passéistes du monde.

Il s'agit toujours de se mettre à l'école du techno-capitalisme le plus avancé, celui de la Silicon Valley, pour " s'approprier les moyens de production et d'échange " (les NBIC, Internet, les réseaux Facebook, Instagram, les fab lab, les big data, l'usine automatique). De " dépasser " le cyber-capitalisme d'Amazon pour lui substituer " la machine à gouverner " : le cyber-communisme des technocrates. À la périphérie, le ravage des conditions de vie par le développement bouleversant des peuples et des pays entiers. Le progrès dans

les métropoles consiste en cela, qu'à la différence du siècle dernier ou de l'actuelle terreur islamo-fasciste, cette barbarie technologique, lisse, froide et fonctionnelle s'impose par le seul fait accompli, sur la base des défaites antérieures et sans effusions de sang salissantes.

Le pouvoir va au savoir comme l'argent à l'argent. Le pouvoir va au pouvoir. Les sans pouvoirs ne peuvent pas se " réapproprier " un mode de production qui exige à la fois des capitaux gigantesques et une hiérarchie implacable. L'organisation scientifique de la société exige des scientifiques à sa tête : on ne gère pas cette société ni une centrale nucléaire en assemblée générale, avec démocratie directe et rotation des tâches. Ceux qui savent, décident, quel que soit l'habillage de leur pouvoir. Chaque progrès de la puissance technologique se paye d'un regrès de la condition humaine et de l'émancipation sociale. C'est désormais un truisme que les machines, les robots et l'automation éliminent l'homme de la production et de la reproduction. Les machines éliminent l'homme des rapports humains (sexuels, sociaux, familiaux) ; elles l'éliminent de lui-même. A quoi bon vivre ? Elles le font tellement mieux que lui.

Partout on remplace l'humain par la machine - automate ou système automatique. Pure logique capitaliste des gains de productivité. On l'a vu il y a deux cents ans dans l'agriculture, quand nombre de paysans ont été dépossédés de la terre par la mécanisation. Puis dans les usines. Le mouvement touche maintenant les services : les guichetiers de banques, les pompistes, les caissières de supermarché ; l'enseignement aussi. Dès qu'une tâche est mécanisée, rien ne vaut une machine pour l'exécuter. Tant qu'on nous réduira à l'état de robots, les robots nous réduiront à néant.
http://www.piecesetmaindoeuvre.com/IMG/pdf/Progre_s_technoscientifique_et_regre_s_social_et_humain-2.pdf

Or ce projet de Google, sorte de ploutocratie techno-scientifique marque le retour inattendu d'une des plus vieilles religions antiques : le gnosticisme qui réclame rien de moins qu'une élite supérieure doit prendre en mains le destin de l'humanité.. Sur un fond de gnosticisme quant au futur, le projet Google paraît donner un nouvel horizon grandiose à l'humanité tout entière : prendre en charge collectivement le destin d'une planète.

"Puisque le monde est dominé par l'ignorance et gouverné par les Puissances du Mal, le gnostique se découvre complètement aliéné de sa propre culture et en rejette toutes les normes et les institutions. La liberté obtenue par la gnose (connaissance supérieure savante) lui permet de disposer librement de lui-même et d'agir à sa guise. Le gnostique fait partie d'une élite, (érudite) résultat d'une sélection décidée par l'Esprit. Il appartient à la classe des pneumatiques (esprits) ou des "Spirituels", les "Parfaits", les seuls qui seront sauvés. La délivrance ne peut être obtenue que par la gnose, la seule vraie science, celle qui sauve. (...) Le prophète Mani "explique" les causes de la déchéance humaine en retraçant les différents épisodes de la chute et de la captivité de l'âme divine dans la matière.(...) On comprend pourquoi les Manichéens considéraient leur doctrine comme la plus "vraie", c'est-à-dire plus "scientifique" que les autres religions : c'est parce qu'elle expliquait la totalité du réel par une chaîne de causes à effets. (Eliade II, p. 362-375)

Ensuite, Saint-Simon, dans le Catéchisme des industriels (1805), développe un plaidoyer en faveur d'une élite de savants, d'artistes et d'industriels qui va prendre en main le destin des hommes pour assurer le bonheur de toutes les classes de la société. C'est la religion du progrès et du rôle missionnaire de la science où des initiés (encore !) sont appelés à libérer l'homme de la barbarie et des superstitions.

L'idée d'un globe remodelé pour les besoins de l'être humain et fertilisé par la technique constitue une trope classique du positivisme depuis Saint-Simon au moins, qui, dès 1820, écrivait :

" l'objet de l'industrie est l'exploitation du globe, c'est-à-dire l'appropriation de ses produits aux besoins de l'homme, et comme, en accomplissant cette tâche, elle modifie le globe, le transforme, change graduellement les conditions de son existence, il en résulte que par elle, l'homme participe, en dehors de lui-même en quelque sorte, aux manifestations successives de la divinité, et continue ainsi l'œuvre de la création. De ce point de vue, l'Industrie devient le culte "

On retrouve ce bonheur de l'humanité dans la maîtrise de la nature par les sciences dès les utopies de la Renaissance : dans L'Utopie (1516) de Thomas More, dans la Nouvelle Atlantide (v.1600) de Francis Bacon, dans La Cité du soleil (1623) de l'Italien Tommasso Campanella, dans le Discours de la méthode (1637) de Descartes, dans Recherche sur la nature et la cause de la richesse des nations (1776) de Adams Smith, dans Cours de philosophie positive (1830) de Auguste Comte, dans l'Avenir de la science (1890) de Rénan, dans Récits des temps futurs (1899) de Wells, dans Manifeste INFRA (1965) de Claude Péloquin.

Science, technique et art forment donc l'ossature de la Révolution de toutes les révolutions car, ils réunissent en un seul projet la méthode fonctionnelle, la maîtrise des objets et de la matière et la direction "poétique" que doit prendre la destinée de l'humanité. Le saint-simonisme se positionne donc comme doctrine du salut au même titre que le christianisme, l'islam ou le judaïsme. Et Ernest Renan, lui, par la suite, dans L'Avenir de la science, de plaider en faveur "d'une religion du progrès dont les connaissances scientifiques seraient le nouvel Évangile organisant rationnellement la société. Renan exhorte la société à se perfectionner grâce à la science et à ses réalisations." (Papon, p. 25, 2004) Ainsi est transféré à la science, le vieux désir religieux de remplacer Dieu et de vaincre la mort.

En réduisant nos désirs au seul horizon matériel, la technocratie occidentale réduit également notre être à cette seule dimension. Plus encore, en l'enfermant dans le présent, dans l'immédiateté de son existence, la technocratie coupe l'individu de son parcours historique et remplace la mémoire de l'humanité par le vide, "notre idée de l'être humain s'est toute entièrement évaporée au profit du rien", véritable "idéologie de la rupture et de l'amnésie" (Plunkett, 1998). Tel est le "dernier homme" de Nietzsche, incapable de se reconnaître. "S'exprimer en contexte postmoderne veut dire se faire valoir dans sa différence pour la différence même si l'on a rien à dire, surtout si on a rien à dire." (Carfantan)

"Pourquoi la situation contemporaine est-elle tellement incertaine ? Parce ce que de plus en plus on voit se développer dans le monde occidental, un type d'individu qui n'est pas le type d'individu d'une société démocratique ou d'une société où on peut lutter pour plus de liberté, mais un type d'individu qui est privatisé, qui est enfermé dans son petit milieu personnel et qui est devenu cynique par rapport à la politique." (Castoriadis, L'individu privatisé, Le Monde diplomatique, février 1998, p.23)

Nous sommes bel bien à l'intérieur d'une catastrophe à la fois d'origine spirituelle, socio-politique et environnementale mais surtout psychique. En plus du fil de notre histoire, nous perdons la mémoire de notre essence.

"Nous assistons à l'émergence d'un type inédit d'organisation sociale qui répondra aux besoins d'une nouvelle espèce d'être humains. La science sera en mesure de réaliser ce que les totalitarismes (autant politiques que religieux) ont vainement cherché à créer : un nouvel homme. (...) Si l'on se fie à l'un des acteurs les plus connus de cette mouvance, Raymond Kurtweil, auteur d'un livre intitulé L'âge des machines spirituelles, c'est la convergence de ces technologies qui amènera une transformation radicale non seulement de l'homme, mais aussi de toute la sphère du vivant. " (Daniel Jacques, L'humanisme à l'âge des machines spirituelles)

Déjà, auparavant le philosophe Jean Brun dans son ouvrage Le Rêve et la Machine nous éclairait sur la finalité existentielle de ce nouveau projet technologie messianique en affirmant : " L'homme aspire à une réalité toute autre lui permettant d'échapper à lui-même et de se libérer de son armure spatio-temporelle ; telle est l'idée centrale autour de laquelle gravitent les conceptions et les réalisations les plus diverses. Il cherche non seulement à se projeter hors de lui-même, mais à opérer une surcréation "synthétique" dans un monde à son image c'est-à-dire typiquement artificiel. (pp. 217-218)

Cette nouvelle réalité typiquement artificiel dans un monde à l'image de l'homme s'appelle l'Anthropocène. L'anthropocène désigne cette période de l'histoire du monde où l'humanité elle-même devient le moteur de changements à l'échelle géologique. L'Anthropocène, c'est " l'Âge de l'Homme " qui annonce sa propre extinction. En d'autres termes, la thèse de l'Anthropocène positionne l'homme à la fin de sa propre destinée biologique et son évolution vers l'artificiel, son destin post-humaniste. Ce qui se joue avec l'Anthropocène, c'est un changement de régime de pensée. Entrer dans l'Anthropocène, c'est s'efforcer de mettre en cause les modèles politiques, culturels et écologiques qui l'ont façonné.

La mondialisation cherche à atteindre ce qu'aucune religion à réussi; soit atteindre à l'universalité par l'implantation d'une culture mondiale unique : le commerce. L'Antiquité et le Moyen Âge proposaient une culture religieuse essentiellement théiste, de la Renaissance à la fin du XIXe siècle s'imposa une culture humaniste oscillant entre matérialisme et scientisme suivie d'une culture athée humaniste déviée vers l'athéisme dogmatique et enfin nous voici, pour la première fois de l'histoire, du moins en Occident, en présence d'une culture véritablement laïque et marchande. Le culte de l'argent a fini par prendre la place de Dieu et propose même une hégémonie démiurgique du marché et du consumérisme comme finalité universelle.

" L'homo œconomicus est l'ultime avatar de la raison instrumentale. Le modèle général de l'existence moderne est celui de l'exigence technique et économique. " (…) Dans la pensée libérale, il y a réduction des individus à un même dénominateur consumérisme; le refus du principe de diversité. " (Philippe Engelhard, L'homme mondial, p. 292, 308)

À la limite l'homme devenu marchandise est lui-même consommable - le marché noir des organes - sorte d'anthropophagie qui trouva écho en ces termes :

"Le capitalisme serait désormais la consommation de l'humanité par elle-même. En plaçant l'homme dans le cycle continu des emplois de la nature, la société d'utilité fait de l'homme une ressource consommable comme les autres. (Denis Duclos, L'autophagie, grande menace de la fin du siècle, Monde Diplomatique, août 1996, p.14)

Nous ne sommes plus dans la croissance mais dans l'excroissance, Nous sommes dans une société de la prolifération, de ce qui continue de croître sans pouvoir être mesuré à ses propres fins, de ce qui se développe sans égard à sa propre définition, dont les effets se multiplient avec la disparition des causes, et qui mène à un prodigieux engorgement des systèmes; (...) c'est la saturation qui est fatale : elle crée en même temps une situation de tétanisation et d'inert"ie. Frappante est avant tout l'obésité de tous les systèmes actuels...(...) Et la société entière se met à tourner autour de ce point d'inertie (...) Il ne s'agit plus d'une crise mais d'un événement fatal, d'une catastrophe au ralenti." (Baudrillard, 1990, p. 38-41)

On est forcé alors de déléguer et on se met ainsi en position d'impuissance, Nous demandons à des lobbies de plus en plus nombreux de prendre en charge nos intérêts et responsabilités. Nous demandons alors à des élites scientifiques, financières, piégées comme nous dans la même culture technocratique d'apporter des solutions qui finalement se trouvent à nous donner le choix qu'entre différentes variantes de technocratie. À la longue, tous les lobbies deviennent rouages de la même mégamachine. "Tout cela fait un système. Lorsque que des gens sont pris depuis des siècles dans un système, peuvent-ils véritablement le critiquer surtout s'il manque de culture historique ? " (Thuillier) Sans perpective historique, on ne peut juger adéquatement notre société et remettre en question nos choix.

"Le monde à venir sera comme ci comme ça. La technique nous acclimate, nous forme, nous déforme, crée des besoins, modèle les cerveaux en fonction de la machine dont l'homme en devient un complément." (Patrick Rambaud, Siècle rebelle, p. 198)

De tout temps jusqu'au lendemain de la deuxième guerre mondiale comme l'explique Marcuse, les populations travaillaient pour satisfaire leurs besoins fondamentaux et ainsi assurer la survie de l'espèce. Vers 1950, tout change.

Soudain le développement de la publicité esthétique, avatar commerciale du Pop Art, commence à inciter le consommateur " à acheter pour le plaisir, à se divertir, à donner libre cours à leurs impulsions et leurs désirs, à découvrir le plaisir de changer leur décor de vie, à se libérer de leurs complexes puritains de sobriété et d'économie. " (Lipovetsky - Serroy, L'esthétisation du monde, p. 47)

Et Marcuse d'en déduire que le capitalisme a su créer une machine productrice de style, d'émotions, de fictions, de nouveautés permanentes pour un public décomplexé envers le gaspillage des ressources qui met en péril les générations futures pour profiter au maximum de la vie tout de suite. Ainsi le trio économie/consommation/politique forme " un système dans lequel industrie et art, marché et création, utilité et mode, marque et style ne sont plus disjoints " (Lipovetsky - Serroy, L'esthétisation du monde, p. 49)

La fameuse convergence qui met tout son énergie à assurer la survie de l'idéologie capitaliste au détriment de l'espèce humaine : on améliore le mode de vie des êtres en détruisant leur environnement; putain d'évolution ! Il est aberrant de constater que depuis le XX e siècle, chaque génération laisse à la génération suivante un monde en plus mauvais état que celui qu'elle a reçu.

Ce système techniciste est extrêmement rigide et complexe. Tellement que même la lucidité nécessaire à la révolte reste confinée à un petit groupe que l'on refuse d'entendre renforçant l'immobilisme du système. On ne change pas la trajectoire de la machine comme culte dominant aussi aisément, si bien que pour toutes ces raisons, le système se dirige plutôt vers son implosion, un affaissement complet. (Thuillier)

"Toutes mes méthodes, tous mes moyens sont sensés; c'est mon but qui est fou." (Melville)

Cette parole du capitaine Achab dans Moby Dick reflète toute l'animosité orgueilleuse de l'homme et les moyens techniques quasi sataniques qui sont mis en oeuvre pour mettre la nature (la baleine blanche) au pas.

" En apparence, l'humanité continue de se consacrer à la sinistre chasse décrite par Melville, attirée par l'aventure, la perspective de l'huile et des baleines, les incitations de l'orgueil, et surtout par une poursuite de puissance qui rejette l'amour. Elle a aussi commencé d'envisager consciemment la perspective de l'anéantissement total qui risque d'être provoqué par les capitaines d'aujourd'hui à la tête du navire. " (Mumford, 1974, T.II, p.511)

"On est là pour vénérer Dieu et non la création" (Église évangéliste)

Les dieux eux-mêmes ne peuvent plus rien pour nous. Le monde nous appartient, nous l'avons spolié, humanisé. La décréation n'est pas la fin du monde mais bien la fin de notre attachement au monde, de notre cassure avec la nature via nos décréations; comme si nous étions en état de mutinerie contre nos origines, notre genèse. De naturel, notre monde glisse inexorablement vers l'artificiel et dégénère. Comme si au début du troisième millénaire nous avions irrémédiablement déclaré la guerre à la vie elle-même.

"La crise environnementale actuelle est essentiellement spirituelle. D'un point de vue tant historique que pratique, il n'est pas possible de l'aborder sans référence à la religion et l'éthique. L'historien américain Lynn White attribuait fort justement les causes du problèmes à la théologie chrétienne, notamment l'église occidentale qui exploitait les vers de la Genèse contenant l'ordre donné par Dieu aux premiers êtres humains de "dominer la Terre" de façon à les encourager, comme Descartes le disait sans ménagement à être les "maîtres et possesseurs de la Nature" Cette attitude s'inspira encore d'une théologie qui soulignait la supériorité des humains à cause de leur "logique" considérée comme "l'image de Dieu" dans l'homme. Cette démarche rationaliste faisait se démarquer les êtres humains du reste de la Création et les encourageait à considérer avec mépris tout ce qui n'est ni rationnel ni humain." (Métropolite Jean de Pergamon, L'ascétisme écologique, Notre Planète, volume 7 no 6.)

Nous assistons présentement à l'établissement d'une véritable culture de la mort... d'une mort annoncée, souhaitée : "la dégradation de l'environnement annonce la fin du monde donc le retour du Christ sur terre" et James G. Watt, secrétaire américain de l'intérieur sous l'administration Reagan d'ajouter : "Dieu nous a procuré ces choses à utiliser. Après que le dernier arbre sera tombé, le Christ va revenir."

"Nous abordons le XXIe siècle avec des pouvoirs de démiurges et des instincts de primates". (Thierry Gaudin)

Nous assistons aussi à une véritable géopolitique de l'intérieur, l'art, la science, la technologie nous dévoilant à chaque jour de plus en plus que le corps est le nouveau territoire à conquérir. Ce néocolonialisme de l'intérieur par le transgénique et autres technosciences n'est que l'aboutissement d'une logique de domination où le marché est souverain. Le gène n'est pas une âme mais un bien négociable, copiable et manipulable. Soit ! Mais qui contrôle ce marché ? Les mêmes qui gèrent l'économie mondiale actuellement; des industriels gavés par la Bible du progrès au point de ravager la vie dans toutes ses composantes. C'est un véritable techno-fascisme qui assaille la nature actuellement et dites-vous bien que l'état de la nature actuelle, agressée à coup de pesticides et d'herbicides, est le reflet de ce qui attend vos viscères et organes nourries aux bananes anti-hépatite et au colza oméga 3.

Toute l'industrie du transgénique est en train de sélectionner quelles sont les espèces rentables au détriment des autres, y compris chez l'humain et cela représente la plus terrifiante dérive totalitaire du capitalisme néo-libérale. Staline et Hitler ne sont pas morts. Hommes nouveaux, foetus aryens aux yeux bleus, surveillance biomédicale pour plus de sécurité civile; tout est en place quoi! Plus aucune place pour se cacher.

"Ils ont voulu changer la vie avant même de la découvrir"

Il ne s'agit pas de crier à la catastrophe par principe mais de comprendre que les technosciences mettent en place un plan de campagne stratégique d'une

mégalomanie jamais atteinte et que plus le plan avance, plus il nous sera impossible de faire marche arrière. C'est un pensez-y bien ! Car pour eux, le monde n'est pas ce qui est mais ce qu'ils peuvent en faire.

"La technologie marchande pénètre au sein même des gènes humains, mais aussi de n'importe quel gène, renversant ainsi une nouvelle muraille de Chine... Le contrat social change de nature : l'appropriation achevée du monde est en marche. (...) Celle-ci est déjà bien lancée, la transgénisation de toute vie existante est tout à fait envisageable que ce soit pour refaire une planète propre et plus résistante aux dégâts capitalistes ou pour rendre l'espèce plus compatible avec un environnement de plus en plus dégradé. La question de la nourriture serait réglée. Flore et faune résisteraient à la pollution. On serait toujours nécessairement en bonne santé. (...) Non seulement, le capitalisme ferait ainsi la preuve sans réplique de son omnipotence, mais le contrôle de tout l'environnement, y compris la société humaine, serait enfin total: un marché infiniment captif, dans lequel tout ce qui est vivant est breveté et reproductible en série. L'utopie réalisée..." (Sensor, 1998)

Science appliquée et techniques numériques ont donc rendez-vous pour enfin actualiser le vieux rêve hermétique/alchimiste tel qu'on le retrouve dans les dix-sept traités grecs du Corpus Hermeticum où il est écrit que l'homme peut "devenir dieu" par la connaissance et pour ce faire, il faut se rendre "étranger" au monde (C.H. XIII, I) afin d'accomplir " la naissance de la divinité" (XIII, 7) et l'homme ainsi régénéré disposera d'un corps immortel, il est "Fils de Dieu, le Tout dans le Tout ". (XIII, 2) (Eliade, 1978)

Cette religion techno-scientifique repose sur différents mythes. Le premier c'est l'incarnation dans l'humanité de l'homme-Dieu, le mystère de l'incarnation s'est transféré dans l'humanité, grand être collectif qui transforme le monde, fait l'histoire et a la capacité d'imiter Dieu par son action. L'idée d'humanité un et universelle est très récente, elle apparaît à la fin du XVIIIe. Le deuxième, c'est l'idée que la science devient la nouvelle théologie : la science doit guider l'humanité. C'est l'apport majeur du positivisme. Le troisième, c'est la conception de l'histoire, une et universelle, qui apparaît elle aussi à la fin du XVIIIe siècle. Le cinquième, c'est le mythe du progrès : l'idée que l'humanité, dans l'histoire, va vers le progrès terrestre futur, par son travail, par la science, par la transformation du monde.
Le réductionnisme de la méthode scientifique a servi de base à l'élaboration d'une idéologie mécaniste. La vision du monde réduite à quelques paramètres triés sur le volet pour l'intérêt de la recherche est devenue un moyen d'omettre d'autres "paramètres" (entre autre d'ordre subjectifs, historiques et sociaux). En niant ainsi la complexité du monde, elle donne l'illusion d'une maîtrise complète et se dote d'un réel pouvoir d'instrumentalisation de tous ses composants. C'est ce pouvoir allié à cette illusion qui est à l'origine du délire idéologique du scientisme. Car cette méthode n'a pas été appliquée aux seules "sciences exactes", mais bien à l'ensemble des sciences, aux sciences naturelles comme aux sciences sociales. De sorte que le réductionnisme, de commodité scientifique pour des études en laboratoire, est devenu un facteur d'instrumentalisation de la nature et des hommes au profit d'une logique capitaliste et industrielle. Le scientisme n'est pas une idéologie d'ordre politique. Elle cherche, au contraire, à faire de tous les problèmes politiques des problèmes auxquels une réponse strictement scientifique et technique peut être apportée. En fait le scientisme est une composante essentielle des systèmes totalitaires qui considèrent les hommes d'un point de vue strictement utilitaire ; de simples "ressources humaines" exploitables par leur machinerie.

Les scientifiques parlent aujourd'hui "du vivant". Pour eux les plantes, les animaux et donc aussi les hommes ne sont pas des êtres à part entière, mais seulement "du vivant", un objet d'étude, un matériau pour leurs recherches, un agrégat de fonctions qu'il s'agit de manipuler et de recombiner pour pouvoir en faire n'importe quoi. Cette volonté de réduire tout ce qui est vivant à l'état de chose ou de machine, d'objet transformable et reproductible par l'industrie, n'a donc strictement rien à voir avec une meilleure intelligence ou une "maîtrise du vivant" contrairement à ce que prétend la propagande: la techno-science estime ne pas avoir besoin de s'élever à une compréhension de la vie, il lui suffit de l'abaisser, de réduire les êtres vivants à ses modèles mécaniques et mathématiques. Il s'agit pour elle d'en détruire l'unité organique pour faire de chacun de ses éléments séparés matière à marchandise.

" Ce que vise la biologie moderne n'est donc pas tant l'étude de la vie que sa négation " (A. Pichot).

Ce qui signifie que les conséquences de l'industrialisation du monde sont très concrètement la destruction de la nature et de l'humanité (la nature humaine) et leur remplacement par des artifices technologiques et des ersatz marchands.
(Bertrand Louart , L'imposture historique de la techno-science,
http://www.piecesetmaindoeuvre.com/spip.php?article32)

Pour certains artistes et scientistes, l'évolution marche inévitablement vers son destin et tel est notre horizon, pour d'autres, la contestation s'organise, il y aura bel et bien une résistance et elle sera futuriste non pas passéiste. Puisqu'il nous est impossible de vivre en harmonie avec la nature, quittons-la définitivement en quittant notre corps pour le cyberespace, la résistance dans la fuite.

La science et la technique n'ont pas dit leur dernier mot. Soyons "résolument moderne" et allons jusqu'au bout de leurs possibilités. Dorénavant, seule la nécessité de franchir les limites naturelles de la vie biologique animera le désir de l'artiste afin de conjurer le mauvais sort jeté à la condition humaine, celui de sa lente et laide décrépitude, sa mortuaire déchéance physiologique. Confions donc, à la fusion de l'art et de la science, un autre mandat sotériologique : le posthumanisme.

"Dans un esprit qui rappelle à bien des égards le millénarisme religieux, les prophètes, nombreux dans le monde anglo-saxon, de la posthumanité prétendent que la révolution technique qui s'annonce représentera un saut évolutif formidable pour l'ensemble de la vie terrestre, de sorte qu'ils prévoient à terme que ces transformations prochaines donneront naissance à de nouvelles formes de vie bien supérieures à la nôtre." (Daniel Tanguay, Argument, vol 6, no 2, p.29, 2004)

"Dieu a créé, l'homme imite " (Buffon)

Il n'y a qu'une seule création/évolution soit celle de l'Univers en éternelle expansion où le vivant émerge du néant. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la philosophie cosmologique du grec Anaximandre (Ve siècle avant J.C.) pour qui toutes choses proviendraient de l'Infini vers lequel elles retourneraient sous l'effet de la corruption. Si bien que l'homme ne crée jamais car ses "créations" artistiques, philosophiques, technologiques, scientifiques ne sont en réalité que "décréation", c'est à dire une représentation imparfaite et spatio-temporellement déterminée, une corruption du modèle original qu'il tente d'égaler sans jamais y parvenir.

Déjà auparavant le philosophe Zénon avait analysé que "ce que fait la main humaine dans nos propres opérations artistiques, la nature le réussit avec un art encore bien supérieur…". Par la suite Galien (vers 131 après J.C.), expert en physiologie, traitera des imperfections des "canons" de la beauté corporelle édictés par le fameux statuaire Polyclète, pâle imitation de ce que la nature fait déjà en mieux car " loin de se contenter de créer les parties proportionnelles à l'extérieur comme le font les statuaires, elle a encore établi la même proportion à l'intérieur."

Tout au plus, l'homme est parfois un copiste, un découvreur de talent, un imaginaire. Il n'y a aucune contradiction majeure entre création et imitation, la création enveloppe et achève l'imitation. En ce sens, même le surréalisme est imitation de l'inconscient, la toile, le lieu des rêves et des fantasmes. La représentation de la nature extérieure sera toujours inférieure, idem pour la représentation de la réalité intérieure.

Ce qui nous semble plutôt urgent, c'est de dénoncer le mythe de "l'originalité absolue" qui empoisonne l'esthétique de notre époque; sorte de dandysme postmoderne. Comme écrit Baudelaire à ce sujet "C'est avant tout le besoin ardent de se faire une originalité, contenu dans les limites extérieures des convenances. C'est une espèce de culte de soi-même..." Au fond, ce qui importe vraiment, ce n'est pas l'imitation/création mais la flamme qui l'inspire, le surcroît d'âme qui la porte.

Car, comparé à la création initiale, l'acte artistique, duplication du réel, n'en possède pas la radicalité, il est second éternellement. Dieu n'est pas un artiste, il ne produit pas des images, des oeuvres d'art, il a créé le monde et des êtres y compris des artistes. À l'image de l'Univers, Dieu est un concept évolutif en perpétuelle expansion, à tout jamais inaccessible, continuellement en métamorphose. Si bien que l'homme ne peut devenir dieu que d'un monde fini, sclérosé, fermé.

"Dieu est esprit, l'œuvre d'art est matière."

Ainsi pour sortir du labyrinthe de l'art et du désespoir où il tend à le conduire, l'artiste s'arroge le droit divin de transfigurer, sublimer, mieux encore, fuir complètement cette réalité terrestre, quitter son propre univers biologie et rejoindre l'inorganique sublimée : l'esprit de Dieu.

«Bien qu'il aspire à devenir Dieu, l'homme sera toujours condamné à l'imitation, à l'imagination secondaire, à la "dé-création" démiurgique. Penser autrement relève du simulacre.» (Platon)

Finalement :

" Défaire, dé-créer, est la seule tâche que l'homme puisse s'assigner, s'il aspire, comme tout l'indique, à se distinguer du Créateur." (Cioran)

La Décréation expliquée (?)

Nous avons que trop longtemps vécu terrorisé par le Démiurge, trop longtemps la perfection de son oeuvre a paralysé notre propre initiative. Mais nous ne voulons pas entrer en compétition avec lui. Nous n'avons l'ambition de l'égaler. Nous voulons être créateurs dans notre propre sphère, plus basse, nous aspirons aux jouissances de la création, en un mot, à la démiurgie. Le Démiurge n'a pas le monopole de la création: la création est le privilège de tous les esprits. La matière possède une fécondité infinie, une force inépuisable et en même temps une puissance de séduction qui nous pousse à la modeler.

Dans les profondeurs de la matière se dessinent des sourires imprécis, des conflits se nouent, des formes ébauchées se condensent. Elle ondoie toute entière de possibilités inachevées qui la traversent de frisson vagues. Dans l'attente d'un souffle vivifiant, elle oscille sans fin et nous tente par des millions de courbes molles et douces nées de son délire ténébreux. Privée d'initiative propre, malléable et lascive, docile à toutes les impulsions, elle constitue un domaine sans loi ouvert à d'innombrables dilettantismes à la charlatanerie, à tous les abus, aux plus louches manipulations démiurgiques. Elle est ce qu'il y a de plus passif, de plus désarmé dans l'Univers. Chacun peut la pétrir et la façonner à sa manière. Nous nous devons de pénétrer tous les courants propices à l'assujettissement de celle-ci: l'art, la science, la philosophie, l'économie et surtout la religion, lieu privilégié de toutes les manipulations et fanatismes démiurgiques. Une fois ces courants bien investis, le politique suivra. Tout doit être consommé.

Toutes les structures de la matière sont fragiles et instables, sujettes à la régression et à la dissolution. Nous sommes corruption et la terre est notre pandémonium. La réalité sera ainsi pervertie, évacuée au profit d'une frivolité fictive et burlesque de l'Homme-Dieu. Séduction de la catastrophe.

Le Démiurge était amoureux de matériaux solides, compliqués et raffinés, tel est son Univers. A la beauté, nous opposerons notre fascination pour la laideur. Nous ferons de l'inutile une nécessité. Nous, nous donnons la préférence à la camelote. Nous sommes attirés et positivement séduits par la camelote, pour tout ce qui est vulgaire et quelconque. Comprenez-vous bien le sens profond de ce culte des idoles, de cette passion pour l'objet, par cette préséance de l'objet sur l'être: boulimie du gadget, anorexie des sentiments. Eh bien c'est notre amour idolâtre pour la matière en tant que telle, pour ce qu'elle a de

duveteux, de poreux, pour sa consistance mystique et inachevée. Nous aimons ses dissonances, ses résistances, sa maladresse dégrossie. En un mot, nous voulons créer l'homme une deuxième fois, à l'image de la matière; l'homme-idole de lui-mème : une tautologie mystique dans la démesure et l'obscénité de l'homme-objet. Spectacle narcogène de la technoscience.

Nos créatures seront donc à notre image imparfaite et appelées ainsi à la vie. Nous leur donnerons par exemple qu'une moitié de visage, une jambe, une main, celle qui sera nécessaire pour leur rôle social. Ce serait pur pédantisme de se préoccuper d'un second élément s'il n'est pas destiné à entrer en jeu. Nous créerons l'homoncule, le nouveau combustible de la société machinale.



Nos homoncules seront parfaitement adaptés à leur environnement. Par d'habiles manipulations génétiques, l'homoncule formera une génération d'êtres à demi-organiques nourrie par photosynthèse. Il leur importera peu que la neige soit jaune, que les pluies soient acides, que l'architecture et la structure obèse des mégalopolis soient blessantes. Nos créatures appartiennent au futur, c'est-à-dire adaptables à la pollution, ne se souciant pas du béton, de l'asphalte ou de l'effet de serre encore moins des arbres, des plantes et des animaux appelés de toute manière à disparaître parce que remplacés par nos clones artificiels: les pseudo-flore et pseudo-faune. Evacuation de l'organique.

Nous nous offrons en sacrifice pour que puissent vivre nos créatures. Notre décréation spirituelle et physique est un sacrifice nécessaire à la "libération" de nos créatures dans l'aliénation totale et consentie en échappant à cette conscience qui, précisément, a fait de nous un humain. Renoncement à la raison, perte de la conscience de soi, retour au pré-natal de l'Univers, notre accomplissement dans la dégénérescence de la nature humaine. Décréation garantie.

(La décréation expliquée est une adaptation de "Rue des Crocodiles" in "Les Boutiques de Cannelles" écrit par Bruno Schulz, philosophe polonais assassiné par les nazis en l942, Édition Denoël, 1974)

"**La perfection des moyens et la confusion des buts semblent caractériser notre époque."** (Einstein)

La science d'aujourd'hui ressemble sur plusieurs points à ces "arts de laboratoire" qu'ont été les arts de la construction de l'homme nouveau. Comme eux, la science, principalement la technoscience aspire à la métamorphose en tant que désir d'un futur indéterminé, comme une nécessité intérieure vers un imaginaire utopique. Puisque les religions, la politique et l'art, ont démontré leur impuissance face au défi du monde réel, c'est dorénavant à la science de prendre le relais.

" La créature artificielle apparaît dans la légende de Talos où un automate géant de laiton surveille les côtes de la Crête. Et au IIIe siècle avant J.C, une légende bouddhiste relate qu'il existait "au Royaume de Roma...des moteurs porteurs d'esprits" ainsi que des hommes-mécaniques utilisés comme instrument de défense." (Eastham, Interculture, cahier :145, 2003)

Au début du dernier siècle, les auteurs de science-fiction s'inspiraient des avancées scientifiques pour créer des êtres aux pouvoirs fabuleux. Depuis, c'est la science qui s'inspire des ces supers héros pour créer des projets de recherche qui tentent de rendre tangibles ces pouvoirs imaginés dans le but de développer l'humain, le rendre plus performant, plus puissant.

Il en est de même autant du cyborg que des projets artistiques actuels. Il est paradoxal de constater qu'autant les artistes et les scientifiques, même les plus athées férus de la théorie de l'évolution, n'échappent pas à la transcendance; qu'en voulant créer le cyborg, ils "confirment" que l'homme est une création : "la créature artificielle et l'humain dont elle est l'image relèvent d'une création qui fait toujours appel à un "niveau supérieur". (Breton, 1995) Comme Dieu créant l'homme en insufflant le souffle de vie dans la matière, l'être humain aspire depuis à la démiurgie. Autrefois les hommes déifiaient ce qu'ils ne comprenaient pas, alors qu'aujourd'hui, ils déifient ce qu'il comprend, ce qui est à sa portée.

Le projet mythique de créature artificielle incarne donc depuis l'Antiquité la fine pointe des techniques les plus avancées de leur temps afin de déjouer ou reproduire les lois de la nature.

L'apparition de la machine entraîna toute une révolution de la créature artificielle. Dorénavant, elle s'incarnera dans la réalité matérielle. Les explorateurs du mouvement automate de la vie toucheront à toutes les composantes du monde vivant, de l'animal à l'androïde mécanisé; nous l'avons vu dans le corps disséqué et le corps automate couvrant la période de la Renaissance au XIXe siècle.

Par la suite, une autre étape sera franchie en 1816 lorsqu'une jeune femme de dix-neuf ans, Mary Shelley écrit un conte d'anticipation scientifique dans lequel il ne s'agit plus de reproduire par le mouvement mécanique la réalité des êtres mais encore plus de connaître les secrets de la vie elle-même. C'est donc à un médecin, le Dr Frankenstein, qu'incombe cette lourde responsabilité scientifique. La créature artificielle du docteur démontre que la profanation du corps mystique par la biologie est le chemin obligé vers l'avènement du rêve messianique de la science sacralisée. La science quitte donc le mécanique des automates pour s'attaquer à la biologie des corps.

Suivra en 1896 L'île du Docteur Moreau de H.G. Wells qui met en vedette des créatures hybrides comme le hyène-porc, le cheval-rhinocéros ainsi que des créatures mi-homme, mi-animal qui brise la symbolique de l'humain et qui finalement sont entraînées vers leur extinction en se dévorant mutuellement. Ces transgressions sont prémonitoires des manipulations génétiques futures telles que proposées par le groupe Symbiotica d'Australie.

Au début du XXIe siècle, les auteurs contemporains ont pour la plupart fait le deuil de la capacité de l'humanité à surmonter les difficultés, liées aux changements climatiques par exemple. Ce discours, qui commence tout juste à émerger dans l'opinion publique, est très présent dans les ouvrages de science-fiction. Il s'agit non plus d'alerter les lecteurs sur les dangers et les risques, mais plutôt de proposer des exemples d'adaptation, en rédigeant des fictions prospectives sociales et politiques.

En 1922, la science-fiction devient réalité quand un écrivain tchèque, Karel Capek, invente une nouvelle entité, un être artificiel au sens biologique et chimique : le robot construit sur le modèle de l'homme. Dans sa pièce RUR pour désigner l'usine Rossun Universal Robot, le savant Rossum crée des entités humanoïdes chez qui le savant Rossun a supprimé toutes les activités normales d'un humain pour ne garder que celles indispensables à son travail. Inspiré par l'œuvre de Capek, l'auteur de science-fiction Isaac Asimov tentera de donner une image plus positive des robots à condition qu'ils soient programmés à respecter les humains. Par la suite, la naissance de créatures artificielles et de super héros aux pouvoirs fabuleux formeront la trame et la richesse d'histoires inouïes.

En 1945, le mathématicien John Van Neumann crée une machine "intelligente" qui sera la base de l'ordinateur moderne. Mais dans l'esprit des promoteurs de l'informatique le but à atteindre est bel et bien de fabriquer une réplique artificielle de l'homme intelligent.

C'est le mathématicien Norbert Wiener qui, en 1948, fait la synthèse de tous ces projets en créant la cybernétique dont est issue le cyborg, mélange de Golem, d'automate, de Frankenstein, de robot et d'ordinateur. Autrement dit, il revient à Wiener d'avoir enfin conceptualisé en une entité plus de deux siècles de désir/recherche artistique, magico-religieuse, mécanique, automatique, biologique et informatique.

La cybernétique, du grec kubernetes signifiant "pilote" d'un navire, vise à suppléer aux imperfections humaines par la création de machines correctrices, capables de contrôler, de prévoir et de gouverner.

"Rompant avec la traditionnelle dichotomie humain-machine, Wiener propose une approche "humano-mécanique" de la société. (...) Qu'il soit question de remplacer un membre amputé ou de calculer ou de traiter de l'information, les machines intelligentes constituent pour lui des prothèses, des prolongements des membres, des greffes d'instruments. Insistant sur les dangers potentiels de cette situation, Wiener considère l'humanité comme entièrement dépendante de ses prothèses. " (Céline Lafontaine, l'Empire cybernétique, 2004, p.58

Au début du XXe siècle, les récits de science-fiction prennent de l'ampleur. Dès les origines du genre, on trouve des messages d'alerte sur les dangers des nouvelles technologies. Mais, dans l'ensemble, jusque dans les années 40-50, la science-fiction est caractérisée par un certain optimisme vis-à-vis de l'avenir et une confiance dans les possibilités des sciences et des techniques. Puis arriva l'explosion de la bombe atomique de Hiroshima en août 1945 qui ébranle les convictions optimistes, la science peut créer des armes de destruction massive qui mettent en péril l'avenir même de l'humanité.

Les années 60 introduisent une rupture assez importante, avec l'émergence d'une science-fiction qui interroge la notion de progrès, questionne la société de consommation et s'empare des premiers messages d'alerte écologique. Le film américain Soleil Vert réalisé par Richard Fleischer en 1973 dépeint ainsi un avenir lourd de menaces.

Dans les années 80, la science-fiction s'intéresse aux progrès technologiques récents de l'informatique et de la génétique, et à la façon dont les individus s'en emparent. C'est le courant dit " cyberpunk " qui intègre les messages d'alerte écologique de la génération précédente, tout en plaçant une certaine confiance dans les technologies émergentes, perçues comme des moyens d'acquérir de nouvelles formes de liberté.

"La mort de Dieu, c'est aussi la mort de la déesse" (Haraway)

La féministe radicale américaine, Donna Haraway, emportée par la mouvance cybernétique dans Simians, Cyborgs and Woman. The Reinvention of Nature, appelle de tous ses voeux la dénaturalisation complète de la femme et par ricochet, de l'homme. "Il n'y a plus ni père, ni mère, mais une matrice technique toute puissante". (Lafontaine, 2004)

On serait porté à croire que la femme serait naturellement encline à défendre le féminisme humaniste contre l'approche cybernétique. Mais en croire, la biologiste Haraway, dans Cyborg Manifesto, seule la cybernétique pourra délivrer la femme de l'oppression socio-historique dont elle est victime en construisant un nouvel environnement où les différences entre humains et machines, entre hommes et femmes seront abolies. La féministe cybernétique "rêve d'un monde hybride, sans sexe et sans genre.." Nous voyons très bien en quoi ce féminisme cybernétique contribue à l'immense popularité des industries cosmétiques et biotechnologiques qui rêvent de remodeler le corps humain selon les

codes fantasmés formulés par le génie génétique grâce aux images de synthèses.

" Lorsque les scientistes parlent de Dieu, ils parlent en général d'eux-mêmes." Isabelle Stengers

La découverte de la double hélice de l'ADN par Francis Crick, James Watson et Maurice Wilkins en 1953 transporta la génétique au panthéon de la science moderne et fut déterminante dans l'évolution du concept cybernétique pour la création d'un être artificielle, intelligent et autonome.

Soudain, depuis cette découverte, tout un langage magico-religieux a envahi la science. Stephen Hawking affirme que les scientifiques dévoilent "l'esprit de Dieu; Leon Lederman nomme la particule subatomique, "la particule-Dieu" à l'origine de tout.

"Peut-être devons nous prendre conscience du "complexe de déité" inhérent à la raison instrumentale issue de la modernité pour nous faire comprendre et adopter la raison modeste?. Si l'Incarnation est le fait central de notre culture alors, tout en découle."

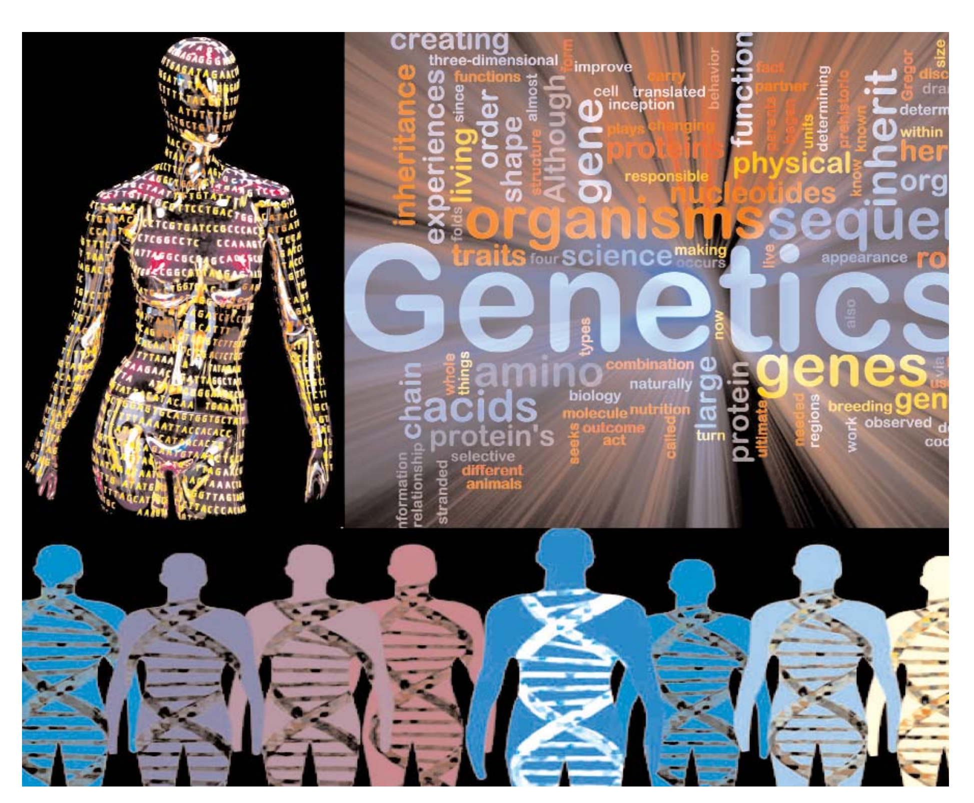
Selon le philosophe Pierre Musso, identifier notre propre système de croyance, c'est fondamental pour commencer un travail critique. Marx disait : " la critique de la religion est la condition préliminaire de toute critique. "

L'entreprise industrielle procède de la croyance que Dieu a donné la Terre à l'Homme ; donc, s'il en découvre les lois, il pourra la dominer. Cette conception nourrira la science moderne du XVIe siècle. Quelle est la croyance, le mystère au-delà de la rationalité, qui fait tenir une société ? En quelque sorte le clou qui maintient le tout ? En Occident, c'est le grand mystère de l'Incarnation, qui a mis presque mille ans pour être élaboré. L'homme devient dieu, et l'homme-dieu peut à son tour créer le monde, modifier la nature, la dominer. Ce mythe de l'incarnation, de l'humanité transformatrice qui par la technoscience va transformer le monde et faire l'histoire, nous le trouverons clairement exprimé chez Descartes et Bacon au XVIIe siècle. Dans cette métamorphose du christianisme, le dieu devient terrestre : l'Humanité divinisée réalisant elle-même la transformation du monde par le travail, la science, la technique, l'industrie, pour aller vers le progrès.

La science, en devenant une institution à part entière dans la société bourgeoise au XIXe siècle s'est ainsi transformée en une nouvelle religion, ou plus exactement en une idéologie, le scientisme. Cela ne veut pas dire que les connaissances scientifiques soient complètement fausses en elles-mêmes, mais il faut bien comprendre qu'elles ne concernent en fait qu'une partie de la réalité, principalement ses aspects les plus simples : les qualités primaires de la matière. Ainsi, la méthode expérimentale et analytique de la science a produit les grandes théories de la physique et de la chimie. Elle a effectué l'inventaire des êtres vivants et la description détaillée de leurs principaux composants et de leurs fonctions. Mais à partir de ces résultats effectivement utiles, les scientistes ont prétendu appliquer cette méthode réductionniste à tous les problèmes, et notamment aux problèmes humains, sociaux et politiques (comme par exemple avec le positivisme d'Auguste Comte) en faisant table rase des autres formes de connaissance et d'approche existant en ces domaines.

La religion industrielle est l'aboutissement d'un double processus de rationalisation croissante et d'incarnations successives : il y a alliage d'un mythe de l'incarnation et d'une rationalité technoscientifique. L'homme, selon Jacques Ellul, ne peut s'empêcher de sacraliser la puissance qui lui est extérieure. La technique ayant détruit la nature, c'est la technique qu'il sacralise.

Les bio-généticiens sont attirés par la chair, là où "le verbe s'est fait chair" précisément là où réside le secret de la vie. L'ADN mystique fait donc une entrée remarquée sinon remarquable dans la nouvelle cosmogonie scientiste.
"Certains généticiens parlent du génome humain en l'appelant "la Bible", "le livre de l'homme" et le "Saint-Graal". (...) L'ADN acquiert ainsi un statut culturel semblable à celui de l'âme dans la Bible. (...) C'est l'entité fondamentale - le siège du véritable "moi" - dans le discours du déterminisme biologique."
(Nelkin, Lindee, 1998)



"L'art transgénique est une nouvelle forme d'art basés sur le recours aux techniques de l'ingénierie génétique afin de transférer des gènes synthétiques aux organismes ou de transférer du matériel génétique naturel d'une espèce à une autre, le tout dans le but de créer des êtres vivants inédits. (...) Étant donné qu'au moins une espèce en voie d'extinction disparaît à jamais quotidiennement, je suggère que les artistes puissent contribuer à accroître la biodiver-

sité globale en inventant de nouvelles formes de vie. (...) En plus du transfert du matériel génétique inhérent à une espèce vers un nouvel hôte, nous pouvons aussi parler de "gênes d'artistes"... L'artiste devient alors un programmateur génétique dans le sens littéral du terme, qui peut créer des formes de vie en inscrivant ou modifiant ce code. (...) Être humain signifiera que le génome humain n'est pas notre limite mais notre point de départ. " (Edouard Kac, www.ekac.org)

L'artiste contemporain est le seul à avoir actualisé dans la modernité le secret anthropocentrique de notre inconscient collectif depuis la Préhistoire : la création d'un être nouveau issu du génie de l'homme. L'instrumentalisation des hommes par les technosciences où l'homme devient l'objet des travaux scientifiques ouvre toutes grandes les portes de la démiurgie biologique. Le génie génétique, par une sorte de bricolage moléculaire, va au-delà de l'ordre naturel et social en tripotant le corps humain lui-même ainsi que tout le vivant. Le corps devient un théâtre moléculaire ouvert à toutes les manipulations, les mises en scène possibles.

Le projet artistique de Kac vise à introduire le gène luminescent de la méduse Aequorea Victoria dans son futur chien comme pour le désormais célèbre lapin vert fluorescent. Par la suite, il se lancera dans la combinaison d'ADN en vue de créer des "plantimaux" sorte de plante-animal ou son contraire, un animal doté de matériel génétique végétal et de créer des "animains" sorte d'humain-animal ou animal possédant du matériel génétique humain. L'artiste Christiane Geoffroy, quant à elle, se propose de transposer les grands tableaux de la peinture contemporaine en art vivant en modifiant les vaches génétiquement. En manipulant les gênes responsables de la forme de l'ossature et des taches de couleurs, elle veut proposer aux paysans un catalogue de vaches cubistes à la Picasso, des vaches/Mondrian, des vaches/Klee, une Vasareli, peut-être ! Ainsi paysans et promeneurs du Dimanche seront en contact direct avec l'histoire de l'art.

Sur cette même lancée, l'artiste Marta de Menezes a réussi à créer des papillons génétiquement modifiés aux motifs jamais vus auparavant dans la nature. En Afrique du Sud, Laura Cinti a exposé un cactus transgénique contenant du matériel génétique humain qui en plus d'épines produisait des poils humains. Voici comment elle explique son projet :

" Le "cactus project" a débuté en 2001. Son premier défi logistique a été l'expression morphologique de gènes kératiniques implantés dans les cellules du cactus et la production externe de poils (même si une production interne m'aurait tout autant intéressée). Au départ, notre idée était de créer et d'expérimenter des plantes transgéniques. Le cactus, parce qu'il est presque charnel et apparaît souvent comme à la fois monolithique et innocent, protégé par ses épines. Les poils, c'est un signe reproductif, le signe que notre corps change et devient sexuel. La rencontre des deux se veut alors comme une orgie sémantique, un chamboulement de l'ingénierie génétique traditionnelle qui, au lieu de produire quelque chose de stérile, s'incarne dans un cactus transgénique qui demeure sexuel (un godemiché organique, en croissance...) " (http://lesmutants.site.voila.fr/cinti.htm)

Ces travaux artistiques furent bien sûr rapidement récupérés par l'économie. Ainsi en 2003, une compagnie de Singapour a mis en vente le premier animal de compagnie transgénique, un poisson-zèbre rouge, vert et orange fluorescent. Le " Glofish ", (glow signifiant luire, fish, poisson) est un animal génétiquement modifié par l'introduction dans son génome d'un gène de protéine fluorescente. (http://www.glofish.com/)

L'exploitation transgénique des animaux ne fait que commencer. Ces projets artistiques vont en droite ligne avec les manipulations génétiques actuelles des scientifiques sur les porcs en autres qui ont reçu du matériel génétique humain afin de produire et transplanter chez l'homme des organes de secours ou des cellules bêta qui produisent de l'insuline.

Bien sûr, l'art transgénique fait partie des projets publicitaires du futur. Déjà, les publicitaires planchent sur des projets visant à transformer les couleurs et les motifs des animaux à des fins commerciales. Les modifications génétiques de la nature sont un terrain publicitaire vierge. Imaginez les retombées commerciales pour les compagnies Nike ou Adidas, pour celle qui réussira à introduire génétiquement son logo sur le pelage du guépard, l'animal le plus rapide au monde.

"Imaginez des poisons coralliens affichant le logo de la compagnie EXXON, des requins Coca-Cola, des barracudas Pepsi, des vaches McDonald, du poulet Kentucky, des rhinocéros Land Rover, etc. Et pour bien faire passer la pilule, rien de telle qu'une campagne publicitaire expliquant que ces modifications génétiques font partie d'un vaste plan des grandes compagnies internationales pour éviter l'extinction des espèces menacées. Les grandes entreprises se doivent de sponsoriser toutes les espèces végétales et animales pour les protéger. " (Michael Crichton, Next, 2007, p.264-268)

"Science sans conscience n'est que ruine de l'âme." (Rabelais)

Selon Marc-André Sirard, le directeur du Centre québécois de recherche en biologie de la reproduction : " Le plus spectaculaire outil de la démiurgie génétique est le fameux 47e chromosome, un micro chromosome artificiel qui contient les gènes que les chercheurs veulent bien y placer. Inséré dans le noyau d'une cellule, ce chromosome s'intègre au reste du génome humain dans les 46 chromosomes naturels et permet l'expression stable et précise d'un nombre élevé de gènes triés sur le volet. Les questions qui se posent aussitôt sont les suivantes : quels gènes doivent contenir ce chromosome ? Où doit-on s'arrêter dans l'amélioration de la qualité de la vie ? Quels modèles d'êtres humains choisirons-nous d'être ? Quel sera le meilleur humain pour la planète ? Demain sera notre juge. Chose certaine rien ne sert de jouer à l'autruche. Ces technologies seront utilisées par l'humain. Lentement mais sûrement parce que l'homme a toujours cherché à améliorer son sort et qu'il a toujours utilisé les outils à sa portée pour y arriver. C'est dans sa nature. " Mais qui décidera de leurs applications à l'espèce ? Sûrement pas vous, sûrement pas moi ! N'oublions pas que la science moderne est subjuguée par la loi économique qui en détermine les orientations. C'est le marché qui détermine de plus en plus la recherche. Tout comme le politique, la science est asservie aux forces

du marché et aux investisseurs privés. La collusion entre les nouveaux savoirs et l'hégémonie du marché réalisera concrètement ce qui est prometteur et techniquement faisable. Sachez bien que des centaines de chercheurs sont entrain de concocter la recette du posthumain et que nous serons mis devant le fait accompli sans préavis car, nous avons laissé la science penser à notre place en acceptant d'être déresponsabiliser de notre destin. Comment alors se révolter contre ce qui apparaît acte de libération ?

Depuis la promulgation de droits aux brevets sur les êtres vivants (ADPIC), des centaines de compagnies biogéniques se livrent à une véritable confiscation du vivant, sorte de néocolonialisme génique où l'on prélève systématiquement l'ADN des habitants, des plantes et des animaux. On assiste à un incroyable bio-piratage de la biodiversité en sachant que 80% de cette biodiversité encore vierge se retrouve justement dans les pays, les forêts et dans les gènes des populations dites en voie de développement.

Sous prétexte de bio-prospection, des compagnies s'accaparent les richesses géniques des pays pauvres avec la même férocité par laquelle l'Occident, jadis, avait spolié leurs richesses naturelles pendant la période coloniale. Pour la période entre 1987-1995, 25 000 brevets en biotechnologies furent déposés à l'US Patent Office tandis qu'une centaine seulement le furent par des pays en voie de développements, Chine comprise. (Papon, Le temps des ruptures, 2004, p. 210,)

Pourquoi une telle ruée vers l'or génique ? Parce que le nombre des espèces vivantes est estimé entre 5 et 50 millions; aucun expert ne peut affirmer un chiffre avec certitude ce qui explique un si grand écart. Pour le moment, seules 1,4 million d'espèces ont été recensées : 990 000 invertébrés, 45 000 vertébrés et 360 000 plantes et micro-organismes. Mais ce qui est certain par contre est l'aspect préoccupant de l'appauvrissement de la biodiversité. On estime entre cinquante et trois cents espèces végétales et animales qui s'éteignent chaque jour tandis que l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN) affirme, dans sa liste rouge, que 11% des oiseaux, 20% des reptiles, 25% des amphibiens, 25% des mammifères et 34% des poissons sont actuellement en danger à l'échelle mondiale. Au lieu de prendre des mesures pour redresser la situation écologique de la planète, on s'aventure dans la cueillette des gènes des espèces menacées dont on espère tirer le plus de brevets possibles. Le scénario est tout tracé d'avance : dans 20 ou 30 ans, des compagnies offriront sur le marché du clonage des animaux et plantes disparus afin de "réparer" l'écosystème terrestre que nous avons dégradé.

Comme toujours, l'homme se croit créateur alors qu'il n'est que confiné à la simple imitation. Le clone sera toujours inférieur à l'original. Le clone est un monstre qui fascine. Par contre, plus l'original disparaît, plus "le monstre" prend de l'importance jusqu'à éventuellement le remplacer complètement. Déjà, Pascal, dans les Pensées, avait remarqué le même phénomène auparavant en peinture :

"Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on admire point les originaux ! "

Si bien que selon l'Organisation mondiale de la propriété intellectuelle (OMPI), les particuliers et firmes des pays industrialisés détenaient, au milieu des années 1990 et tous domaines confondus, 95% des brevets d'Afrique, pratiquement 85% de ceux d'Amérique latine et 70% de ceux d'Asie. Et le plus triste est de constater que cette énorme disparité est le plus souvent le fait d'élite politique tiers-mondiste corrompue comme le remarque Albert Memmi : "Ce n'est pas très difficile de voir qu'il existe une corrélation entre la misère économique et la corruption débridée qui gangrène leurs pays. " On ne peut attribuer au seul Occident l'échec de la décolonisation car il y a bel et bien co-responsabilité et la pensée tiers-mondiste, qui rejette toute la responsabilité de ses cuisants échecs sur les nations dominantes, est une pensée fallacieuse. Les ex-colonies ont réussi peut être leur libération politique mais ont failli dans leur libération économique et culturelle. (La Presse, 24 septembre, 2004, Lectures, p.9)

Et le seul texte international portant sur la biodiversité, la Convention internationale sur la biodiversité biologique, signée en juin 1992 lors du Sommet de la Terre de Rio, refuse clairement (article 15, alinéa 1) d'appliquer aux ressources génétiques le statut de patrimoine commun de l'humanité.

Or cette capacité inédite de façonner la nature "à notre image" et de créer une faune et une flore bio-industrielles favorisera l'émergence d'un puissant complexe scientifique, technologique et économique résultant de la convergence entre la révolution génique et la révolution électronique. C'est ainsi que les espèces décimées seront remplacées par nos créatures artificielles.

Comme on le voit l'artiste est intimement lié à la science pour réussir dans son projet artistique. Et que dit la science ? Elle répond oui, c'est possible. La technique ne se contente pas comme l'art, de mettre en scène nos peurs apocalyptiques et la disparition tragique de l'être humain, elle a la possibilité de les réaliser.
Science appliquée et art ont donc rendez-vous pour enfin actualiser le vieux rêve hermétique/alchimiste tel qu'on le retrouve dans les dix-sept traités grecs du Corpus Hermeticum où il est écrit que l'homme peut "devenir dieu" par la connaissance et pour ce faire, il faut se rendre "étranger" au monde (C.H. XIII, I) afin d'accomplir " la naissance de la divinité" (XIII, 7) et l'homme ainsi régénéré disposera d'un corps immortel, il est "Fils de Dieu, le Tout dans le Tout ". (XIII, 2) (Eliade, 1978)

Tout est donc en place pour préparer la nouvelle théologie anthropocentrique (homocyberlogie) de la fusion homme/machine, telle que prophétisée par les gourous artistico-cybernétiques et les grands pontes de la biotechnologie. Encore ici même subterfuge paléolithique (déguisement) même ruse des religions (simulacre), pour nous faire croire à l'art désacralisé, typiquement humain, coupé de tout mythe, de toute religion : l'art pour l'art.

L'art pour l'art est le mensonge, le paravent derrière lequel se cache la nouvelle alliance magico-religio-métaphysique et néo-libérale de l'ADN mystique et du corps ressuscité grâce à l'androgynie hermaphrodite et nanotechnologiquement immortel du posthumanisme cybernétique.

Tous ces mouvements ont comme dénominateur commun un idéal messianique de l'art rédempteur du monde et de l'homme, de l'art conjurant les malheurs de l'histoire : l'art sotériologique.

Curieusement, la cyberculture de masse que représente l'art populaire des jeux vidéos est un curieux mélange de BD, d'art "trash" et des préceptes futuristes de Marinetti, de productivisme stalinien faisant l'apologie de la vitesse, de la machine. Sauf que le rêve des débuts du XXe siècle concrétisé dans la civilisation de masse s'est métamorphosé en dérives totalitaires dans une démocratie de marché obnubilé par l'idolâtrie de la marchandise. Pour contrer un système de contrôle social si puissant, seul un "homme nouveau", encore une fois, doit surgir du néant et envahir le monde réel après avoir conquis le monde virtuel des jeux vidéo. Ce déplacement inattendu de nos espérances révolutionnaires, du politique vers la technique au siècle dernier, s'expliquent par des innovations qui nous rapprochent de l'avenir désiré.

C'est pourquoi tous les artistes de la cyberculture ont placé leur désir de transcendance entre les mains des technosciences comme une sorte de pensée magique, une techno-animiste au service de la métaphysique du corps, de son épiphanie. Cette quête d'immortalité trouve son apogée dans le déchargement de l'esprit dans le numérique, le téléchargement de l'esprit dans un autre support plus performant que le corps. Seule la biotechnologie peut concrétiser le désir d'immortalité en arrêtant le cycle de l'évolution biologie par extraction de l'esprit du corps ensuite propulsée dans le "Nirvanet" où nous traversons les apparences comme des transparences, comme une "empreinte d'ange."

Il faut pour cela comprendre que la culture cyborg n'est que le résultat technologique de la philosophie religieuse monothéiste concernant la nature et le corps. Le cyborg "s'abreuve aux sources syncrétiques de toutes les cultures et religions, Il cimente les éléments épars arrachés aux mythologies disparus. Puis il recompose tout avec la minutie d'un prodigieux sorcier; il se réinvente perpétuellement intégrant les nouveautés technologiques au fur et à mesure de leur invention. " (Christian Noorbergen)

En fait, la culture cyborg nous révèle le grand projet métaphysique des technosciences qui se développe à l'insu des hommes. Exactement comme le constructeur automobile Ford qui n'a jamais envisagé que son invention serait à l'origine d'un bouleversement écologique majeur, que l'automobile provoquerait des guerres pour l'approvisionnement en pétrole sans compter les coûts astronomiques reliés à la construction et l'entretien du réseau routier mondial.

L'artiste contemporain est le seul à avoir actualisé dans la modernité le secret anthropocentrique de notre inconscient collectif depuis la préhistoire : la création d'un être nouveau issu du génie de l'homme. L'instrumentalisation des hommes par les technosciences où l'homme devient l'objet des travaux scientifiques ouvre toutes grandes les portes de la démiurgie biologique. Avec la sociobiologie, on réintroduit le déterminisme social par la sélection naturelle (darwinisme social), au niveau de la génétique, du biologique. Le génie génétique, lui, par une sorte de bricolage moléculaire va au-delà de l'ordre naturel et social en tripotant le corps humain lui-même. Et pour bien marqué la fin de l'évolution bio, le dégoût du corps, la chair, dans le langage cyber, est appelée "viande." Toujours la même désacralisation. Entre 1939 et 1945, les nazis transformaient les juifs en savon; en 1997, la science transforme le placenta humain en cosmétique (crème de rajeunissement). Quel progrès!

Aujourd'hui, le monde de la recherche scientifique et universitaire est condamné fatalement à collaborer avec l'univers industriel soumis à la "logique" financière de la globalisation. Dorénavant avec les nanotechnologies (technologies de la miniaturisation) l'homme pourra avaler sa propre technologie et pourra structurer son corps à son goût; il sera architecte de lui-même.

"Nous sommes à l'âge des technologies douces, software génétique et mental. Les prothèses de l'âge industriel, les machines faisaient encore retour sur le corps pour en modifier l'image - elles-mêmes étaient métabolisées dans l'imaginaire, et ce métabolisme faisait partie de l'image du corps. Mais quand on atteint un point de non-retour dans la simulation, quand les prothèses (nanotechnologiques) s'infiltrent au cœur anonyme et micro-moléculaire du corps, lorsqu'elles s'imposent au corps même comme matrice, brûlant tous les circuits symboliques ultérieurs, tout corps possible n'étant que sa répétition immuable - alors c'est la fin du corps et de son histoire : l'individu n'est plus qu'une métastase cancéreuse de sa formule de base." (Baudrillard, 1979, p.235)

Le cycle de la sélection naturelle prendra fin. De l'évolution biologique, on passera au perfectionnement cybernétique où les organes inutiles seront remplacés par de nouveaux gadgets, le corps sera prothèse : Ecce Homo Techno.

"Tout mal se justifie, dont le spectacle édifie un Dieu. " (Nietzsche)

Artistes et scientifiques s'emploient donc à vider le corps de sa substance : le gène remplaçant l'âme, la génomique préventive pour dépister les sujets "imparfaits". Les technosciences font de mon corps un morceau de chair déspiritualisée. C'est toute ma présence au monde qui est ici annihilée par ce réductionnisme.

Bienvenue dans l'univers du body art cybernétique/du millénarisme technologique.

On trouve de tout sur Internet : du cyberpunk sadomasochiste, de la sciencefiction messianique, des combats virtuels de robots/pixels publicitaires, des spectacles d'auto-amputation, des contrôles néo-inquisiteurs de vos pensées les plus secrètes, des prophéties neuro-psychiatriques, des "cyborgasm", des visions submoléculaires chamaniques, des musiciens du cerveau, des machines/poupées érotomanes, dragues virtuelles, sex tex, sexualité paradoxale, perversions technicisées, créatures morphées, animaux transgéniques, désincarnations biotechnologiques, aliénation chirurgicale, des barbies machistes, des culturistes cyborgs, des "neuromanciens", des viols en ligne, des tatouages biomécaniques, des prothèses neurologiques, des puces neuromusculaires : osmose d'homme nouveau et de primitif moderne.

"L'âge dans lequel nous entrons est celui de la démocratisation personnelle, de

l'invention de soi. L'individu est sommé de s'autodéfinir et de choisir, dans tous les domaines de sa vie personnelle; de choisir sa vérité, sa morale, son avenir, et in fine son identité. Il est devenu un créateur de lui-même, grisé par ces nouveaux espaces de liberté..." (Kaufmann) et son génie créateur lui commande de laisser trace dans une oeuvre unique comme un barre/code qui prouve sa valeur. Puisque tout est désormais contrôlé, le citoyen ne peut s'exécuter que sur le matériau qui lui est propre et accessible, dédouanée des contraintes sociales : son corps/éden dans l'univers du body art commercialisé.

C'est le corps-gadget, le corps-botox, le corps-ludique, le corps-disneyland "qui deviennent les modèles d'après lesquels les gens se façonnent eux mêmes, il s'ensuit une aliénation extrême." (Ewen) La femelle "photoshop" et l'androïde stéroïdé en lifting perpétuellement pixellisé sont les êtres que vous risquez de rencontrer dans vos navigations sur les eaux du cybersexe où la vie est loin d'être "un beau fleuve tranquille." Le cybersexe, c'est l'univers de l'absence de tous les repères identitaires dans un imaginaire pornographique où, extase totale, des soldats irakiens posent nus, empilés en tas et forcés de s'activer sexuellement devant les caméras vidéos. Guerre et porno; du pareil au même.

"L'hyperdéveloppement technique déborde de son cadre utilitaire dans une production d'objets purement ludiques. Les frontières s'abolissent. Bien des appareils dont nous nous servons ne sont après tout que des gadgets dont nous pourrions fort bien nous passer. De l'objet technique sous la forme de machine qui conserve une relative utilité, on passe sans transition au gadget. Le gadget, c'est de la technique à vocation futile et gratuite : comme si faire rire, fabriquer le dérisoire et tourner en dérision était une finalité pour une technique en mal de nouveaux débouchés. Dans le sens commun, cela se traduit par la formule "on ne sait plus quoi inventer". (...) Le rapport naturel de l'homme au réel est donc modifiée ou même détruit et se voit remplacé par un rapport artificiel créé de toutes pièces par les moyens de la technique. Nous voyons le monde à travers la télévision, les images vidéo, nous pensons le monde à travers notre puissance technique de transformation de la Nature. Nous nous représentons l'intériorité à travers l'usages d'instruments techniques. Nous imaginons à travers les représentations futuristes que la technique nous découvre. La pensée, la parole, l'action, l'imagination, la sensibilité, la sensibilité de notre temps vivent sous influence et sous l'influence de la technique. Est-ce à dire que la technique est devenue une manière de penser? Ou bien est-ce qu'elle est là pour nous dispenser de penser?" (Serge Carfantan, www.sergeca.club.fr, Philosophie et spiritualité, leçon 44"

Internet, c'est l'apologie du faux, du maquillage, de l'illusion comme la narcissique parade sexuelle sur les "sex-chat", c'est la présentation nickel de soi avec image retouchée sur photoshop, téléchargement en prime. Plus nous retouchons l'original, plus nous participons à notre effacement du monde; l'image comme "un pseudo-idéal qui tient lieu d'une réalité existant déjà dans le monde."

L'être n'est plus que représentation numérisée dans un cortège d'hybridations pluridisciplinaires tirées de l'univers des arts médiatiques. Tel est le projet posthumaniste, en droite ligne avec les trois religions monothéistes du Livre, soit une haine exponentielle du corps, des instincts et de la nature. Tandis que la poésie tend à rapprocher l'être de son essence, la technique elle tend à l'éloigner; ce que l'art représente, la technologie le réalise. L'art transgénique est un exemple convaincant de la collusion artistico-scientifique contre-naturelle.

Derrière ce désir de créer du "vivant" tant chez l'artiste que le scientiste se profile la projection fantasmagorique de créer un autre monde, d'être le rival de quelqu'un (Dieu ?) ou de quelque chose (la nature ?)

"Le partage viscéral est la seule voie pour briser l'isolement, surmonter l'obligatoire solitude qui est le lot de toute incarnation. Tant que nous n'échangerons pas nos organes, nous ne pourront pas avoir une véritable expérience de l'autre. C'est la seule façon d'inaugurer un échange réel entre les individus. Mettre ses tripes sur la table est insuffisant. Il faut les mettre dans les autres et accueillir les leurs. A ce prix seulement pourrons-nous abolir les exclusions, les luttes et la violence qui ont de tout temps divisé les peuples. La nature humaine est à changer. Jusqu'à présent, l'art s'est affairé à commenter et critiquer le monde. Il doit maintenant le transformer. Il faut, que de toute urgence, que l'humanité se prenne en mains. Les artistes, pour être à la hauteur de leur tâche historique de prophètes, doivent montrer la voie. " (Jean-Jacques Pelletier, La chair disparue, Éditions Alire, 1998)

"Dans mille ans, nous serons des machines ou des dieux" (Sterling)

Car Dieu ne peut mourir comme tous les archétypes il ne peut que se métamorphoser, prendre la couleur des us et coutumes des sociétés comme un caméléon quoi! Tout au plus, Dieu comme archétype peut s'effacer, s'absenter le temps de sa transformation, toujours il resurgit. Ainsi l'évangile postmoderne se lit comme suit: la nouvelle conscience posthumaniste annonce l'avènement d'une Ultra-humanité convergeant en un Point Oméga - un Christ cosmique qui serait l'achèvement de l'évolution dans la noösphère (de Chardin). Cette "génération du Saut Total entrera dans l'Hyper-esprit (...) en laissant derrière elle les derniers résidus de matière." (Clarke). Ayant atteint le point où se rejoignent l'odyssée de l'espace extérieure et celle de l'odyssée intérieure, l'être peut enfin transcender son humanité pour accéder au royaume du sacré.(Déry)

" À toute réalisation scientifique correspond donc un mythe dynamique : Icare est le mythe de l'aviation, Prométhée celui de l'énergie atomique dérobant aux étoiles leur secret pour le donner aux hommes, le golem est celui de l'automate, celui de la cybernétique. Les mythes dynamiques n'agissent pas au niveau du conscient dans notre société : (...) le mythe dynamique émerge au niveau de la société scientifique globale, comme une tendance organisatrice qui module le flux des découvertes et oriente de façon inconsciente les démarches individuelles. " (Abraham Moles cité in "À l'image de l'homme", Breton, 1995)

La grande différence entre la génétique et la bio-techno-informatique pour atteindre la "révolution finale" est que la reproduction d'un être humain à partir d'une cellule de la peau (clonage) n'est pas équivalente en terme de création à

celle d'une entité carrément artificielle, extérieure et indépendante de l'homme. Même la création d'un être transgénique n'est pour eux que tripotage passéiste de gènes associés aux 150 races de chiens issues par manipulation humaine. C'est du déjà vu. Non, pour plusieurs généticiens et informaticiens, la création du cyborg est de beaucoup supérieure au vulgaire clone ou à l'humain-porc. Fortement élitaire, la cyberscience a pour constante finalité la recherche d'un état supérieur de l'homme.

Mais le cyborg n'est qu'une étape vers le but ultime. Car le cyborg est toujours matériel, il a un corps fusionné, soit, mais toujours soumis à l'attraction terrestre donc à la nature. Or, la volonté de puissance veut se libérer de tout, sortir du tourbillon de la pesanteur matérielle et cette suprême conquête sera celle de l'évanescence complète du corps dans l'esprit.

"Selon les nouvelles technologies, les êtres vivants appartiennent de moins en moins à la sphère organique. Nous devenons des corps-médias, des corps-images, des corps-intelligence. Nous nous transformons en corps-culture." (www.archée.qc.ca - entrevue avec Olivier Dyens - Chair et métal)

"Fini le temps où l'être humain se définissait simplement en fonction de sa biologie, aujourd'hui, les machines font partie intégrante de cette définition." "Qui dit que la vie doit être organique?" (www.archée.qc.ca, op. cit.)

"Plus l'environnement culturel et médiatique grandit, s'étend et acquiert son autonomie, moins l'environnement organique est nécessaire." (www.archée.qc.ca, op. cit.)

"Il faut se dématérialiser. Il faut se "décorporaliser". Il faut devenir "liquide" et plonger totalement dans l'espace informationnel que nous offre le cyberespace. Pour survivre, pour permettre à cette planète de survivre, nous allons devoir nous rendre plus transparents, moins "lourds", moins chairs et plus informations, plus octets et moins gènes." (www.archée.qc.ca, op. cit.)

"L'enfer, c'est de se croire par erreur au paradis." (Simone Weil)

Les eaux primordiales du nouveau continent élu sont cyberespace où tout s'évanouit. Plus de peau, de corps, de races, plus de rôles sexuels, plus de désirs, de besoins, disparition du social, de la politique, des idéologies de l'économie, disparition de l'altérité, de l'autre, seul compte le salut individuel dans le vertige de la disparition.

" Ce vertige est-il dangereux ? De prime abord, probablement. Mais grâce à lui, nous nous libérons enfin des carcans, du dogme, de l'idéologie et de la répression. Par le vertige, nous pouvons enfin être libres complètement, à jamais (et nous perdre, il est vrai dans cette liberté). Face au vertige, le fait d'être homme ou femme, juif, chrétien bouddhiste ou musulman n'a aucune importance. Face au vide, nous muons, laissant nos vieilles peaux idéologiques glisser sous nos pieds. Face au vide, nous sommes nus. Nus et premier. Libérés d'un Dieu tout-puissant, d'un bonheur et d'un malheur inhérent, d'un destin étouffant. Face au vide, il n'y a pas d'intouchables. Tous ont maintenant la possibilité d'être ce qu'ils veulent, de renaître en ce qu'ils choisissent, de se détruire en ce qu'ils désirent. Les enfants du vide ne seront ni pécheurs, ni condamnés, ni élus. Ils seront tout simplement. Tout leur sera possible. Leur existence sera leur univers.

" Nous avançons aujourd'hui vers ce monde avec enthousiasme et espoir, mais sans vraiment comprendre ce que nous sommes, sans vraiment reconnaître à qui ou à quoi, historiquement et politiquement, nous appartenons. Sur ce continent, nous célébrons la fin de nos identités raciales, nationales, religieuses et sexuelles, car nous y voyons avec raison, la possibilité d'un recommencement, mais nous déplorons aussi le vide soudain de nos êtres. Sur le Continent X, nous sommes universels et amnésiques, affranchis des prisons de la pensée et des dogmes humains, mais aussi de toute amarre et de toute fidélité.

(,,,) Une chose est certaine quoi que l'on pense de ce continent, il ne disparaîtra pas, car jamais dans l'histoire de l'humanité n'avons-nous tourné le dos à une transformation. Jamais n'avons-nous reculé devant une percée scientifique, jamais n'avons-nous ignoré une découverte technologique et ce, peu importe qu'elles aient été bonnes ou mauvaises...". (Dyens, 2003, p. 152-153)

Le dernier paragraphe de cette citation est très troublant. Premièrement, il démontre que l'éthique n'a jamais réussi à s'imposer pour arrêter la volonté de puissance en action, tout au plus, elle peut ralentir le processus. Deuxièmement, toute cette philosophie posthumaniste repose sur la faillite existentielle de l'homme. Prenons seulement la relation de l'homme avec son environnement, le protocole de Kyoto, qui permettrait de ralentir l'effet de serre, bien que ratifié, ne sera peut-être jamais respecté. Nous savons tous que l'effet de serre met en péril des millions d'espèces animales et végétales et provoquera des cataclysmes écologiques, météorologiques dont nous subissons déjà les conséquences. Notre manque de courage est symptomatique de la catastrophe annoncée. Et l'évolution rapide de la situation fera que nos "éthiciens" seront toujours un pas derrière la réalité. Le posthumanisme deviendra ainsi " la victoire historique" du masculin, victoire de la raison, défaite de l'anima et de la nature dans leur disparition.

La «cyberdélie», la «noosphère» illustrent donc la venue d'un nirvana technétronique où l'esprit supplantera définitivement la matière, le corps. «Qu'est en réalité l'élimination de l'homme en personne du processus que l'homme a découvert et perfectionné, avec sa fin promise de toutes luttes et de toutes recherches, sinon l'évasion finale de Bouddha hors de la Roue de la vie ? Une fois complète et universelle, l'automation complète (post-humanisme) signifie la totale renonciation à la vie, et finalement l'extinction totale : la retraite même au sein du Nirvana que le prince Gautama dépeignait comme l'unique moyen de se délivrer du chagrin, de la douleur et de l'infortune. » (Mumford, Le Mythe de la machine, T.II, 1974, p.307)

Artistes et scientistes sont donc engagé dans une longue procédure de décréation, de dématérialisation diront les gourous du pixel. Toutes les grandes théories philosophiques, religieuses, politiques artistiques, scientifiques se sont appuyées sur une représentation de l'homme; hommes égaux en démocratie,

hommes asservis en dictature. Pour les bio-sciences, le corps est bien une représentation de l'homme malléable, modifiable; pour la cybernétique, l'homme peut se fusionner à la machine ou vice versa mais, jamais dans l'histoire de l'humanité, nous avons eu affaire avec une représentation de l'homme qui implique sa disparition physique.

"Nous assistons à une déification du savoir c'est à dire "la connaissance l'emportant comme valeur sur la vie humaine, ce qui permet de justifier toutes les dérives des expériences biologiques." (Drouin, 1989)

"La connaissance s'est transformée chez nous en une passion qui ne s'effraye d'aucun sacrifice, et n'a au fond qu'une seule crainte, celle de s'éteindre d'elle-même... La passion de la connaissance fera peut-être périr l'humanité. Nous sommes peut-être parvenus à l'idée de l'humanité qui se sacrifie, non pas sur l'autel de la vérité, mais sur l'autel du savoir." (Edelman, 1991)

Grâce à la science, à la technique, l'homme moderne, ce nouveau démiurge, devait conduire l'humanité barbare à la Terre promise. L'homme sublima son complexe d'infériorité vis à vis Dieu en un puissant complexe de déité: l'homme sera créateur d'Univers, son Univers. Il créera la machine à son image: à l'ordre divin succéda l'ordre humain. Usurpant le pouvoir de création à Dieu, Bacon, Descartes, Galilée, Newton, devinrent les démiurges de la modernité, les instigateurs du "coup d'État métaphysique" amenant à la divination de l'homme. L'homme devint l'idole de lui-même et la machine, sa création, la nouvelle religion, conception mécanique de l'Univers qui servira le capitalisme comme fondement de l'idéologie dominante de la modernité. Dorénavant "vivre c'est travailler pour acquérir, tel est le credo de la modernité machinale.

"Chez Picabia, Duchamps, la machine est encore présente comme mécanicité surréaliste, pas comme machinalité, c'est à dire comme réalité automatique du monde moderne. Warhol, lui, s'identifie purement et simplement au machinal, ce qui donne à ses images leur puissance contagieuse.(...) C'est pourquoi Warhol peut se faire le scénariste d'une figuration parfaite, égale pour tous. Toutes les images sont bonnes, puisqu'elles font également illusion. Tous les gens sont formidables, et les clichés qu'on en prend sont forcément réussis. C'est la démocratie universelle de la figuration. Warhol ne fait que cela : de la figuration. (...) Le monde entier, non seulement scénique et médiatique, mais politique et moral est voué à la figuration. Il s'agit d'une métaphysique de notre monde moderne, qui rejoint celui du simulacre inconditionnel.(...) Car c'est bien là le destin de toutes nos techniques: rendre le monde encore plus illusoire. Warhol a compris cela, il a compris que c'est la machine qui est génératrice de l'illusion totale du monde moderne." (Jean Baudrillard, Le crime parfait, Galilée, 1995)

Le complexe de déité donc comme fondement psychologique du despote totalitaire met en lumière l'ontologie de l'hégémonisme, le projet démiurgique de la décréation du modèle originel. C'est ici que fusionne la symbolique des créatures artificielles du golem au cyborg comme dessein totalitaire de la religion, de l'art, de la science, du politique.

"Nous sommes ni des dieux, ni des pourris, juste des êtres humains." (Noah)

Et à bien des égards, ces violences naturelles, avec le recul du temps, nous apparaissent bien inoffensives, l'observation comparative nous l'assure, comparées aux immondes cruautés et tortures que notre espèce fait subir à ses propres membres. Force est d'admettre que, malgré les lois, les codes, les religions, les États, la raison et les connaissances, nous avons lamentablement échoué et avons tellement honte que nous n'aspirons plus qu'à disparaître.

Le dénominateur commun à toutes ces dérives est bien l'avènement de l'homme nouveau où chacun, le prêtre, l'imam, le rabbin, le despote, le savant, le politicien, l'artiste, veut recréer une seconde fois l'homme à son image. Or ce fantasme de l'homme magnifié est au cœur de tous les mouvements totalitaires qu'ont été les croisades, les génocides tout azimut, le nazisme, le stalinisme, le maoïsme, l'ultra-libéralisme économique, le fondamentalisme religieux ou l'intégrisme biotechnicien et informatique et dans bien des cas avec la complicité de gouvernements démocratiques. Ces psychopathes de la création ultime sont bel et bien des fous de Dieu. Nous assistons aujourd'hui à une véritable course contre la montre vers la déité de l'homme, la plus fondamentale névrose de l'homme. Ce complexe de déité étant la réponse névrotique de l'homme aliéné par le dogmatisme religieux.

L'utilisation incessante et exagérée des moyens de destruction dont dispose le sujet pour combattre Dieu est ce que nous appellerons le complexe de déité. Le complexe déité étant une sublimation (déification) collective de notre volonté de puissance personnelle. Par le complexe de déité, "l'inhumanité de l'humanité", la barbarie s'actualise. Comme si par cette névrose l'homme avait perdu le secret qui permet d'entretenir l'humanité de l'homme. Comme si notre angoisse d'exister était-elle que nous avons déclaré la guerre à la vie elle-même.
À défaut d'être puissante, l'humanité se met à vouloir posséder la puissance par le pouvoir, quitte à se détruire elle-même. Cette névrose "sotériologique" du salut conduit l'homme/sauveur à sa perte.

"Du point de vue de l'analyse existentielle, prétendre "être comme Dieu", c'est se condamner à la névrose. (...) L'homme sera de plus en plus saisi de fièvre : il lui faut se prouver à lui-même sa nécessité, son égalité avec Dieu, sa certitude que "sans lui, rien ne va plus" : Il s'accable alors toujours plus de charges, de devoirs, d'exigences, de rendement, multiplie combats et techniques, mais ne fait par là qu'accroître ses sentiments de culpabilité, que multiplier les reproches qu'il s'adresse à lui-même, et tout cela uniquement parce que dans son dégoût de n'être qu'homme, il poursuit un but absurde." (Drewermann, 1996, p.10-11)

Ce désir de pouvoir se retourne contre l'humain, la vie en générale au point où il se met à rêver d'un autre monde, d'une autre vie. Il se produit alors une inversion des valeurs où l'instinct de vie est supplanté par l'instinct de mort ; le risque de vivre devient soumis à l'immobilisme de la sécurité qui, sous prétexte d'améliorer l'homme, tente de le domestiquer, de le soumettre. Vidé de son contenu existentiel, l'homme, ce fou de dieu, devient névrosé au point d'espér-

er sa transcendance dans sa propre disparition. Pour ne plus avoir à contempler le néant, on se jette dedans.

Comme si notre angoisse d'exister était telle que nous avons déclaré la guerre à la vie elle-même. À défaut d'être puissante, l'humanité se met à vouloir posséder la puissance par le pouvoir, quitte à se détruire elle-même. Cette névrose "sotériologique" du salut conduit l'homme/sauveur à sa perte. L'utilisation incessante et exagérée des moyens de destruction dont dispose le sujet pour combattre Dieu est ce que nous appellerons le complexe de déité. Le complexe déité étant une sublimation (déification) collective de notre volonté de puissance personnelle. Par le complexe de déité, "l'inhumanité de l'humanité", la barbarie s'actualise. Comme si par cette névrose l'homme avait perdu le secret qui permet d'entretenir l'humanité de l'homme.

De la divinisation de l'homme comme fondement spirituel de la modernité à la tentation démiurgique, le pas a été facilement franchi : le complexe de déité (homme-dieu, maître du monde) serait à la modernité ce que la démiurgie (dieu, créateur d'univers) est à l'époque archaïque. On peut ici y voir une transgression l'ordre divin: non seulement, l'homme moderne s'est employé à maîtriser la nature, il a aussi décidé de la modeler à son image; de devenir à son tour créateur d'univers.

Au début du siècle dernier, la méthode scientifique a réussi à "ordonner la mécanique" du monde naturel et social; elle chercha tout aussi naturellement à appliquer cette méthode à l'homme lui-même. Le nouveau champ de recherche de la science est maintenant de recréer la vie en laboratoire avec comme projet utopiste une nouvelle race surhumaine et uniforme. Uniformisation, standardisation envahiront le champ de la conscience humaine au même rythme que la standardisation de la nature.

"Une culture après l'autre a forgé sa propre réponse à ce problème en produisant des types d'idéaux, et en les incarnant dans une infinie succession de modèles en la personne de ses dieux, de ses héros, de ses saints et de ses sages. Mais il s'est révélé qu'aucun de ces modèles ou de leurs variantes n'a jamais été tout à fait couronné de succès, jamais applicable universellement. Pour ne parler que des Grecs, ni Zeus, ni Apollon, ni Prométhée, ni Héphaïstos, ni Héraclés, ni Achille, ni Ulysse ne répondent à tous les besoins. Si nous nous tournons vers les plus conscients efforts de la religion et de la philosophie pour incarner un type humain idéal, nous sommes également déroutés dans notre choix : le confucianiste, le taoïste, le zoroastrien, le bouddhiste, le platonicien, le stoïcien, le cynique, le chrétien, le mahométan, tous ont produit leurs propres conceptions de l'homme parfait, dans une large mesure à titre de négation défensive de types plus grossiers qui avaient dominé la civilisation ancienne. (...) J'en conclus que ce que cela signifie, c'est que la seule manière efficace d'aborder ce problème, c'est celle que la nature adopta de longue date : fournir la possibilité d'une infinie de variété de types biologiques et culturels, étant donné que nul type unique, si riche, si gratifiant soit-il, n'est capable d'englober toutes les potentialités latentes de l'homme. Aucune culture unique, aucune race unique, aucune période unique ne saurait faire plus que produire des variations neuves sur ce thème inépuisable. " (Mumford, Le Mythe de la machine, t.II,1974, p.391)

Depuis les Origines, la vocation de l'homme était la recherche d'équilibre entre l'harmonie et la puissance, alors que, depuis un demi-millénaire, l'esprit de l'homme s'est orienté vers la démesure de la seule puissance. N'oublions pas que l'Occident a engendré la démocratie mais aussi le colonialisme, le fascisme, le totalitarisme et la nouvelle technocratie.

La technique ne crée pas de sens, il n'y a que des abstractions, des images, des objets où tout le processus de production est effacé au profit de la seule consommation. Nous avons dépassé la "société du spectacle" pour devenir soi-même le spectacle; acteur dans un monde nouveau qui s'improvise au fur et à mesure des découvertes technologiques. Nous sommes enfermés dans une "oeuvre artificielle" que nous avons patiemment élaboré depuis tellement de siècles. Le "corpus" de l'œuvre artificielle est simple mais aux conséquences plurielles et complexes : depuis toujours, l'homme a inventé des outils "techniques" pour se substituer ou remplacer un organe déficient : la hache remplaçant le poing nu, donc à y regarder de plus près, à remplacer par des objets inorganiques (la pierre, le fer) de l'organique. En ce sens, le concept post-humanisme, post-biotique, est à la fois d'origine préhistorique et moderne, donc intemporelle.

Tout le développement de la technique repose indubitablement sur le transfert des propriétés et fonctions de l'organique vers l'inorganique parce que les propriétés de l'inorganique se laissent plus facilement découvrir. Ainsi, on peut facilement reproduire la nature organique avec une exactitude étonnante tandis que notre savoir sur la nature de la vie est carrément déficient. Il est donc plus facile d'imiter, de substituer l'objet inorganique à la vie; là est l'essence de l'industrialisation : remplacé l'ouvrier (organique) par la machine (inorganique); là est l'essence du post-humanisme : créer des êtres/concepts post-biotiques (inorganique) au détriment de la vie biologique (organique); en somme affirmer le "totalitarisme" de la pensée, de l'esprit sur la matière comme l'art conceptuel.

"Liquider le présent au profit d'une hypothèse. "

"Le danger des fabriques de cadavres et des oubliettes consiste en ceci : aujourd'hui avec l'accroissement démographique généralisé, avec le nombre toujours plus élevé d'hommes sans feu ni lieu, des masses de gens en sont constamment réduites à devenir superflues, si nous nous obstinons à concevoir notre monde en terme utilitaires. Les événements politiques, sociaux et économiques sont partout tacitement de mèches avec la machinerie totalitaire élaborée à dessein de rendre les hommes superflus. " (Hannah Arendh, Les origines du totalitarisme, Seuil, 1972, p.201)

L'homme hors de l'existence, c'est l'homoncule attaché aux routines actuelles du bureau, de l'usine, du laboratoire, de l'école ou de l'université, fondées sur les postulats stériles du système de puissance de la mégamachine. Plus qu'essentiellement politique, le totalitarisme est le principe de la terreur, est l'expression du Mal radical qui tend vers la destruction complète de l'humanité en proposant une identité de l'homme dégradé; c'est une politique d'anéan-

tissement de l'individu.

"On ne doit pas effrayer les hommes, il ne faut surtout pas qu'ils comprennent qu'on les fait travailler à l'abolition de l'humanité - c'est-à-dire à leur propre disparition. Le monde du vivant a été tellement investi par le capitalisme afin d'y développer de nouveaux espaces pour la marchandise que certaines de ses conséquences possibles sur l'humanité elle-même ont fini par percer le mur du silence. " (Dany-Robert Dufour L'homme modifié par le libéralisme, Le Monde diplomatique, Paris, avril 2005)

Devant ce malaise civilisateur, il y a toujours la fuite en avant. Nous assistons à une course contre la montre pour la transformation physico-psychique de l'être en y intégrant l'ordre mécanique, cybernétique, quantique non plus pour participer à la civilisation du surhomme mais pour la quitter le plus rapidement possible, éviter la catastrophe des catastrophes. D'ailleurs, l'idée est simple : après avoir démoli toutes les mythologies flatteuses des illusions humaines pour en révéler l'imposture, après avoir détruit irrémédiablement son environnement, après avoir découvert que l'homme de la raison portait en lui l'ultime catastrophe atomique, l'homme ainsi dépouillé est fin prêt à accepter toute manipulation susceptible de le sauver.

Science appliquée et art ont donc rendez-vous pour enfin actualiser le vieux rêve hermétique/alchimiste tel qu'on le retrouve dans les dix-sept traités grecs du Corpus Hermeticum où il est écrit que l'homme peut "devenir dieu" par la connaissance et pour ce faire, il faut se rendre "étranger" au monde (C.H. XIII, I) afin d'accomplir " la naissance de la divinité" (XIII, 7) et l'homme ainsi régénéré disposera d'un corps immortel, il est "Fils de Dieu, le Tout dans le Tout. " (XIII, 2) (Eliade, T-2, 1978)

Tout est donc en place pour préparer la nouvelle théologie anthropocentrique (homocyberlogie) de la fusion homme/machine, telle que prophétisée par les gourous artistico-cybernétiques et les grands pontes de la biotechnologie. Encore ici même subterfuge paléolithique (déguisement) même ruse des religions (simulacre), pour nous faire croire à l'art désacralisé, typiquement humain, coupé de tout mythe, de toute religion : l'art pour l'art.

L'art post-humaniste est le mensonge, le paravent derrière lequel se cache la nouvelle alliance magico-religio-métaphysique et néo-libérale de l'ADN mystique et du corps ressuscité grâce à l'androgynie hermaphrodite et nanotechnologiquement immortel du post-humanisme cybernétique. Tous ces mouvements ont comme dénominateur commun un idéal messianique de l'art rédempteur du monde et de l'homme, de l'art conjurant les malheurs de l'histoire : la science comme art sotériologique.

Notre déification individuelle aura été le continuum, avec l'aide de la religion, de la science, de l'art, de l'État, de l'économie, du détournement de la spiritualité au profit de la théologie de la domination de l'homme-Dieu comme fondement de la modernité et le complexe de déité aura été notre fabuleuse névrose. Faut-il le rappeler: les enfants de Descartes ont le plus haut taux de suicide au monde. L'Incarnation de l'homme, sa divination dans l'homme total conduit irrémédiablement à sa perte, à sa décréation: sa dé-genèse.

"L'harmonie originelle pré individualiste qui régnait entre l'homme et la nature et entre l'homme et la femme a été remplacée par le conflit et la lutte. L'homme souffre de cette perte de son unité. Il est seul et séparé de son semblable et de la nature. Ses efforts les plus passionnés tendent à retourner au monde de l'union qui était le sien avant qu'il n'ait "désobéi". Ce qu'il souhaite, c'est de renoncer à la raison, à la conscience de soi, à la responsabilité et de retourner à l'utérus, à sa Mère la Terre, à l'obscurité où la lumière de la conscience et de la connaissance ne luit pas encore. Il veut échapper à cette liberté qu'il a récemment acquise et perdre cette conscience qui, précisément, fait de lui un humain. "

"Mais il ne peut revenir en arrière. Les actes de désobéissances, la connaissance du bien et du mal, la prise de conscience de soi sont des choses irréversibles. Il n'y a pas de moyens de revenir en arrière. (...) L'homme se crée lui-même dans le processus historique qui a commencé avec son premier acte de liberté - la liberté de désobéir, de dire "non". Cette "corruption" fait partie de la nature même de l'existence humaine. (...) Il peut se détruire lui-même ou, au contraire, progresser vers la réalisation d'une nouvelle harmonie. "

(...) "Plus le cœur de l'homme s'endurcit, moins il a la liberté de changer, plus il est déterminé par ses actions précédentes. Mais il arrive un point de non-retour où le cœur de l'homme devient tellement dur et tellement lourd qu'il perd toute possibilité de liberté et qu'il se trouve forcé d'aller de l'avant jusqu'à la fin inévitable, laquelle est en dernière analyse sa destruction physique et spirituelle. " (Erich Froom, "Vous serez comme des Dieux" 1975)

"Plus l'homme veut être en haut, plus il se sent inférieur. " (Schultz-Hencke)

Depuis la Genèse, l'homme a cherché dans la connaissance du bien et du mal à réaliser la promesse du Serpent: "Vous serez comme des Dieux" Or notre désir de déité est l'origine de notre mal radical qui nous transforme en diable et la Terre en un enfer, notre pandémonium.

"L'Europe est certes ce continent où naquirent Platon, saint François d'Assise, Vinci, Descartes, Pascal, Newton, Kant, Hegel Kierkegaard ou Nietzsche, celui où vécurent Eschyle, Dante, saint Jean de la Croix; mais elle fut aussi le théâtre des crimes de Phalaris, d'Héliogabale, de Robespierre, de Staline et d'Hitler, sans parler des autres ni de leurs successeurs présents et à venir. Tout ce qui fut et demeure, l'Europe l'essaima en Amérique, en Afrique, en Asie, en Océanie pour le meilleur et le pire. Mais c'est d'Europe que sont aussi partis les tout-puissants disciples de Prométhée, d'Hercule, de Dédale, de Tantale et Faust, tous héros du savoir et du pouvoir à qui les hommes demandèrent d'apprendre ce qui leur permettrait de devenir "comme des Dieux. " (Jean Brun, L'Europe philosophe, p. 367 et ss.)

Aucune civilisation qu'elle soit mésopotamienne, égyptienne, juive, chinoise, aztèque, aborigène, ottomane, arabe, occidentale, n'a pu prendre son essor

sans une métaphysique spécifique et une représentation de l'homme dans l'Univers. Tous nos mouvements artistiques, scientistes, religieux, socio-politiques et économiques actuels sont tous des reliquats d'une théologie occidentale de domination. Mais nous vivons, fait unique, dans une civilisation où la représentation de l'homme est associée à sa disparition comme espèce. On est en droit de s'interroger sur le type de civilisation qui sera engendré par cette collusion.

" Il arrive que le monde nous fatigue. Notre esprit s'embrouille à cause de lui. Parfois nous le trouvons trop compliqué. Nous ne savons pas nous en servir. Parfois, nous éprouvons le sentiment d'être étranger en lui. Entre lui et nous ça ne va pas. Entre lui et nous, c'est l'absurde. Nous souffrons de n'avoir qu'un seul trop grand monde à notre disposition, pas à notre avantage. Il nous joue un spectacle dont nous ne sommes pas le héros principal. Il nous déçoit. Quand la souffrance va trop loin, nous saisit le désir intense d'en finir. Nous voulons disparaître parce que le monde ne ressemble pas assez aux autres mondes que nous rêvons d'habiter. " (Bourdil, Les autres mondes, 1999)

Les sciences et les philosophies ont beau nous expliquer ce qu'elles peuvent, nous souffrons d'une insatisfaction essentielle. Déplorant que l'essence de l'humanité appartienne à un autre, dieu, roi et maître, l'homme constitue le projet d'un autre monde, voire une autre humanité, pour en être le maître, dût cette révolution passée pour irréaliste. Or, l'homme peut jouer au poète. Il peut inventer des mondes étrangers à l'idée même d'une connaissance, constitués de fantaisies, de rêves, d'utopies, habités par des personnages étranges, passionnés, monstrueux, souverainement libres de dire et de penser n'importe quoi. C'est le point de départ de l'imaginaire. " (Bourdil, Les autres mondes, 1999)

"L'homme ne peut être dupe que de lui-même. " (Emerson)

C'est ainsi que l'homme devient metteur en scène de son monde. Rappelez-vous Dürer qui s'est peint sous les traits du Sauveur dans un autoportrait (1493) ou de Gauguin qui use du même stratagème dans le Christ en jaune. Nous assistons à une incroyable autofiction où l'homme "transfigure son existence et son identité, dans une histoire irréelle, indifférente à la vraisemblance. " L'humanité se projette alors dans un récit héroïque, une sorte d'autofabulation fantastique. (Colonna, Autofiction & autres mythomanies littéraires, 2004, p.75-77)

Nous demandons alors aux rêves, aux arts, aux livres, au théâtre, au cinéma, aux sciences, aux religions, aux philosophies, de métamorphoser le monde. Tout va pour le mieux jusqu'au jour où l'imaginaire cherche à étendre sa domination pratique sur le réel. Nous assistons alors à la guerre des mondes, c'est à dire la bataille entre deux imaginaires névrotiques, celle entre un monde illusoire à l'image de Dieu versus un monde à l'image d'un surhomme, tout aussi illusoire, tous deux trouvant leur finalité existentielle dans leur ciel fictif, le paradis pour l'un et le cyberciel pour l'autre.

"Au commencement comme à la fin de l'histoire religieuse de l'humanité, on retrouve la même nostalgie du Paradis. Si l'on tient compte du fait que la nostalgie du Paradis se laisse pareillement déchiffrer dans le comportement religieux général de l'homme des sociétés archaïques, on est en droit de supposer que le souvenir mythique d'une béatitude sans histoire hante l'humanité dès le moment où l'homme a pris conscience de sa situation dans le Cosmos. " (Eliade, Aspect du mythe, 1963)

Par contre, "toutes les apocalypses religieuses ont toutes pour fondement un jugement moral sur le caractère corrompu du monde." Telle est la réponse de Kant à la question de savoir pourquoi les hommes s'attendent à une fin du monde : la corruption de l'homme.

"Le monde ne mérite de durer que dans la mesure où les êtres raisonnables qui le peuplent sont conformes au but final de leur existence; dès l'instant que ce but risque de ne pas être atteint, la création elle-même leur paraît sans objet, comme une pièce de théâtre dépourvue de tout dénouement et qui ne permet pas de reconnaître une intention rationnelle." (Kant, La fin de toutes choses, p. 314)

L'Apocalypse est donc la fable de l'homme honteux de lui et de son échec existentiel. Ayant pris la place de Dieu sous l'œil bienveillant des "lumières" de la modernité, l'homme trouva une intention rationnelle conforme au but final de son existence : le progrès. La fin du monde apocalyptique des théologies fut reléguée à une superstition archaïque indigne de la pensée moderne. Jusqu'au jour...où l'homme, ce dieu déchu, retomba sur terre lorsqu'il fut rejoint par les événements de sa propre tragédie. Cette fois-ci, l'homme fut submergé par des catastrophes non plus divines mais par celles qu'il a lui-même provoquées. Le XXe siècle vient de faire connaissance avec les idéologies totalitaires typiquement humaines sans le prétexte d'un dieu vengeur. L'homme a toujours eu tendance à dériver vers les utopies totalitaires; le posthumanisme fin-de-siècle remplaçant le bolchévisme, le fascisme et le nazisme comme utopie sociale.

Nous savons maintenant que le post-humanisme est l'utopie finale du patriarcat et représente la finalité de l'homme biologique, met fin au cycle de l'évolution physique des espèces telle que décrite par Darwin. Nous savons également que le concept du corps machine depuis la Renaissance a permis de désacraliser le corps primitif pour mieux le soumettre aux manipulations quai démiurgiques de la science et que le cyborg est bien une réalité de notre temps. Même si les avancées extraordinaires en médecine, en neuroscience, en pharmacologie et en orthopédie soumises à des codes d'éthique et protocole de recherche stricte ont leur raison d'être en permettant à des milliers d'individus d'avoir une vie confortable et de qualité supérieure, il est indéniable que des dérives totalitaires, certes aujourd'hui marginales, sont aussi à l'œuvre.

Nous avons vu également que de tous temps, l'homme a cherché à améliorer sa condition et même à entrevoir que la "vraie vie" était ailleurs que sur terre : paradis, nirvana, cyberespace, etc. Si bien qu'il est impossible de comprendre les enjeux du post-humanisme sans en saisir la dimension théologique et métaphysique.

Nous savons maintenant que depuis les grandes civilisations antiques, la notion de corps sacré en harmonie avec l'univers s'est dégradée jusqu'à devenir objet de corruption et responsable du malheur des hommes. Dans toutes les grandes religions, le corps en chair et en os fait problème. C'est ce constat qui nous permet de saisir l'aspect métaphysique du post-humanisme. Nous avons du remonter jusqu'au religion de la Mésopotamie bien avant Zarathoustra et l'antique religion dualiste des anciens Perses avec son dieu du bien Ahura-mazda et son dieu du mal Ahriman et leur lutte éternelle qui divise le monde entier en deux : le jour et la nuit, le pur et l'impur, l'âme et le corps, l'homme et la femme... Depuis 4 000 ans, la Bible, ensuite le Nouveau Testament et finalement le Coran, nous présente le néant, l'au-delà comme seule réalité acceptable. La vie est une maladie, la chair y est méprisée et l'homme tourmenté cherche à se venger et transforme " en haine de la terre ce qui était amour de la vie et des choses terrestres. " Le corps est la source du mal, l'universel tentateur, c'est le corps qui est vicié, faussé, et garde la trace du péché des origines. Le corps c'est le corrupteur; un principe de malignité vit en lui. Il est donc le diable en son corps, alors que l'esprit correspond au divin. Descartes, par la suite, perpétua ce dualisme en séparant "logiquement" le corps de l'esprit, pire en transformant le corps en machine pour finalement trouver sa finalité dans l'abnégation complète.

De tous les écrits antiques, le manichéisme fait un retour phénoménal via le post-humanisme en ce début du troisième millénaire où c'est toujours la lutte entre le corps et l'esprit qui domine. Rappelons-nous que Mani réclamait la disparition complète de la créature humaine, il faut que l'homme anéantisse tout lien avec la matière car le monde est abandonné au mal et contamine, infecte l'homme lui-même de la même "maladie. " Devant une semblable perspective, il eût mieux valu que l'homme ne fût pas.

Ces idées se retrouvent chez les Grecs avec Platon (427-347) qui traite le corps de cercueil (soma/séma) puis chez Paul de Tarse qui invente la notion de " chair " (sarx, carné) et certains gnostiques. (Deschamps, Corps haï et adoré, p.51 et 70)

Mais le courant de somatophobie est beaucoup plus large. Ce dégoût du corps est étendu à tout ce qui participe à la nature corporelle: la femme tentatrice de l'homme, les sauvages qui ne sont que leur corps, les animaux horribles, dégoûtants et diaboliques, la nature qui recèle les mauvais esprits, la terre et tout ce qu'elle produit de vivant. Cette haine du corps se manifeste essentiellement par une persécution générale de la vie.

Exactement ce que réclame la cyberculture postmoderne : l'esprit, (l'âme) seul mérite d'être sauvé de la déchéance du biologique, délivré de la fatalité du corps mortel. Une fois dissipées les brumes hermétiques des signes ésotériques, nous pouvons soulever, enfin en pleine lumière du jour, le voile et pénétrer dans le sanctuaire secret où la connaissance parfaite dissipe tout mystère : le post-humanisme est un univers sans mystère, pur logos, version post-moderne du manichéisme antique devenu le mode de pensée de notre époque.

"Nous sommes fatigués de l'homme! " (Nietzsche)

"Après deux mille ans d'assauts platonico-chrétiens contre le corps et les passions, d'anathème jeté sur son essence, le désir humain s'est peu à peu retourné contre lui-même, pour s'engager à rebours dans sa tendance naturellement affirmatrice et créatrice, dans la fuite affolée et inquiète d'une autre vie, d'un autre monde, immuable, paradisiaque, éternel. " (Louis Godbout, Avez-vous rencontré Nietzsche aujourd'hui ? Le Devoir, 2000)

Tout détruire plutôt que de continuer ainsi et disparaître enfin dans le cyberespace/paradis. Nous sommes bel et bien catastrophés. Alors aussi bien en finir une fois pour toutes. Finis la révolte, les dépressions, les guerres, la haine; enfin la béatitude de la noösphère inorganique.

"Toutes les pulsions tendent à reconstituer ce qui existait. Un instinct ne serait que l'expression d'une tendance inhérente à tout organisme vivant et qui le pousse à reproduire, à rétablir un état antérieur auquel il a été obligé de renoncer sous l'influence de forces perturbatrices extérieures... L'état antérieur, originel du vivant serait le non-vivant, et il s'ensuit pour Freud que le dernier but de la pulsion est le retour à l'inorganique. (...) Le moi ne veut pour ainsi dire rien d'autre que son repos. (...) Toutes les pulsions se situent donc sous le "principe du nirvana" et tendent à "la suppression de la tension interne"; autant la pulsion de mort (Thanatos) ou pulsion de vie (Éros) s'orientent désormais vers la stabilité de l'inorganique et deviennent l'expression d'une aspiration "de tous les êtres vivants à en revenir au repos du monde inorganique. " (Drewermann/Freud, Le Mal, 1996, p.214)

Il est urgent comprendre que toutes les théologies de domination axées principalement sur l'asservissement de la nature sont une impasse. Tous les peuples ont sans doute conçu des religions dominatrices mais l'opération semble avoir échoué partout. Car tous les langages et écrits qui transcrivent la connaissance de génération en génération que ce soient les Upanisads, le taoïsme, le bouddhisme, les mythologies égyptiennes, sumériennes, grecques, les cosmogonies africaines, amérindiennes, aborigènes, le Coran, la Bible, la Torah y compris la science et la philosophie ne sont que récits parcellaires et poétiques d'un mystère qui nous dépassera toujours, l'univers étant en expansion et par le fait même en perpétuelle transformation. Si bien que "notre raison a des limites. " (Kant). Il en sera ainsi du post-humanisme et de son utopie post-biologique.

"Lorsque la nature devient la propriété de l'homme, elle cesse de lui être immanente. Elle est sienne à la condition de lui être fermée. S'il met le monde en son pouvoir, c'est dans la mesure où il oublie qu'il est lui-même le monde : il nie le monde mais c'est lui-même qui est nié. Tout ce qui est en mon pouvoir (nature, femme, esclave) annonce que j'ai réduit ce qui m'est semblable à ne plus exister pour sa propre fin mais pour une fin qui lui est étrangère. Ainsi l'homme subit l'effet ricochet de sa propre aliénation en devenant étranger à lui-même, aliéné dans un monde qu'il a lui-même asservi; où il se laisse dicter sa ligne de conduite par ses propres créations. " (Bataille, Œuvres complètes, 1957)

"Nous vivons à toujours à l'ombre d'une arrogante fumisterie. "

Jamais dieu n'a été aussi vivant depuis qu'il a été déclaré mort. Le cyberespace est rempli de cyberdieux comme au temps des sociétés polythéistes, comme autant de promesses d'un futur cyberciel. Toute cette philosophie de la transcendance du biologique, ce post-humanisme, se nourrit toujours aux mêmes sources que jadis. Ce concept postmoderne puise généreusement à même cet immense réservoir des mythologies archaïques et religieuses. Et c'est par l'ésotérisme, c'est à dire en se comportant comme une secte d'initiés qui ont décrypté les codes secrets que le post-humanisme opère la jonction avec les religions historiques.

Mais n'oublions jamais que le cyberespace, comme tous les mythes universels, n'existe pas, que c'est un paysage de l'esprit "occidental" obnubilé par ses créations électroniques. Dans toutes les cultures et de tous temps, les histoires chantées ou contées recelaient de lieux mystérieux et abstraits, tel le cyberespace, où se mêlaient hallucinations et souvenirs collectifs. Ce que les philosophes du post-humanisme nous présentent comme le cyberciel est en réalité un endroit qui fut décrit par Homère, VII siècles avant J.C., comme l'Hadès, "le lieu invisible, éternellement sans issue, où les âmes, perdues dans les Ténèbres (cyberespace), ont accepté consciemment de se pervertir. C'est l'échec total, définitif, irrémédiable de l'existence humaine. " (Dictionnaire des symboles, p.405-406)

"Ce lieu invisible éternellement sans issue" n'est-il pas ce fameux cyberespace où les âmes, comme les images d'une vidéo-installation, tournent en boucle; où l'histoire "boucle la boucle", enfin numérisée, échantillonnée, sans cesse recyclée et d'une transcription sans fin. Imaginez le "moi" numérisé en onde audio-visuelle.

"Le bouclage est caractéristique d'une histoire lue à toute vitesse comme si elle était saisie par balayage optique. On peut la recomposer, la transcrire ou la cloner en fonction d'une métamorphose dominante…(…) Roland Barthes a déclaré un jour que la "répétition sans fin est la forme idéologique dominante. " (Arthur et Marilouise Kroker, in Esthétique des arts médiatiques, p.431)

Tout art recèle un fondement religieux et le post-humaniste n'y échappe pas. Le post-humanisme se positionne comme salut universel alors qu'il n'exprime qu'une perspective partielle et carrément restreinte, confinée à l'Occident technologique. Il n'y a aucun autre dialogue authentique avec les autres visions des autres cultures, au contraire il y a rupture lorsque d'entrée de jeu l'on propose aux autres civilisations le seul modèle occidental comme gage de prospérité tout en sachant que la planète terre n'a pas les ressources nécessaires pour la supporter. Notre tentative de réduire le bien-être au seul développement même durable, de cliver la surface de la terre en zones économiques sont parmi les principales raisons de notre impasse.

"Transformer le monde, intervenir, est une responsabilité et donc une sainte mission pour l'Occidental. On ne peut lui en vouloir de suivre sa nature, son "dharma" : civiliser, évangéliser, développer, se faire l'avocat des droits de l'homme et leur application à travers le monde, en un mot un artisan de paix. Mais le problème est qu'il a tendance à "identifier les limites de sa propre vision du monde avec l'horizon humain lui-même. " Il se sent menacé par tout ordre social ou système de valeurs autre que le sien. Il ne voit plus alors dans les autres que des primitifs à civiliser, des païens à évangéliser, des sous-développés à développer, des opprimés à libérer. (...) Les "autres" ne lui apparaissent alors que comme des vides à remplir, de la cire pour sa flamme de droits et justice. La question ne lui vient que rarement à l'esprit : "et si la Réalité dépassait largement non seulement l'interprétation que l'Occident en donne mais l'expérience que l'Homme lui-même tout entier en a ou peut en avoir ? " Ou se pourrait-il que l'Occident se sente menacé dans son "pouvoir" par la réalité différente de l'autre ? " Comme s'il n'acceptait pas au fond "d'être mis par l'autre face-à-face aux limites de l'Occident, de ses valeurs, de sa raison critique, de sa cosmologie, anthropologie et philosophie de vie. (...) C'est peut-être la raison pour laquelle il absolutise ses valeurs par ailleurs géniales de : Dieu, Homme, Personne, Autonomie, Démocratie, Droits de l'homme. Il ne veut pas prendre sa place dans l'univers. Il veut toute la place. " (Robert Vachon, Interculture, cahier 144, p. 24-25, 2003)

C'est malheureusement dans cette optique de l'Occident néo-colonialiste que se situe la technocratie moderne. Le pouvoir est investi non pas en Dieu, mais dans une mégamachine qui gère un système complexe d'interventions et de paramètres où tous (professeurs, savants, prêtres, politicien, artistes, citoyens) travaillent dans la même direction unilatérale i.e. dans le sens que veut le Capital. Le Capital comme mégamachine commande et les experts et politiciens proposent et votent les lois inéluctables de son progrès. Les gens ne peuvent même plus décider ce qui est bon pour eux, faute de le savoir, ou plutôt, nous avons laissé aux experts le soin de décider à notre place. La mégamachine nous place toujours devant le fait accompli, exactement comme pour le médicament Vioxx, les OGM et autres aliments transformés. C'est à prendre ou à laisser et comme nous n'avons pas le choix de nous guérir et de nous nourrir... Nous oublions que la vie nous interroge autant sur nos actes que nous pouvons l'interroger sur son sens.

"On voudrait souligner que la démocratie libérale, qui est désormais reconnue comme le meilleur des régimes, est fragile, sujette aux dérives, et que les circonstances ne nous permettent plus, en la matière, la moindre erreur de jugement. On voudrait suggérer que la partie la plus prospère de la planète est en train de gâcher le seul modèle, pour l'heure, de surmonter la tentation totalitaire à laquelle conduisent, ailleurs, la peur et la misère. S'il devait apparaître aux habitants des autres nations qui cherchent leur voie, que la vie sous nos cieux n'est pas plus digne d'être vécu; que l'air que nous respirons, au sens propre et métaphorique, est peut-être doux mais raréfié, et n'est, à la longue, pas plus respirable; que nous laissons en friche les terrains conquis par la liberté et que notre démocratie est, pour cette raison, plus apparente que réelle; que nous abandonnons notre conscience à la direction des experts; que nos pensées sont des mécanismes et nos actes, des gestes; que notre capacité à créer n'est plus qu'une capacité de produire; que les "droits de l'homme" et "le devoir d'ingérence" ne sont que des incantations destinées à servir d'alibis à notre capacité d'agir; bref que l'absence du joug sur notre nuque se justifie seule-

the case for posthum

Justifying Human Enh

Wetware

perfection and control elude us

Erewhon

autonomy

biocultu

Utopia

Humanism

Death

Life-Exten

Eugenics

Immortality

biotechnology

Mutation

transgenic

Justifying Human Enhancement:

the case for posthumanity

This paper argues on behalf of a posthuman future that is intimately tied to the use of human enhancement technology. It presents three principal justifications for enhancement, which focus on functionality, creative expression, and the ritual of re-making the self through biological modification. Collectively, these aspirations articulate the values surrounding posthuman life and the pursuit of biocultural capital

geneti

the posthuman industries

we are already

Posthuman

nanotech

Fa

suffering

risk

certainty

Neuroimplants

Chance

Human

(a defining feature)

Superhuman

speci

Enhancement

Brain Chip

Human, All Too Hu

Dystopia

anthropomorphic liberation

Work in Progress

C

Survival

ecosystem health

morality

personhood

dignity

the bottom billion

Gaia

ment par la disparition de la nécessité, il est probable que le cycle du désespoir, ouvert au début du XXe siècle (en Occident), se rouvrira au XXIe dans le reste du monde, avec les moyens de la destruction finale." (Slama, L'angélisme exterminateur, 1993, p.14)

"Je sens en moi un grand effroi. " (Podesta)
Le post-humanisme occidental est une fable qui tient du fantasme. L'homme a toujours préféré la narration du récit à la réflexion philosophique. Tel est le "scandale" du procès et de la mort de Socrate : la première société "démocratique" a choisi de sacrifier "le plus sage des hommes" et par le fait même, condamnée la philosophie. Pas vraiment, plutôt, la philosophie s'est fait remettre à sa place comme forme particulière de la narration du monde. Bien qu'exigeante, elle côtoie le discours épique, dramatique, religieux, mythique, poétique, théâtrale et romanesque. Mais l'homme a toujours préféré la facilité du récit à la recherche ardue de la vérité. Car l'homme est avant tout un poète. Il aime inventer des mondes constitués de fantaisies, de rêves, d'utopies, des mondes habités de personnages étranges, passionnés, souvent monstrueux, des univers interchangeables en diapason avec les dernières connaissances scientifiques et l'avancée des connaissances. Ainsi sous les récits post-humanistes se cachent les mêmes histoires mythiques qui ont aidé l'homme à vivre depuis la nuit des Temps. Le récit post-humaniste est un nouvelle tentative qui veut donner un sens à ce qui n'en a pas.

"La vérité est qu'on ne veut pas de la vérité. " (Hentsch)

Bien avant les premiers écrits philosophiques de la Grèce antique, bien avant les hiéroglyphes égyptiens et l'écriture sumérienne, la parole du conte, la poésie des chants étaient les récits oraux d'une histoire sacrée, gardiens de la mémoire humaine. Là est la force indéniable du récit. Ni la philosophie, ni la théologie, ni la science n'ont toujours été, le récit, si. Le récit est de tous les temps et se transmet de génération en génération comme un lègue, une tradition qui ne souffre aucune autre interprétation surtout pas celle de la "vérité philosophique" L'homme a toujours couronné le récit de l'illusion qui fait consensus au détriment de la réalité. (Hentsch, Raconter et mourir 2002)

Ce que le XXe siècle nous révèle : c'est tout le gâchis psychologique, social et politique du récit de la chute mésopotamienne adopté et adapté sous de nouveaux noms, que ce même récit est contingent à toute l'histoire de l'humanité, le summum de notre psychose collective qu'on arrive si peu à contrôler encore aujourd'hui. L'invention de la chute cosmique des âmes sur terre, la création de l'âme donc, furent sans doute perçues comme une extraordinaire révélation : l'homme avait une origine cosmique. Mais ce faisant, nos ancêtres antiques introduisirent une dualité immémoriale entre l'âme céleste, pure et le corps terrestre, impur.

" Dès que l'homme se donne une origine céleste et même stellaire, il ne peut que mépriser son corps. Il se sent étranger à son corps et de parenté divine. " (Deschamps, Corps haï et adoré, p.226)

Les différentes théosophies et théologies pensées par une élite ont ainsi inventé tout un éventail de subterfuges afin "de priver l'homme modeste de pensées propres et à en faire plutôt des haut-parleurs répétant des slogans répétitifs et des automates au service des passions collectives. " (Hartmann) À l'image des sectes ésotériques primitives, tout un langage magico-religieux se met en place encore aujourd'hui; les oeuvres d'art deviennent obscures, incompréhensibles, le savoir scientifique devient hyperspécialisé, élitiste, impénétrable, langage réservé aux seuls initiés incompréhensible à l'entendement du plus grand nombre.

Ainsi les initiés du post-humanisme dans leurs tentatives de "faire nouveau" répètent encore les mêmes anciennes formules du manichéisme antique "reliftées" et servies à la mode du jour. Ainsi toutes ces histoires que nous aimons nous raconter sur notre future cyberascension, ne sont que simulacres des sauveurs antiques pour nous faire oublier le saccage de la nature, les déchirures dans la communauté des hommes et les inégalités entre l'élite technocratique occidentale et les masses laborieuses exploitées comme au temps des grands empires sumériens et égyptiens.

Force est de constater qu'à partir de Sumer des religions d'asservissement ont été crées à des fins politiques. La puissance des dieux vient suppléer à la trop évidente faiblesse humaine en légitimant un pouvoir royal capable de résister aux conflits et autres forces de désintégration s'exerçant contre lui. N'oublions pas que la violence entre individus, entre clans et familles étaient toujours susceptibles de déstabiliser le régime. Il fallait donc "établir un pouvoir sur les hommes, reconnu par les hommes, exercé par des hommes, mais renforcé et garanti par les dieux. " (Hatzfeld, Les racines de la religion, 1993, p. 219)

"La justification du contrôle social dans le monde moderne était ancienne : les êtres humains sont des pécheurs, voilà pourquoi le mal et la souffrance existent sur terre. Les êtres humains sont des pécheurs parce que le péché originel les a séparés de Dieu; (...). Là était la source de toutes les autres séparations : patriarcat, autorité, hiérarchie, division de l'humanité en meneurs et en menés, propriétaires et travailleurs, séparation de chaque individu d'avec l'autre. "
(Greil Marcus, Lipstick Traces, 1998)

"Ni Faute, ni Sauveur. Nous n'avons pas à être sauvé d'une faute qui n'existe pas. "

Nous vivons sous le signe d'une faute inexistante, forgée de toutes pièces, il y a plus de 30 siècles, par des prêtres mésopotamiens avides de pouvoir. Le péché originel est une invention théologique à des fins de contrôles politiques des masses, le plus grandiose détournement de la vie. On a peine à imaginer que la chute mésopotamienne ait provoqué une profonde mutation de la vie instinctive; une véritable pétrification métaphysique. Il nous faudra bien admette un jour que l'invention de cette chute originelle, sans être la cause unique des psychopathologies, recèle néanmoins en son sein nombres de névroses, de perversions, psychoses et est responsable du malaise existentielle de l'homme. Plus encore, savoir que la faute est au service d'un projet fondamentalement despotique d'asservissement des populations comme stratégie de survie.

À l'image de cette haine de la vie, le post-humanisme, philosophie gnostique "néo-mésopotamienne" par excellence, a la destruction au cœur et dans le sang. Contre le monde, elle oppose un anti-monde, le cyberespace et déclare une impitoyable guerre contre la vie à l'image des religions bibliques (judaïsme, christianisme, islam) où la destinée humaine est soumisse à une vie future en dehors de sa biologie. Si, comme l'affirment les historiens, "l'Histoire occidentale commence à Sumer en Mésopotamie", alors le post-humanisme est la conclusion logique de la pensée négative issue de la chute mésopotamienne qui s'est transmise de génération en génération à travers d'innombrables cultures depuis près de quatre milles ans. Cette haine de la vie a mis l'humain hors jeu et conséquemment, une kyrielle d'idéologies de la mort a pu proliférer.

"L'affaire est métaphysique mais surtout éthique. (...) Schopenhauer croit qu'un ascétisme, une haine retournée contre soi-même, est le seul avenir de la pure méchanceté, un avenir retourné et inversé, un avenir qui dénie et expie. (...) La méchanceté mène à haïr, et c'est le vestibule qui conduit vers la sortie, vers la dernière phase d'une existence philosophique : celle qui consistera à se haïr, se nier soi-même comme individu. La méchanceté serait le dernier palier du calvaire, au-delà duquel s'arrête l'effort de vivre, et où commence l'effort de ne plus vivre, pour tuer la vie en soi. " (François Guery, Haine et destruction, 2002, p.31-51)

Nul autre que Camus a pu souligner avec Caligula le drame de l'homme trop dupé par les aliénations sociales et politiques. Caligula, empereur antique raisonnable et bon chercha d'abord à rendre son peuple heureux. Mais la mort prématurée de sa sœur Drusilla l'entraîna vers le manichéisme gnostique fort populaire à l'époque romaine : le monde tel qu'il fait n'est plus supportable. Caligula va devenir cruel et cynique et sèmera une haine sans borne envers les êtres et le monde. L'absurdité de la vie rend le bonheur impossible; "j'ai donc besoin de quelque chose qui soit dément peut-être mais qui ne soit pas de ce monde. " (Camus, Caligula, p.110)

"L'énergie inemployée se retourne contre elle-même et provoque l'apparition des formes d'autodestruction au sein de la vie. " Se crée alors une situation d'extrême tension dans laquelle l'individu se débat. Un mécontentement plus grand et, de nouveau et de plus en plus, le besoin de s'en défaire. " Il y a un nom pour désigner cela : la maladie de la vie (le post-humanisme). La vie malade, ne parvenant pas à s'accomplir, à se réaliser, tend alors à ne trouver d'issue que dans la fuite. "La fuite dans l'extériorité (mass média ou cyberespace) en laquelle il s'agit de se fuir soi-même et ainsi de se débarrasser de ce qu'on est, du poids de ce malaise et de cette souffrance. " Voilà un trait caractéristique de l'empire de la maladie de la vie en notre monde postmoderne. "La fuite de soi est le titre sous lequel on peut ranger presque tout ce qui se passe sous nos yeux. " (...) Il s'agit pour l'énergie inemployée de la vie de tenter de se défaire de soi, de s'oublier en tant que vie, de disparaître : de mourir. Non pas d'une mort physique, mais plus essentiellement encore, de ne pas vivre sa vie, de mourir comme présence au monde, comme Présence à soi, de disparaître dans le flux de l'inconsistant et l'irréel d'une vie autre... " (Serge Carfantan / Michel Henry, Philosophie et spiritualité, leçon 90, p.7, http://sergecar.club.fr)

Ce processus de désintégration serait la conséquence du "déclin des grands récits" modernes mis en place depuis le XVIIe siècle : préséance de l'individu sur la communauté, maîtrise de la nature, suprématie de la production/consommation capitaliste, idéologie du progrès technique et scientifique, le tout formant une pensée unique susceptible de rassembler les membres de la société. Or tous ces grands récits connaissent encore des disfonctionnements majeurs, pensons simplement à la situation des droits de l'homme dans le monde en perte de vitesse et que dire de celle de la femme, la crise financière provoquée par le capitalisme sauvage et des conséquences dramatiques d'une conception du monde physique vu strictement comme réservoir de matières premières.

Au niveau psychologique, la bombe atomique de Hiroshima et Nagasaki et les camps d'extermination germaniques ont laissé des traces indélébiles et néfastes dans l'esprit de l'homme. Les autres guerres et génocides ont eux aussi remis en cause les principes mêmes de l'humanisme et ont contribué à la croissance du cynisme ambiant envers les grandes structures fondamentales de nos sociétés.

Depuis le temps qu'on enseigne, depuis le temps qu'on lit des livres, magazines et journaux, depuis le temps que nous regardons des documentaires et films d'époque, au fond nous le savons parfaitement que tout est en train de foutre le camp, que nous sommes tristes à mourir et que, nous nous en contentons.

La philosophe Hannah Arendt, en 1963, déjà entrevoyait, dans son essai La conquête de l'espace et la dimension de l'homme, que plus l'homme se projettera dans l'espace plus les perspectives humanistes subiront les assauts cybernétiques d'où "le retard considérable aujourd'hui du développement social et politique en comparaison avec le progrès techno-scientifique. "

Que les utopies post-humanistes soient réalisables ou non importe peu finalement pour le moment présent. Par contre le récit qu'elles sous-entendent est primordiale et le constat navrant : l'écosystème de la terre s'appauvrit de jour en jour, son atmosphère se détériore, les populations humaines ont déjà atteint leur seuil limite alors si l'homme se laisse aller à se déprécier psychologiquement tout en dégradant son monde biologique jusqu'au point de non-retour; alors le post-humaniste deviendra réalité. C'est pour cela qu'il verse dans l'extase du sublime et se présente comme nouvelle théologie parce que le danger d'une humanité suicidaire est bien réel.

"L'humanité est devenue assez étrangère à elle-même pour réussir à vivre sa propre destruction comme une jouissance esthétique de premier ordre. " (Walter Benjamin)

"La majorité des courants contemporains ont en commun une impulsion fondamentale : l'évasion de l'" ici " vers l'" ailleurs ", hors du présent dans une autre époque. L'évasion dans d'autres directions tendait, sous la forme de l'historisme et de l'archaïsme vers un passé idéalisé ; et, sous celle du futurisme, vers un avenir conçu comme une technocratie totalement privée d'âme. On en

arrive à cette conclusion que notre civilisation de l'humanisme est devenue un " archétype " figé, et qu'il n'y aurait alors d'autre alternative, si l'on voit les choses biologiquement, que la mort ou la mutation. "

"Quand les événements eux-mêmes apparaissent dépourvus de sens, l'histoire a atteint ses limites. L'histoire est un produit de l'esprit humain élaboré pour que les événements puissent être mesurés à l'échelle des buts et des forces humaines. À des événements comme ceux que nous vivons aujourd'hui il semble que cela ne s'applique plus ; et ce sentiment est à la base de l'impression que nous avons que " les temps sont révolus ", que nous sommes entrés dans une époque en marge de l'histoire. Ce monde en marge de l'histoire qu'un instant Hamlet a entrevue dans le miroir de son âme égarée : un monde disloqué. "

"En quoi consiste donc le devoir que dicte la situation actuelle, de l'humanité et de la civilisation ? La réponse à cette question résulte directement du diagnostic formulé dans les chapitres précédents, pour autant qu'on en reconnaisse la justesse. Nous sommes menacés d'une catastrophe universelle dont nous ne pouvons pas savoir si et quand elle se produira, ni quelle en sera l'issue. Mais ce que nous savons bien, c'est qu'elle est dans la ligne de certaines tendances évolutives qu'il nous est actuellement possible de constater et qu'il nous faudrait par conséquent stopper ou détourner avant que la menace ne devienne inéluctable. " (de Man, Thomas, Ère des masses, ch. art et psychose)

Le développement contemporain des technosciences représente un enjeu fondamental pour l'homme par cette puissance de transformation qu'elles développent. Parce que l'usage des sciences et des techniques a déjà conduit à des dérives fatales pour l'homme il convient de déterminer aujourd'hui s'il y a des limites à ne pas franchir mais dont les nouvelles technologies se rapprochent inexorablement. Et si limite il y a, elle semble se situer dans l'utilisation de ces technologies vis à vis de l'homme et de son milieu de vie. À l'origine la science était perçue comme outil de compréhension de l'homme et son milieu alors que maintenant les technosciences sont actions sur lui et sur le monde. Il convient alors de réfléchir à la cause d'un tel changement dans la conception que l'homme a de lui-même et de ce qu'il peut ou doit faire. Il s'agit de mesurer à quels bouleversements non seulement scientifiques mais également politiques et culturels il faut s'attendre.

Une fois qu'on a déterminé la direction du courant contre lequel il s'agit de nager, on connaît du même coup la direction opposée que l'on doit prendre. " Ni bête, ni dieu, l'homme compense son incomplétude par l'union fraternelle avec l'autre; c'est la loi de la polis, la cité si chère au Grec, lieu de convergence des êtres multiples, individualisés tout en formant une communauté. Tout le contraire du cyberespace où les esprits qui le composent sont condamnés comme dans les sociétés animales à reproduire les mêmes comportements collectifs car impossible d'échapper à la règle.

En bref nous sommes condamnés à l'action si non, devenons alors évanescent comme l'éther et osons la transgression ultime, voilà le mandat qui nous échoit. Il ne s'agit pas de jouer au Cassandre technophobe, mais plutôt de décrypter rapidement les codes "secrets" des exposés techno-chamanistes messianiques, car ne l'oublions pas : "toute idéologie "transcendantaliste" qui promet une "sortie de l'histoire, un dépassement de la mort" contient en germe une apocalypse qui serait son apothéose. " (Haraway citée dans Vitesse virtuelle, p.27)

En somme, la seule question qui reste : jusqu'où sommes-nous prêt à laisser les technosciences définir notre destin ?

Épilogue

LA DÉ-GÉNÈSE

"Il y eut une fois une étoile sur laquelle des animaux intelligents inventèrent la connaissance. Ce fut la minute la plus arrogante et la plus mensongère de l'histoire universelle: mais ce ne fut qu'une minute. A peine quelques soupirs de la nature et l'étoile se congela, les animaux intelligents durent mourir. "

Nietzsche, Le Livre du philosophe, l873



Source bibliographique.

Allègre Claude, Dieu face à la science, Éditions Fayard, Paris, 1997.

Azuma Hiroki, Génération Otaku, Éditions Hachette, Paris, 2008.

Baldassari Anne, Art et publicité, Édition du Centre Pompidou, Paris, 1990.

Baqué Dominique, Visages, Éditions du regard, Paris, 2007.

Barthes Roland, Mythologies, suivi de Le Mythe aujourd'hui, Éditions du Seuil, coll. Pierres vives, Paris, 1957.

Bataille Georges, Lascaux ou la naissance de l'art, Édition d'art Albert Skita, Genève, 1980.

Bataille Georges, Œuvres complètes, Éditions Gallimard, Paris, 1957.

Baudrillard Jean, La société de consommation, Éditions Gallimard/Idées, Paris, 1970.

Baudrillard Jean, L'échange symbolique et la mort, Éditions Gallimard, Paris, 1976.

Baudrillard Jean, De la séduction, Éditions Galilée, Paris, 1979.

Baudrillard Jean, Simulacres & Simulation, Éditions Galilée, Paris, 1981.

Baudrillard Jean, La transparence du Mal, Éditions Galilée, Paris, 1990.

Baudrillard Jean, L'illusion de la fin, Éditions Galilée, Paris, 1992.

Baudrillard Jean, Le crime parfait, Éditions Galilée, Paris, 1995.

Baudrillard Jean, Figures de l'altérité, Éditions Descartes & cie, Paris 1994.

Bazin Germain, Histoire de l'art, Éditions Garamond, Paris, 1953.

Beaulieu Victor Lévy, Jack Kerouac, essai poulet, Édition du jour, Montréal, 1972.

Bergeron Richard, Le cortège des fous de Dieu, Éditions Paulines, Montréal, 1982.

Begey Roger, La quadrature du cercle et ses métamorphoses, Éditions du Rocher, 1993.

Beguin Albert, L'âme romantique et le rêve, Librairie José Corti, Paris, 1939.

Béret Chantal, Les années pop, Édition du centre Pompidou, Paris, 2001.

Berlin Isaiah, Le bois tordu de l'humanité, Éditions Albin Michel, Paris 1992.

Bernard Edina, L'art moderne, Éditions Bordas, Paris, 1988.

Bertrand Guy Marie, La révélation cosmique, Éditions Fides, Montréal, 1983.

Bihalji-Mérin Oto, La fin de l'art à l'ère de la science, Éditions La connaissance, Bruxelles, 1970.

Blavatsky H.P., La doctrine secrète, Editions Adyar, Paris, 1982.

Blindé Jérôme, Les clés du XXIe siècle, Éditions Unesco/Seuil, Paris, 2000.

Bologne Jean-Claude, le Mysticisme athée, Éditions du Rocher, 1995.

Borduas Paul-Émile, Écrits I, Écrits II, Éditions PUM-UQAM, Montréal, 1987.

Bourdil Pierre-Yves, Les autres mondes, Édition Flammarion, Paris 1999.

Boutot Alain, L'invention des formes, Édition Odile Jacobs, Paris, 1993.

Brague Rémi, La sagesse du monde, Éditions Fayard, Paris, 1999.

Breton Philippe, La techno-science en question, éléments pour une archéologie du XXe siècle, Éditions Champ Vallon, Seyssel, 1990.

Breton Philippe, La tribu informatique, Éditions Métailié, Paris, 1990.

Breton Philippe, À l'image de l'homme : du golem aux créations virtuelles, Éditions du Seuil, Paris, 1995.

Breton Stanislas, Philosophie et mysticisme, existence et surexistence, Éditions J. Million, Genève, 1996.

Breton Thierry, La fin des illusions : le mythe des années hight-tech, Éditions Plon, Paris, 1992.

Broch Kermann, Quelques remarques à propos du kitsch, Édition Allia, Paris, 2001.

Brun Jean, L'Europe philosophe, Éditions Stock, Paris,1988.

Brun Jean, Philosophie de l'histoire, Éditions Stock, Paris, 1990.

Brun Jean, Le Rêve et la Machine, Éditions La Table ronde, Paris, 1992.

Cabane Pierre, Restany Pierre, L'avant-garde au XXe siècle, Éditions Ballannd, Paris, 1969.

Calvet J., Histoire de la littérature française, J. de Gibord Éditeur, Paris, 1966.

Caraco Albert, Le tombeau de l'histoire, Éditions La Bâconnière, Neufchâtel, 1966.

Carotti Elena, Bibo Debbie, Basquiat, Edizioni Charta, Milan, 1999.

Carrera Gaston Fernandez, L'art envie, Ante Post, Bruxelles, 1996.

Caumartin Philippe, Rouet Albert, l'homme inachevé, Éditions de l'atelier, Paris 1998.

Chalumeau Jean Luc, Lectures de l'art, Éditions du Chêne, Paris, 1991.

Charon Jean R, Les lumières de l'invisible, Édition Albin Michel, Paris, 1985.

Charon Jean E., Le Tout, l'esprit, la matière, Éditions Albin Michel, Paris 1987.

Chazal Malcolm de, Sens-plastique, Éditions Gallimard, Paris, 1948.

Chevrier Marc, Le temps de l'homme fini, Argument, vol 5, no 2, Québec, 2003.

Citati Pietro, La lumière de la nuit, L'Arpenteur-Gallimard, Paris, 1999.

Clair Jean, L'Âme au corps, arts et sciences, 1793-1993 ", Réunion des Musées Nationaux, Éditions Gallimard, Électa, Paris, 1993.

Clair Jean, La responsabilité de l'artiste, Éditions Gallimard, Paris, 1997.

Cohn Nik, Awopbopaloobop Alopbamboom, Edition Allia, Paris, 1999.

Cohn Norman, Les fanatiques de l'Apocalypse, Édition Payot, Paris, 1962.

Colonna Vincent, Autofiction & autres mythomanies littéraires, Éditions Tristam, Auch, 2004.

Comte-Sponville André, Traité du désespoir et de la béatitude, Quatrige PUF, Paris, 2002.

Conche Marcel, Philosopher à l'infini, PUF, Paris, 2005.

Conio Gérard, L'Art contre les masses, Édition L'Age d'Homme, Lausanne, 2003.

Corbin Alain, Courtine Jean-Jacques, Vigarello Georges, Histoire du corps, Tome 1-2-3, Éditions du Seuil, Paris, 2006.

Cottin Jérôme, La mystique de l'art, art et christianisme de 1900 à nos jours, Éditions du Cerf, Paris, 2007.

Coulmas Peter, Les citoyens du monde, Éditions Albin Michel, Paris, 1995.

Couture Francine, Les arts visuels au Québec dans les années soixante, tome I, 1993, tome II, 1997, VLB Éditeur, Montréal.

Cosmao V., Changer le monde, Éditions du Cerf, Paris, 1981.

Crichton Michael, Next, Éditions Robert Laffont, Paris, 2007.

Cuny Hilaire, Heisenberg et la mécanique quantique, Éditions Seghers, Paris, 1966.

Danto Arthur, Après la fin de l'art, Éditions du Seuil, Paris, 1996.

Darwin Charles, L'origine des espèces, Éditions Maspero, Paris, 1980.

Dehen Joseph, Les images du futur, Éditions Mazarine, Paris, 1984.

Delevoy Robert L., Dimensions du XXe siècle, Éditions Skira, Genève, 1965.

Demers Maurice, Moreau André, Québec Underground, T-III, Éditions UQAM, Montréal.

Denys l'Aéropagite, Les noms divins, 7,3, Oeuvres complètes, Éditions Aubier, Paris, 1948.

Dery Mark, Vitesse virtuelle, la cyberculture aujourd'hui, Éditions Abbeville, Paris, 1997.

Deschamps Marc-Alain, Corps haï et adoré, Éditions Sand, Paris, 1988.

Dorfles Gillo, Le kitsch, Éditions Complexe, Bruxelles, 1978.

Dortu M.G., Tout Toulouse-Lautrec, Éditions Flammarion, Paris, 1981.

Drewermann Eugen, La spirale de la peur, Stock, Paris, 1994.

Drewermann Eugen, Le Progrès meurtrier, Stock, Paris, 1993.

Drewermann Eugen, Le Mal, tome I, II, III, Édition Desclée de Brouwer, Paris, 1996.

Drouin Pierre, L'Autre futur, Éditions Fayard, Paris, 1989.

Duclos Denis, L'autophagie, grande menace de la fin du siècle, Monde Diplomatique, août 1996.

Durkeim, Émile, Les formes élémentaires de la vie religieuse, PUF, Paris, 1960.

Dufour Dany-Robert, L'homme modifié par le libéralisme, Le Monde diploma-

tique, Paris, avril 2005.

Dupont-Sommer André, Les écrits esséniens découverts près de la mer morte, Éditions Payot, Paris, 1980.

Dussault Gabriel, Panthéisme, Action, Oméga, Éditions Desclée de Brouwer, Bruges, 1967.

Dussault Jean-Claude, Éloge et procès de l'art moderne, VLB Éditeur, Montréal, 1979.

Duve Thierry de, Voici 100 ans d'art contemporain, Édition Ludion/Flammarion, Paris, 2000.

Dyens Ollivier, Chair et métal, VLB Éditeur, Montréal, 2000.

Dyens Ollivier, Continent X, VLB Éditeur, Montréal, 2003.

EAUBONNE, Françoise d', Écologie/féminisme. Révolution ou mutation? Paris, Éditions ATP, 1978

Edelman Bernard, La Recherche, septembre 1991, p. 1065.

Edina Bernard, L'art moderne, Éditions Bordas, Paris, 1988.

Élie Robert, Rupture, revue la Relève, 6e cahier, 2e série, Montréal, février 1936.

Eliade Mircea, Méphistophélès et l'androgyne, Éditions Gallimard, Paris, 1962.

Eliade Mircea, Aspects du mythe, Éditions Gallimard/Folio, Paris, 1963.

Eliade Mircea, Le sacré et le profane, Éditions Gallimard, Paris, 1965.

Eliade Mircea, Histoire des croyances et des idées religieuses, Éditions Payot, Paris, T I-1976, T 2-1978, T 3-1983.

Ellul Jacques, La subversion du christianisme, Éditions du Seuil, Paris 1984.

Ellul Jacques, Les nouveaux possédés, Éditions Mille et une nuits, Paris, 2003.

Engelhard Philippe, L'homme mondial, Éditions Arléa, Paris, 1996.

Engels Friedrich, La Guerre des paysans in Sur la Religion, Éditions sociales, Paris,1972.

Étienne Marc, Les dieux de l'Égypte, Édition de la Réunion des musées nationaux, Paris, 1998.

Éthier-Blais Jean, Autour de Borduas, Édition PUM, Montréal, 1979.

Farago France, La Nature, Éditions Armand Colin, Paris, 2000.

Foucault Michel, Surveiller et punir, Éditions Gallimard, Paris, 1975.

Ferrari Silvia, Guide l'art du XXe siècle, Édition Solar, Paris, 2000.

Ferro Marc, Sociétés malades du progrès, 1Éditions Plon, Paris, 1998.

Figuier Richard, Dieux en sociétés, Éditions Autrement, série Mutation, no:127, Paris 1992.

Fontaine Philippe, La question du mal, Éditions Ellipses, Paris, 2000.

Forest Jean, La Terreur à l'Occidentale, Tome I et II, Éditions triptyque, Montréal, 2005.

Forget Philippe, Polycarpe Gilles, L'homme machinal, Syros alternatives, 1999.

Foucault Michel, Les Mots et les choses, NRF-Gallimard, 1966.

Foucault Michel, Surveiller et punir : naissance des prisons, Éditions Gallimard, Paris, 1975.

Fournier Valérie, Les nouvelles tribus urbaines, Édition GEORG, Chêne-Bourg, 1999.

Fourest Caroline, Venner Flametta, Tirs croisés, la laïcité à l'épreuve, Éditions Calmann-Lévy, Paris, 2003.

Freud Sigmund, Malaise dans la civilisation, PUF, Paris, 1971.

Froom Erich, Vous serez comme des Dieux, Éditions Complexe, Paris, 1975.

Fukuyama F., La fin de l'homme. Les conséquences de la révolution biotech-nologique, La Table Ronde, Paris, 2002.

Gabellieri Emmanuel, Pour une esthétique de l'Incarnation, Artension, no 14, p.5, 2003.

Gablik Suzi, Le modernisme et son ombre, Thames & Hudson, Paris, 1997.

Gagnebin Murielle, Fascination de la laideur, Éditions Champ Vallon, Seyssel, 1994.

Gagnon François-Marc, Borduas, Éditions Fides, Montréal, 1978.

Gagnon François-Marc, Structures de l'espace pictural chez Mondrian et Borduas, Études françaises, Volume 5, numéro 1, février 1969.

Gagnon François-Marc, Le silence dans la peinture contemporaine, Revue Théologique, Volume 7, numéro 2, 1999.

Garaudy Roger, Vers une guerre de religion?, Éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1995.

Gauchet Michel, Le Désenchantement du monde, NRF-Gallimard, Paris 1985.

Gillo Dorfles, Le kitsch, Éditions Complexe. Bruxelles, 1978.

Giorgi Rosa, Anges et démons, Édition Hazan, Paris, 2004.

Gleizal Jean-Jacques, L'art et la politique, Éditions PUF, Paris,1994.

Glucksmann André, La troisième mort de Dieu, Nil Éditions, Paris, 2000.

Gobry Ivan, Le sens de la beauté, Éditions La Table Ronde, Paris, 2003.

Godard Henri, L'expérience existentielle de l'art, Éditions Gallimard, Paris, 2004.

Godin Christian, La fin de l'humanité, Éditions Champ Vallon, 2003.

Gray Camilia, L'avant-garde russe dans l'art moderne, Éditions Thames & Hudson, Londres, 2003.

Green Arthur, Seek my face, Speak my name, Northvale, N.J., Jason Aronson, 1992.

Greene Brian, L'Univers élégant, Éditions Robert Laffont, Paris, 2000.

Gros de Beler Aude, La mythologie égyptienne, Éditions Molière, Paris, 2003.

Guérin François, Haine et destruction, Ellipses Éditions, Paris, 2002.

Guery François, Haine et destruction, Ellipses Éditions, Paris, 2002.

Guénon René, La crise du monde moderne, Éditions Gallimard, Paris, 1946.

Guitton Jean, Dieu et la science, Éditions Grasset, Paris, 1991.

Hamel Christopher de, Une histoire des manuscrits enluminés, Phaidon Press Ltd., Londres, 1995.

Haffen Marc, L'athéisme, J. Grancher Éditeur, Paris, 1990.

Hatzfeld Henri, Les racines de la religion, Édition du Seuil, Paris, 1993.

Hayles K., How we became posthuman, Virtual bodies in Cybernetics, Literature and Informatics, The University of Chicago Press, 1999.

Hida Shuntaro, Little boy, Récits des jours d'Hiroshima, Édition Quintette, 1984.

Hentsch Thierry, Raconter et mourir, Les Presses de l'université de Montréal, 2002.

Hobsbawm Éric J., L'Âge des extrêmes, Édition complexe, Paris, 2000.

Imbert Michel, La vision aujourd'hui in La lumière, art et science, Éditions Odile Jacob, Paris, 2005.

Irwin Robert, Le monde islamique, Éditions Flammarion, Paris, 1997.

Isou Isidore, Introduction à la nouvelle poésie et à une nouvelle musique, Éditions Gallimard, Paris, 1947.

Jaccard Roland, L'exil intérieur, PUF, Paris, 1975.

Jacques Daniel, La révolution technique, Éditions Boréal, Montréal, 2002.

Jacques Daniel, L'humanisme à l'âge des machines spirituelles, Argument, vol 6, no 2, Québec, 2004.

Jaspers Karl, Origine et sens de l'histoire. Éditions Plon, Paris, 1954.

Jean Georges, L'écriture mémoire des hommes, Éditions Gallimard, Paris, 1987.

Jetten Marc, Enclaves amérindiennes: les "réductions" du Canada 1637-1701, Editions du Septentrion, Québec, 1994.

Johannisse Yvon, Lane Gilles, La science comme mythe, VLB Éditeur, Montréal 1988.

Jung C.G., L'âme et la vie, Éditions Buchet/Chastel, Paris, 1963.

Kandinsky Wassily, Du Spirituel dans l'art, et dans la peinture en particulier, Folio Essais, Denoël, 1989.

Kane Gordon, Supersymétrie, Éditions le Pommier, Paris, 2003.

Kant Emmanuel, Critique de la raison pure, Éditions Gallimard, Paris, 1997

Kaprow Allan, L'art et la vie confondue, Centre George Pompidou, Paris, 1996.

Katz Michèle, Déotte Jean-Louis, L'art à l'époque de la disparition, Revue "Verso, arts et lettres", Juillet 2001.

Kaufmann Jean-Claude, L'invention de soi, Édition Armand Collin, Paris, 2004.

Keyser Eugénie de, L'Occident romantique 1789-1850, Éditions Skira, Genève, 1965.

Kharitonova Irina, Le monde de l'art, Edition d'art Aurora, Léningrad, 1991.

Klein Etienne, Lachièze-Rey Marc, La quête de l'Unité, Editions Albin Michel, 1996.

Koyre A., Du monde clos à l'univers infini, Éditions Gallimard, Paris, 1988.

Kundera Milan, L'art du roman, Éditions Gallimard, Paris, 1986.

Küng Hans, Dieu existe-t-il ?, Éditions du Seuil, Paris, 1981.

Laborit Henri, Éloge de la fuite, Éditions Gallimard, Paris, 1981.

Lacroix Michel, Avoir un idéel est-ce bien raisonnable ?, Éditions Flammarion, Paris 2007.

Lafontaine Céline, L'empire cybernétique, Édition du Seuil, Paris, 2004

Lambert Jean-Clarence, La peinture abstraite, Éditions Rencontres Lausanne, Paris, 1967.

Landreaux-Valabrègue Jackie, Les scientifiques à la recherche de Dieu, Éditions Filipacchi, Paris, 1993.

Laneyrie Dagen, L'Invention du corps, Éditions Flammarion, Paris, 1997.

Lang Bernhard, Eugen Drewermann : interprète de la Bible, Les Éditions du Cerf, Paris, 1994.

Lanterni Vittorio, Les mouvements religieux des peuples opprimés, Librairie François Maspéro, Paris, 1962.

Lavoie Vincent, Bavures techniques et autres surprises collatérales, Argument, vol 6, no1, Québec, 2004.

Le Bras Chopard Armelle, Le zoo des philosophes, Éditions Plon, Paris, 2000.

Le Breton David, La chair à vif, Éditions Métailié, Paris, 1993.

Le Breton David, L'adieu au corps, Éditions Métailié, Paris, 1999.

Le Breton David, La sociologie du corps, PUF, Paris 2000.

Le Breton David, Signes d'identité : tatouages, piercings et autre marques corporelles, Édition Métailié, Paris, 2002.

Le Breton David, La peau et la trace, Édition Métailié, Paris, 2003.

Le Breton David, Anthropologie du corps et modernité, PUF, Paris, 2005.

Leclerc Denise, La crise de l'abstraction au Canada, catalogue d'exposition, Musée des Beaux Arts du Canada, Ottawa, 1992.

Le Dévédec Nicolas, De l'humanisme au post-humanisme : les mutations de la perfectibilité humaine, Revue du MAUSS, 21 décembre 2008.

Le Goff Jacques, Une histoire du corps au Moyen Âge, Éditions Liana Levi, Paris, 2003.

Legrand Jacques, Chronique du XXe siècle, Éditions Boulogne-Billancourt, Paris, 1993.

Lemaire Gérard-Geeorges, Le noir, Édition Hazan, Paris, 2006.

Lemieux Michel, Voyage au levant, Éditions Septentrion, Québec,1992.

Lemoyne Serge, Lista Giovanni, Nakov Andrei, Les avant-gardes, Édition Hazan, Paris, 1991.

Lenoble Robert, Histoire de l'idée de nature, Éditions Albin Michel, Paris, 1969.

Lenoir Frédéric, Tardan-Masquelier Ysé, Le livre des Sagesses, Éditions Bayard, Paris 2002.

Lenoir Frédéric, Les métamorphoses de Dieu, Éditions Hachette-Plon, Paris, 2003.

Lenoir René, À la recherche du sens perdu, Éditions Michalon, Paris, 2003.

Lévêque Pierre, Bêtes, dieux et hommes, Éditions Messidor, Paris 1985.

Levi Pierre, Si c'est un homme, Éditions Presses-Pocket, Paris, 1988.

Lévi-Strauss Claude, Tristes Tropiques, Presses Pocket-Plon, Paris1955.

Leroi-Gourhan, Les religions de la préhistoire, PUF, Paris, 1976.

Lindfors, Bernth, Africans on Stage. Studies in Ethnological Show Business, Indiana University Press, USA, 1999.

Linssen Robert, La spiritualité quantique, Éditions du Mortagne, 1995.

Loux Françoise, Le corps dans la société traditionnelle, Éditions Berger-Levrault, Paris, 1979.

Löwry Michaël, Sayre Robert, Révolte et mélancolie, Éditions Payot, Paris,

1992.

Lyndee Susan, Nelkin Dorothy, La mystique de l'ADN, Édition Belin, 1998.

Maître Eckhart, Traités et Sermons, Éditions Aubier-Montaigne, Paris, 1942.

Mandel Gabriel, Les arts premiers, Éditions Solar, Paris, 2002.

Marcel Jean, Histoire de la peinture surréaliste, Éditions du Seuil, Paris, 1959.

Marcus Greil, Lipstick Traces, Éditions Allia, Paris 1998.

Marcuse Herbert, L'homme unidimensionnel, Éditions de Minuit, Paris, 1968

Marinjnissen Roger-Henri, Ruyffelaere Peter, L'ABCdaire de Bosch, Édition Flammarion, Paris, 2001.

Masson André, Toute la mémoire du monde, les sentiers de la création, Éditions Skira, Genève, 1974.

McLuhan Marshall, Pour comprendre les médias, Éditions Hurtubise HMH, Montréal, 1968.

Menand Louis, American art and the Cold War, The New Yoker magazine, October 17, 2005.

Ménard G., Miquel C., Les ruses de la technique. Le symbolisme des techniques à travers l'histoire, Éditions Boréal, Montréal, 1988.

Mèredieu Florence de, Arts et nouvelles technologies, Éditions Larousse/VUEF, Paris, 2003.

Messadié Gérald, Histoire générale du Diable, Édition Robert Laffont, Paris 1993.

Michaud Yves, La crise de l'art contemporain, PUF, Paris, 1997.

Michaud Yves, L'Art à l'état gazeux, Éditions Stock, Paris 2003.

Milon Alain, La réalité virtuelle, Éditions Autrement, Paris, 2005.

Minois Georges, Histoire du mal de vivre, Éditions de la Martinière, Paris 2003.

Miquel Pierre, Le pouvoir et l'artiste, Édition Belfond, Paris, 1994.

Mirzoeff Nicholas, L'artiste au corps à corps avec l'histoire, Courrier de l'Unesco, juillet/août 2001.

Mohen Jean-Pierre, Arts et Préhistoire, Éditions Pierre Terrail, Paris, 2002.

Morin Edgar, La Méthode-3, La connaissance de la connaissance, Éditions du Seuil, Paris, 1986.

Morin Michel, Créer un monde, Éditions Hurtubise HMH, 2000.

Moscovici Serge, Hommes domestiques et hommes sauvages, Union générale d'éditions, collection 10/18, Paris, 1974.

Moscovici Serge, Essai sur l'histoire humaine de la nature, Éditions Flammarion, Paris, 1991.

Mourral Isabel, Millet Louis, Histoire de la philosophie par les textes, Tome I-II, Éditions Gamma, Paris, 1988.

Mourre Michel, Malgré le blasphème, Éditions Julliard, Paris, 1951.

Mouton Georgette, Jeunesse et Genèse du nazisme, Les Éditions universelles, 2001.

Moyse A-M, Les Hommes et leurs Dieux, Librairie Larousse, Paris, 1982.

Muchembeld, Une histoire du diable, Éditions du Seuil, Paris, 2000.

Muchembeld, Le roi et la sorcière, l'Europe des bûchers, XVe - XVIIIe siècle, Éditions Desclée, Paris, 1993.

Mumford Lewis, Technique et Civilisation, Édition du Seuil, Paris, 1950.

Mumford Lewis, La cité à travers l'histoire, Éditions du Seuil, Paris, 1964.

Mumford Lewis, Le Mythe de la machine, Éditions Fayard, tome I, 1973, tome II, Paris, 1974.

Musso Pierre, La Religion industrielle. Monastères, manufactures, usines. Une généalogie de l'entreprise ,Fayard, 2017

Nancy J.L., L'Expérience de la liberté, Éditions Galilée, Paris, 1988.

Nakov Andrei, Les avant-gardes, l'avant-garde russe, Édition Hazan, Paris 1984.

Nasr Seyyed Hossein, La religion et l'ordre du monde, Éditions Médicis-Entrelacs, Paris, 2004.

Nasr Seyyed Hossein, Introduction to Islamic Cosmological Doctrines, The State University of New York Press, Albany, 1948.

Néret Gilles, Érotique de l'art, Édition Taschen, Köln, 1993.

Nicosia Gerald, Memory Babe, Éditions Québec-Amérique, Montréal,

1994.

Nietzsche Friedrich, Oeuvres complètes, Gallimard/La Pléiade, Paris.

Nietzsche Friedrich, Ainsi parlait Zarathoustra, Édition Folio, Paris.

Noorbergen Christian, Les distances du divin, Artens!on, no 14, p.7, 2003.

Onfray Michel, La puissance d'exister, Éditions Grasset, Paris, 2006

Otte Marcel, Préhistoire des Religions, Masson, Paris, 1993.

Ouellet Pierre, Le sens de l'autre, Éditions Liber, Montréal, 2003.

Palmier Jean-Michel, L'expressionnisme comme révolte, Tome I et II, Éditions Payot, Paris, 1980.

Papon Pierre, Le temps des ruptures, Éditions Fayard, Paris, 2004.

Parrinder Geoffrey, Les Religions du monde, Hasso Ebeling International Publishing, Luxembourg, 1981

Pascal Blaise, Pensées, Œuvres complètes, Éditions de la Pléiade - Gallimard, 1957.

Pelletier Jean-Jacques, La chair disparue, Éditions Alire, 1998.

Pelt Jean-Marie, Dieu de l'univers, science et foi, Éditions Fayard, Paris, 1995.

Pérec Georges, Les Choses, une histoire des années soixante, Éditions Julliard, Paris, 1965.

Pergamon Métropolite Jean de, L'ascétisme écologique... , Notre Planète, PNUE, volume 7 no: 6, 1995.

Pewzner Evelyne, L'homme coupable, Éditions Odile Jacob, Paris. 1996

Pignarre Philippe, Mythologies d'aujourd'hui, Nouvel Observateur, Hors-série, 2004.

Pingaud Bernard, La bonne aventure, Éditions du Seuil, Paris, 2007.

Pitts Rembert Virginia, Mondrian aux USA, Parkstone Press, USA, 2002.

Platon, Le banquet, Flammarion, coll. Garnier Flammarion / Philosophie, Paris, 1999.

Poe Edgar, Eurêka ou essai sur l'univers matériel et spirituel, Éditions Robert Laffont, Paris, 1989.

Pois Robert A., La religion de la nature et le national socialisme, Édition du Cerf, Paris.

Poissant Louise, Pragmatique esthétique, Éditions Hurtubise HMH, Montréal,1994.

Poissant Louise, Esthétique des arts médiatiques, tome 1 & 2, Presses de l'Université du Québec, Montréal, 1995.

Popovic Pierre, Les prémices d'un refus (global), Études Françaises, vol.23, no : 3, Montréal, 1987.

Pradel Jean-Louis, La figuration narrative, Éditions Hazan, Paris, 2000.

Rasponi S., Michelangelo, Édition CELIV, Paris 1990.

Rauschning Hermann La révolution nihiliste, Édition Gallimard, Paris, 1980.

Read Herbert, La philosophie de l'art moderne, Édition Sylvie Messinger, Paris 1988

Rehban Gérard, Histoire de la philosophie par les documents, Éditions Zgharta, Beloeil, 1991.

Rhodes Colin, Le Primitivisme et l'art moderne, Thames & Hudson, Paris, 1997.

Ribon Michel, Esthétique de la catastrophe, Editions Kimé, Paris, 1999.

Ricoeur Paul, Le conflit des interprétations, Éditions Le Seuil, Paris, 1969.

Robert Guy, Borduas ou le dilemme culturel québécois, Éditions Stanké, Montréal, 1977.

Robillard Yves, Québec Undergroung, tome I, tome II, tome III Éditions Mediart, Montréal, 1973.

Robitaille Antoine, Le nouvel homme nouveau, Éditions du Boréal, Montréal, 2007.

Roco M.C., Bainbridge W.S., (sous la dir. de), Converging Technologies for Improving Human Performance, National Science Foundation, Arlington (Virginie), 2002.

Rodinson Maxime, De Pythagore à Lénine, Éditions Fayard, 1993.

Rose Barbara, Le monochrome de Malevitch à aujourd'hui, Éditions du regard, Paris 2004.

Rouss Jean-Marie, Jack Kerouac le clochard céleste, Éditions Renaudot, Paris,

1989.

Roy Annick, L'inconvénient, revue littéraire, Montréal, 2000.

Ruby Marcel, Histoire de Dieu, Éditions du Rocher, Paris 2002.

Russ Jacqueline, La marche des idées contemporaines, Armand Colin Éditeur, 1994.

Sandler Irving, Triomphe de l'art américain, Édition Carré, Paris, 1990.

Saul John, Vers l'équilibre, Éditions Payot, Paris, 2001.

Saunders Frances Stonor, Qui mène la danse ? La CIA et la Guerre froide culturelle, Éditions Denoël, Paris, 2003.

Schaeffer J-M., La fin de l'exception humaine, Éditions Gallimard, Paris, 2007.

Schnapp Alain, Préhistoire et Antiquité, Éditions Flammarion, Paris, 1997.

Schuon Frithjof, Racines de la condition humaine, Éditions de La Table Ronde, Paris, 1990.

Schulz Bruno, Les boutiques de cannelle, Éditions Denoël, Paris, 1974.

Semprun Jorge, Mal et modernité, Éditions Climats, 1995.

Slama Alain-Gérard, L'angélisme exterminateur, Éditions Grasset & Fasquelle, Paris, 1993.

Sloterdijk Peter, Règles pour le parc humain, Éditions Mille et Une nuits, 1999.

Sloterdijk Peter, La domestication de l'être, Paris, Mille et Une Nuits, Paris, 2000.

Sourgines Christine, Les mirages de l'art contemporain, Éditions La table ronde, Paris, 2005.

Steiner George, Réelles présences, Éditions Gallimard, Paris, 1989.

Stierlin Henri. Le monde de la Grèce, Édition Princesse, Paris, 1980.

Syboni Daniel, Les trois monothéismes, Éditions du Seuil, Paris, 1992.

Tadié Benoît, Le polar américain, la modernité et le mal, Édition PUF, Paris, 2006.

Taguieff P-A, Le sens du progrès. Une approche historique et philosophique, Éditions Flammarion, Paris, 2004.

Taguieff P-A, La bioéthique ou le juste milieu. Une quête de sens à l'âge du nihilisme technicien, Fayard, Paris, 2007.

Taylor Charles, Grandeur et misère de la modernité, Bellarmin, 1992.

Tazartes Maurizia, Guide du futurisme, Canal Éditions, Paris, 1998.

Teilhard de Chardin Pierre, Le phénomène humain, Éditions du Seuil, Paris, 1955.

Teilhard de Chardin Pierre, L'avenir de l'homme, Éditions S.I, Bruxelles, 1959.

Teilhard de Chardin Pierre, Sens humain, sens divin, Éditions du Seuil, Paris, 1971.

Thomas Hugh, Histoire inachevée du monde, Editions Robert Laffont, Paris, 1986.

Thuillier Pierre, La grande implosion, Éditions Fayard, Paris 1995.

Tillich Paul, Le courage d'être, Éditions Casterman, Paris, 1967.

Touati Armand, Aux limites de l'humain, Cultures en mouvement, Éditions Desclée de Brower, Paris 2003.

Toynbee Arnold, L'histoire, Éditions Payot, Paris, 1995.

Vadeboncoeur Pierre, Une tradition d'emportement - Écrits (1945-1965), PUL, Québec, 2007.

Vadeboncoeur Pierre, L'humanité improvisée, Éditions Bellarmin, Montréal, 2000.

Vadeboncoeur Pierre, Essais sur la croyance et l'incroyance, Éditions Bellarmin, Montréal, 2005.

Valabrèque Frédéric, Malevitch in Le siècle rebelle, Éditions Larousse, Paris 1999.

Varichon Anne, Couleurs, Éditions du Seuil, Paris, 2000.

Vigneault Louise, Identité et modernité dans l'art au Québec, Éditions Hurtubise HMH, Montréal, 2002.

Villanueva Migue Angel, Sex Pistols - Punks not dead - Édition La Mascara, Valence, 1995.

Vergne Philippe, l'Art au corps, Éditions Musée de Marseille, 1996.

Volpert Jean-François, La machine à exister, Édition Privat, Toulouse, 1978.

Walther Ingo F., Ruhrberg Karl, L'art au XXe siècle, peinture, Éditions Taschen, Köln, 2005.

Walther Ingo F., Schneckenburger Manfred, Fricke Christiane, Honnef Klaus, L'art au XXe siècle, sculpture, nouveaux médias, photographie, Éditions Taschen, Köln, 2005.

Warr Tracey, Jones Amela, Le corps de l'artiste, Éditions Phaidon, Paris 2005.

Wasqueriel Emmanuel de, Le Siècle rebelle, Éditions Larousse, Paris 1999.

Wiener N., Cybernétique et société. L'usage humain des êtres humains, Éditions UGE, coll. 10/18, Paris, 1954.

Whitford Frank, Egon Schiele, Éditions Thames & Hudson, Paris, 1990.

Ziegler Jean, Les vivants et les morts, Éditions du Seuil, Paris, 1975.

Zuppiroli/Bussac, Le traité des couleurs, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2001.

Source électronique.

Andral Jean-Louis, in Art contemporain en France - Tous les pluriels du rien et du singulier, http://www.adpf.asso.fr
Angelroth Bénédicte, La publicité sexiste : un outil commercial du capitalisme patriarcal) http://www.respire-asbl.be/spip.php?article304

Beauron Eric, L'espace, les automates et le végétal (Hopper II) http://www.lampe-tempete.fr/Hopper2.htm

Bergman Jerry, traduit par Ketsia Lessard, Le darwinisme et l'holocauste nazi, http://www.trueorigin.org/holocaust.asp

Bellat Fabien, Sur l'art de la propagande, www.eberfole.chez-alice.fr

Bonnin Jerôme, http://www.artelio.org/art.

Braffort Paul, Science et littérature, www.paulbraffort.net

Carfantan Serge, Philosophie et spiritualité, http://sergecar.club.fr

Chimot Jean-Philippe, Les désastres de la guerre, Revue Amnis, p.6, http://www.univ-brest.fr/amnis

De Man, Thomas, Ère des masses, http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/, 2005

Engels Friedrich, L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État, 1884, édition électronique. http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html).

Leoni-Figini Margherita, Le corps à l'œuvre, http://www.centrepompidou.fr/education

Saint-Martin Isabelle, Figures du religieux dans l'art contemporain, http://eduscol.education.fr

Trottein Serge, Le post-humanisme de Nietzsche : réflexions sur un trait d'union, Noesis, N°10, http://noesis.revues.org/document662.html.

Collectif : http://www.piecesetmaindoeuvre.com/spip.php?rubrique3

http://www.piecesetmaindoeuvre.com/IMG/pdf/Vers_la_machine_a_gouverner.pdf

http://www.piecesetmaindoeuvre.com/IMG/pdf/ECHAPPER_AU_NOUVEL_AGE_DIGITAL-2.pdf

http://www.piecesetmaindoeuvre.com/spip.php?article32

http://www.piecesetmaindoeuvre.com/IMG/pdf/Progre_s_technoscientifique_et_regre_s_social_et_humain-2.pdf